N° 474 — Tome CXXVI 16 Mars 1918

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, FRANCIS CARCO, HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR, MARGUERITE GAY, PAUL GAULOT, DOCTEUR HUOT, GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS, EMILE LUTZ, AUGUSTE MARGUILLIER, MICHEL-MARCEL MARTINE, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, N. MINSKY, PAUL MORISSE, GEORGES PALANTE, RACHILDE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 474. — 16 MARS 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.................. 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve.................. 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale............... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin................. .50

Aurel
Jean Dolent.............. 1 »
La Semaine d'Amour....... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly.................. 3.50
Lettres à Léon Bloy....... 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy........... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre............ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse................. 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud...... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo.................. 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert.......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol................. 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon....... 3.50
Celle qui pleure.......... 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume.................. 3.50
Le Fils de Louis XVI....... 3.50
L'Invendable............. 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies............ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain............ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren......... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie............ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris.............. 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère.................. 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume............... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation................... 3.50

Fernand Caussy
Laclos.................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine.............. 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort................ 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume.......... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte.................. 3.50
La Maison de Madame Gourdan.................... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre................... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel 2.50
Les Poètes et la Poésie 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien................... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet
Héliogabale............... 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 0.75

Paul Escoube
Préférences.............. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.................. 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIX[e] siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal................ 3.50

André Gide
Oscar Wilde............. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies............ 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils.............. 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre.................. 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées* 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............. 0.75
Épilogues. *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (Dialogues des Amateurs), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume 3.50
Esthétique de la langue française.................. 3.50
Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume......... 3.50
Pendant l'Orage .... 2 »
Le Problème du Style...... 3.50

Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume............... 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ .50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon................. 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................... 6 »

Alexandre Herzen
Pages choisies............ 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge................. 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne............... 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent....... 3.50
Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine............ 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIII[e] siècle*........... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIII[e] siècle*.................. 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos
Lettres inédites........... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne......... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)............... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I, II, III, chaque volume................ 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel............... 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon...... 3.50
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert.................. 3.50
Scarron et son milieu...... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet................ 3.50

Henri Malo
Les Corsaires............. 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I, II, chaque volume................ 3.50

René Martineau
Tristan Corbière.......... 3.50

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.7

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs.................. 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal.................. 3.50

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes.................... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres................ 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8[e]. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière.......... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande................ 3.55

L'IDÉOLOGIE
DE LA RÉVOLUTION RUSSE

—

Pour comprendre les origines et les buts de la révolution russe, il ne suffit pas d'en connaître les faits exacts ; il faut encore avoir en vue quelques idées générales directrices pour mieux s'orienter dans le dédale des faits. Car la révolution russe ne présente pas un courant unique dont il serait facile de suivre la direction. La révolution russe est prise entre deux courants différents, presque opposés, et se débat dans une tourmente que les météorologues appellent un cyclone.

D'un côté, c'est un mouvement qu'on pourrait qualifier d'ultra-national. Plusieurs nationalités, longtemps opprimées, effacées, désindividualisées par un État centraliste et jaloux de son unité, se révoltent contre cet Etat, ou plutôt s'échappent de son armature brisée, proclamant d'abord leur autonomie, puis leur indépendance. Le principe des nationalités triomphe.

De l'autre côté, parallèlement à ce mouvement nationaliste, se développe et s'affermit un mouvement internationaliste ou anationaliste, qui nie le principe même de nationalité et s'efforce d'annihiler les nations pour les dissoudre en parties composantes, notamment en classes sociales. Ainsi on peut définir la révolution russe comme une révolte de plusieurs nations contre un Etat et d'une classe sociale contre toutes les nations. Et cette double bourrasque cyclonienne se produit au milieu de la tempête d'une guerre, devant une nation dont toutes les classes sont restées jusqu'à présent solidaires avec

leur Etat dans un but commun de domination, une nation qui tâche de profiter aussi bien du mouvement nationaliste qui a démembré notre Etat, que du mouvement internationaliste qui a désagrégé notre nation. C'est avec cette nation de conquérants que nos pacifistes anationalistes sont forcés de composer avant de résoudre toutes les nations en parties composantes, en classes.

Essayons d'abord de définir le mouvement révolutionnaire politique qui a libéré du joug du tsarisme l'individualité russe, ainsi que les nationalités agrégées à la Russie. Plusieurs écrivains ont cherché des analogies entre notre révolution et la grande révolution française. Certes, des points semblables existent toujours entre deux mouvements révolutionnaires, mais, prises dans leur ensemble, ces deux révolutions sont aussi différentes l'une de l'autre que le processus de la croissance de l'Etat français diffère du développement de l'Etat russe.

En France, comme chez la plupart des peuples occidentaux, la force de l'Etat fut la résultante de la force des individus, des classes, des castes, composant l'Etat. La prospérité, la grandeur, la vigueur internationale de la France fut toujours en proportion directe de la prospérité, de la vigueur des individus et des classes. Certes, le centre de la force nationale changea souvent de place, se trouvant tantôt dans le corps ecclésiastique, tantôt dans la classe féodale, tantôt dans les communes qui s'allient aux rois. Arrive un moment où une nouvelle classe, — le tiers état, — se sent assez forte pour arracher le pouvoir aux classes privilégiées, parce que les nouvelles formes de production exigent une plus grande liberté de l'individu. En tout cas, la révolution française fut la manifestation d'une force créatrice nouvelle, dirigée contre les parties vieillies de l'Etat, et non pas contre l'Etat lui-même, non pas contre la patrie, reconnue une et indivisible, non pas contre la production nationale.

Nous voyons tout le contraire en Russie, où la force de l'Etat s'est toujours trouvée en proportion inverse de la force créatrice des individus et des classes et où la révolution fut le résultat et la manifestation non pas d'une nouvelle force, mais d'une impuissance générale de l'Etat et, par suite, tournée contre l'Etat lui-même, contre la patrie.

D'où vient donc ce contraste essentiel de deux destinées nationales ?

Si nous recourons à la conception métaphysique selon laquelle le temps est la catégorie de l'esprit et l'espace est la catégorie de la matière, nous pourrons dire que l'histoire de l'Occident est la fonction du temps, des facteurs proprement historiques, tandis que notre histoire fut modelée par l'espace, par les facteurs géographiques. Et les impératifs géographiques sont les plus tyranniques de tous, car aucune volonté humaine ne peut changer la figuration des continents et des mers. Tout au début cependant, l'histoire de la Russie coïncida avec celle des Etats occidentaux. Dans la principauté de Kiew, dans les républiques de Novgorod et de Pskov, c'étaient les individus libres, les classes fortes qui réglaient la destinée de l'Etat. Mais dès que que nous approchons de la période moscovite, le tableau change et c'est l'Etat qui commence à primer et à supprimer l'individu et les classes. L'histoire de la Russie est barrée ici par un sillon profond, par l'invasion des barbares, par deux cents ans de servage humiliant. A l'exception du peuple juif, le peuple russe est le seul parmi les nations civilisées qui ait porté des chaînes dont les traces ne s'effacent pas. « Avodim ohinou » — « esclaves nous fûmes », — ainsi commence une prière que les juifs répètent chaque année après le repas des Pâques. « Avodim ohinou », — pourrait également répéter le peuple russe. L'esclavage barbare a suscité chez lui une grande épouvante devant l'espace, l'insondable espace des plaines sans bornes, des steppes mystérieuses d'où peuvent surgir des hordes d'envahisseurs. Ce fut une hantise qui a subjugué et transformé la pensée, l'imagination, le caractère du peuple.

Le manque de frontières naturelles, l'éloignement des remparts des montagnes et surtout des rivages des mers, tout cela a posé devant le gouvernement moscovite et devant tout le peuple un seul but suprême : vaincre l'espace, rassembler les terres, conquérir, avaler toutes les peuplades, toutes les nationalités qui habitaient sur la périphérie de la grande plaine. Les aliénistes parlent d'une sorte de névrose, l'agoraphobie, où le malade, se trouvant devant un large terrain vide, saisi de terreur, se met à courir pour le franchir le plus vite possible. Cette agoraphobie est devenue la caractéristique

non seulement de notre politique extérieure, mais aussi de notre politique intérieure. L'unité de l'Etat — ce but unique et sacré — se symbolisa dans l'unité du pouvoir central, de sorte que la personne du tzar est devenue une icône vivante de l'Etat, une idole à laquelle il fallait sacrifier les individus, les classes, tous les centres secondaires et tertiaires de force, qui présentent toujours une certaine menace à l'égard de l'unité du pouvoir central. Ainsi la force de l'absolutisme russe était basée sur la faiblesse des individus et des classes, — et c'est ici qu'il faut chercher la cause immanente de notre tragédie de l'heure actuelle. L'autocratie tzariste, par sa nature géographique, était hostile à l'essence même du développement historique, — au progrès de la science, de l'industrie, — à tout ce que Bergson a si bien exprimé par la formule de l'évolution créatrice. Pour créer, l'individu doit se mouvoir dans une atmosphère d'une liberté relative ; or, l'étatisme russe tarissait les sources de création. On se rappelle le mot navrant de Tourgueneff, quand, visitant un musée de culture universelle à Londres, il dut constater que, si la Russie n'existait pas ou disparaissait de la terre, pas un objet ne ferait défaut sur aucun des rayons du musée.

Ce n'est pas un acte d'accusation que je voudrais dresser *post factum* contre le tzarisme. Quand on veut comprendre les destinées d'un peuple, accuser est aussi inutile que disculper. Un état de choses qui nous paraît immoral peut durer des siècles ; un état de choses très moral peut s'écrouler rapidement. L'essentiel est de voir si l'équilibre des forces dans lequel vivait le peuple était stable ou instable. Et si la France s'était posé en temps utile cette question concernant la Russie, l'orientation de sa politique à notre égard aurait été tout autre.

L'équilibre des forces en Russie fut instable pour deux causes. D'abord les conquêtes géographiques, faites par la violence, sans le contrepoids d'une civilisation historique supérieure, créèrent autour du centre grand-russien un cercle de haines et de rancunes dangereuses. Plus haut était le degré culturel de la nation conquise et retenue par force, plus irréconciliable fut son hostilité envers l'oppresseur. L'exemple de la Finlande et de la Pologne est assez démonstratif.

Mais l'instabilité de l'équilibre de l'Etat russe s'explique surtout par la pression énorme, écrasante que l'Etat exerçait sur

l'individualité russe. Il existe au fond de l'océan une espèce de poissons qui naissent et vivent sous la pression des milliards de tonnes de l'eau, déformés, aplatis et présentant l'aspect le plus bizarre. C'est là peut-être l'image la plus fidèle de l'individualité russe telle qu'elle s'est formée sous le poids incommensurable de notre Etat. Chaque nouvelle conquête, chaque nouvelle nation enchaînée à l'Etat augmentait ce poids fantastique, et voilà pourquoi les grands révolutionnaires russes, combattant pour la liberté des individus, professèrent toujours l'autonomie, voire l'indépendance des nationalités annexées. Sous le poids de l'Etat, prit naissance une dualité singulière. En général, on peut dire que le peuple russe accepta avec résignation la malédiction de sa destinée géographique, et quand Ivan le Terrible divisa la Russie en deux parties, la zemchtchina, le pays proprement dit, et l'opritchina, les renforts de l'unité de l'Etat, quand au nom de cette unité il décapita les familles de l'aristocratie boyarde, quand il détruisit les dernières traces des libertés de Novgorod et de Pskov, le peuple lui pardonna ces crimes et ces ruines parce qu'il avait vaincu l'espace, parce qu'il s'était vengé du joug barbare en annexant les Khanats de Kazan et d'Astrakan. « Avodim ohinou. »

Dès lors, la dualité de l'état d'âme russe s'accentua toujours. Tournée vers la vie extérieure de l'Etat, vers la défense de ses frontières, de son unité, l'individualité russe manifesta un héroïsme sans bornes, une abnégation absolue, un complet dédain de la mort. Les cosaques eux-mêmes, bien qu' « épris de liberté » et fuyant l'Etat tyrannique, ne trouvèrent rien de mieux que de suppléer aux frontières naturelles et devenir eux aussi un rempart vivant aux confins de l'Etat et un instrument de suppression farouche à son profit.

Tournée vers la vie intérieure de l'Etat, de la classe, de la famille, de soi-même, l'individualité russe, au fond de l'Etat-océan, resta souffrante, déformée, désordonnée, inactive, manquant du sentiment centripète de dignité, portant en soi la notion d'une infinité absorbante et disposée continuellement à se dissiper, à s'anéantir, à s'oublier dans une débauche ou dans une extase centrifuge et destructive. L'ukrainien Gogol, indulgent aux siens, sévère aux grand-russiens, nous a montré quelques types de ces individualités anormales dans son poème-aquarium, intitulé *les Ames mortes*.

Il faut pénétrer cette mentalité de l'individu, écrasé par l'Etat, si l'on veut comprendre notre Dostoïevski et Tolstoï, qui ont raconté la tragédie de l'âme russe dans la douleur de sa défiguration, mais aussi dans la gloire de sa transfiguration. Car les grandes souffrances transfigurent l'âme, comme au fond des eaux où les rayons du jour ne pénètrent pas se produit le phénomène de la phosphorescence. Deux fois ce phénomène s'est manifesté dans l'histoire humaine : chez le peuple juif, où la pression d'un destin trop lourd créa la lumière des prophéties et la bonne nouvelle du Christ, et en Russie, où l'insupportable fardeau de l'Etat produisit ce qu'on a appelé le mysticisme de l'âme russe qui a fini par subjuguer jusqu'à l'esprit sceptique d'un Gogol. Mêmes causes, mêmes effets. Même sentiment d'une pitié universelle, même tendance vers une égalité de sacrifice, et, hélas — même résistance à l'esprit prométhéen de création. « Ne te soucie pas du lendemain »,— dit l'Evangile. « Non-activité », « non-résistance au mal »,— prêche Tolstoï. Tout le mysticisme russe peut être réduit dans ce seul mot « égalité », qui chez le peuple se manifeste pleinement dans quelques sectes religieuses à folie extatique, qui toutes admettent que chaque homme peut devenir la réincarnation du Christ. Le moujik, privé par l'Etat des droits de l'homme, se proclame dieu. Chez les intellectuels, ce penchant vers l'égalité crée un mouvement d'*oprochtchenie*, une renonciation aux privilèges de la naissance et de l'instruction, pour se confondre avec les plus humbles. Enfin nous voyons chez Tolstoï tout un système moral et social d'égalité, au nom de quoi le grand génie renonce à la science, à l'art, à la beauté. Ce n'est plus l'égalité créatrice de la Révolution française : un droit égal pour chacun de chercher l'inégalité des aptitudes et des conditions. C'est un nivellement mystique de tous, c'est un royaume de Dieu, où l'homme fils de Prométhée n'a rien à faire. Voilà notre malheur : nous sommes possédés par une soif d'égalité fraternelle. Mais le travail intellectuel est une source d'inégalité. Faut-il voir dans ce mysticisme un trait inné de l'âme russe, ou n'est-ce qu'une protestation de l'individu contre le tyrannique étatisme égalitaire ? N'oublions pas que Tolstoï, en niant la création intellectuelle, fut lui-même un créateur infatigable et qu'à côté du mouvement de l'*oprochtchenie* nous voyons chez la jeunesse russe une ruée vers

l'instruction, si bien que la femme russe est la première qui ait franchi le seuil des hautes études.

Mais laissons ces questions brûlantes de la conscience russe et remontons à la surface pour définir de plus près les conditions de l'instabilité de notre Etat. Pour s'agrandir et se conserver, l'Etat avait besoin d'être armé; pour fabriquer des armes, il avait besoin d'une grande industrie, qui à son tour nécessitait la liberté de l'enseignement. Or cette liberté-là, plus encore que les autres, fut réprouvée par l'Etat et persécutée par le moyen du million de nagaïkas de la « cosaquerie éprise de liberté ».

Pierre-le-Grand comprit qu'il fallait transformer l'armement de la Russie; mais là se borne sa réforme. Il n'a pas créé les conditions de la liberté individuelle nécessaires à une grande industrie. Au contraire, par sa table des rangs il a resserré les liens qui asservissaient les individus et les classes aux besoins de l'Etat; par son Règlement il a tué la vie de l'Eglise en la subordonnant à la chancellerie du Synode, présidé par un procureur de l'Etat. Par ses conquêtes territoriales, par son fameux testament, il augmenta et prescrivit d'augmenter dans l'avenir le poids étatiste qui écrasait l'individualité russe. Et voici les résultats de cet étatisme. Tant que les batailles se gagnaient par le nombre, par la vaillance et l'endurance des soldats, l'Etat russe parut fort et inébranlable. — « Vous autres Russes, nous disait un jour Jaurès, vous savez mourir, mais vous ne savez pas vivre. » Et le grand tribun avait raison. Tant qu'il suffisait de savoir mourir pour vaincre, le soldat russe resta vainqueur. Mais dès que la grande industrie, née dans certaines conditions de libertés politiques, eut commencé à se mêler des armements, l'Etat tsariste avait vécu. Car jusqu'au dernier soupir le tsarisme a eu une peur invincible des écoles, surtout des écoles professionnelles, des sciences, surtout des sciences naturelles, qu'il s'employa à annihiler, à l'aide des langues mortes. Il avait une peur encore plus grande des écoles primaires. Il considérait l'alphabet comme son ennemi mortel, car l'alphabet est un sentier qui mène au livre, le livre est un chemin qui mène à l'idée, et l'idée est une galerie qui aboutit sous le trône, où veille l'unité de l'Etat. Ce que je dis maintenant n'est plus de l'histoire, ce sont des choses vues et vécues. Voilà ce qui se passa chez nous

pendant de longues années. Arrivait l'automne; une foule de jeunes gens affluait vers les universités, si rares : toute la Lithuanie n'en avait pas une seule. Le nombre des candidats dépassait plusieurs fois le nombre des vacances. Enfin les examens passés, les cours commençaient. Un mois, deux mois, puis, soudain, quelque acte infâme du gouvernement, par exemple des représailles contre les détenus politiques, soulevait les meilleurs parmi la jeunesse des écoles. Surgissait alors une « histoire des étudiants », chose que le gouvernement attendait avec impatience. Arrestations, dépeuplement des universités, surpeuplement des prisons et des bagnes. Des centaines de jeunes gens, toujours les meilleurs, rendus inutiles à la science, à l'industrie, à la défense de l'Etat. Sait-on que Lénine a été exclu du lycée à l'âge de 16 ans pour la seule raison que son frère avait participé à une tentative terroriste? Qu'on se demande ce que deviendrait la France si on décapitait ainsi chaque année ses jeunes générations, en les privant de leurs représentants les plus nobles, les plus courageux. Et cette sélection à rebours s'est poursuivie chez nous pendant plus d'un demi-siècle, à telles enseignes que l'on trouvera chez nos poètes un thème inconnu dans la poésie de l'occident, le sentiment de la honte de vivre. Etre vivant signifia longtemps en Russie être négligé par la police tzariste ou épargné par le hasard.

Le tzarisme a tout fait pour rendre notre pays débile, pauvre, inculte. Il l'a fait pour être fort, ou du moins pour en avoir l'air, car il savait qu'un gouvernement qui paraît fort trouvera toujours des alliés qui lui apporteront amitié, prestige, or. Et la France lui a apporté tout cela. Il m'est arrivé de causer sur ce sujet avec quelques Français distingués, qui m'ont répondu que ce n'était pas à la France de faire notre révolution, ou de nous aider à la faire. Certes, non. Nous ne reprochons pas à la France, au sujet des emprunts, de ne pas nous avoir aidés à faire notre révolution, ni même d'avoir aidé notre gouvernement à l'écraser. Dernièrement un ministre français déclarait à la Chambre que la France avait donné ses milliards à la Russie non pas pour affermir le tzarisme, mais pour aider la nation alliée à construire des chemins de fer. Personne ne doute que telle en effet n'ait été l'intention de la France; mais la Russie avait moins besoin de chemins de fer que de la

faculté de les construire et des conditions sociales qui font vivre une industrie. Et puis il y avait chez nous les grands-ducs, si grands qu'ils emportaient dans leurs poches des cuirassés entiers, des locomotives et des wagons. Non, nous n'adressons à la France aucun reproche, car nous comprenons bien quel était le rôle de la France dans cette tragédie de la mésalliance républicano-tzariste qui porte maintenant ses tristes fruits. Ayant comme voisin un ennemi héréditaire aussi implacable et actif que l'Allemagne, la France était forcée de rechercher l'alliance d'un autre grand peuple. Et quand on a affaire à un peuple allié, on ne peut traiter qu'avec son gouvernement, qu'on veut voir fort et puissant. Nous n'adressons à la France aucun reproche; mais nous ne pouvons ne pas poser une question : où les hommes politiques français ont-ils eu les signes, les preuves de la force militaire tzariste? Ou plutôt comment n'ont-ils pas remarqué les signes criants de sa faiblesse ? Comment n'ont-ils pas profité du premier avertissement de notre dernière guerre avec la Turquie, — avec la Turquie, qui, dans la guerre actuelle, est considérée presque comme une quantité négligeable, — qui nous a coûté alors le Gorny Doubniac et les trois Plevnas, — et si le troisième Plevna est enfin tombé, il semble qu'Osman pacha ait été vaincu autant par notre or que par notre fer. Mais le deuxième, le suprême avertissement — la guerre japonaise, — Tsoushima, Port-Arthur, Moukden! Hélas! l'égoïsme sacré national est aussi aveuglant que l'égoïsme individuel et aussi cruellement châtié par l'implacable enchaînement des faits.

Ces dates des guerres avec la Turquie et le Japon sont fatidiques pour le tzarisme. La première guerre ayant pour but la libération de la Bulgarie du joug turc commença dans un enthousiasme général, sans distinction de classes et de partis. Pour les hommes de ma génération, c'est le souvenir le plus flamboyant de notre jeunesse. Enfin la Russie allait combattre pour la libération d'un peuple! Mais d'autant plus amère fut notre déception, quand, après une guerre difficile, le tzarisme eut dévoilé en Bulgarie sa politique habituelle envers les nations faibles, tombées sous son influence. Aussi, quand la Bulgarie, rachetée par notre sang, nous eut tourné le dos, nous n'eûmes pas même le courage d'en vouloir aux Stamboulovistes de leur ingratitude. Nous comprîmes que, du

point de vue de la liberté, le rôle du tzarisme dans les Balkans était fini.

Mais le résultat le plus grave de cette guerre, ce fut l'écroulement du prestige militaire de l'Etat. La révolution leva la tête. Se sentant menacé, le tzarisme, poussé peut-être par les conseils perfides de l'Allemagne, entreprit la guerre ou, comme on disait alors, l'expédition contre le Japon. J'ai eu l'occasion de lire les procès-verbaux des conseils secrets où, en présence du tzar, les autorités militaires discutaient les chances de cette guerre, dont le succès paraissait certain. C'était de l'insouciance, de la légèreté, de l'ignorance inimaginables. Un général émettait l'opinion que ce n'était pas la peine de déclarer la guerre aux petits Nippons, mais qu'il suffisait de saisir quelques officiers japonais sur le Yalou et de leur administrer une bonne bastonnade.

Après la défaite, les jours du tzarisme et de l'unité de l'Etat étaient comptés. Tout le monde avait la certitude que le premier choc abattrait le tzarisme, mais on comprenait aussi que ce choc ne viendrait pas du dedans, à cause de la « cosaquerie éprise de liberté », qui fustigea à mort, à coups de nagaïkas, la révolution de 1905. Depuis ce moment, toute la Russie libérale ne caressa plus qu'un seul rêve, un seul espoir, celui d'une nouvelle guerre, d'une guerre quelconque, avec n'importe qui et contre qui que ce fût. Et comme le baromètre de la politique internationale marquait que l'orage viendrait probablement du côté des Balkans, nos partis prirent une attitude paradoxale. Les partis monarchiques, ordinairement des piliers du panslavisme, manifestèrent alors une indifférence étrange à l'égard du slavisme. L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine ne les choqua nullement. Au contraire, les partis radicaux se dévoilèrent subitement des fanatiques du slavisme. Les intentions des uns et des autres étaient claires. Les patriotes, assagis par la guerre japonaise, priaient Dieu de les laisser en paix. Les radicaux répétaient une autre prière : Seigneur, envoyez-nous un *casus belli!* Et quand, sur l'ultimatum à la Serbie, la guerre, contre les vœux et contre les intérêts du tzarisme, eut éclaté, ce fut dans la Russie libérale une ivresse de joie, une jubilation sans pareille, joie, hélas, qui se doublait d'un pur défaitisme, la joie que devait éprouver Samson en sentant

s'écrouler sur lui l'édifice qui allait ensevelir ses ennemis.

Ici se pose une grave question. La Russie se trouva en guerre sans le moindre but concret. Le but de la France s'appelait l'expulsion de l'envahisseur du territoire national, celui de l'Italie le Trentin, l'Angleterre défendait la neutralité de la Belgique, l'Amérique la liberté de son commerce et le principe démocratique. Seule la Russie n'avait rien à défendre contre l'Allemagne, rien non plus à lui demander.

On n'aime pas chez nous les Allemands, mais l'antipathie n'est pas un motif de guerre. Jusqu'au règne d'Alexandre III, l'Allemagne passait pour notre alliée officielle. Nous avions longtemps vécu aux dépens de la pensée et de la science allemande. Nous étions disciples de Schelling aux années 20 du siècle passé, de Hegel aux années 40, des Moleschott et Buchner vers les années 60, de Karl Marx depuis lors jusqu'à nos jours. Nous n'avions pas de colonies, et quelque grande que fût notre soif de l'espace, elle était depuis longtemps complètement assouvie.

Et les Dardanelles? dira-t-on. D'abord au moment de la déclaration de guerre, la question des Détroits n'existait pas, et même après l'intervention de la Turquie elle paraissait incertaine, car l'idée d'opprimer une nouvelle nation nous inquiétait et nous savions, d'autre part, que notre arrivée à Constantinople ne serait agréée par nos alliés qu'à contre-cœur. A cette époque, hésitant entre les impératifs de l'histoire et ceux de la géographie, je résolus, pour dégager ma conscience, de faire à ce sujet une petite enquête en France et je m'adressai à cet effet à divers hommes politiques, dans l'espoir que leurs réponses encourageantes m'aideraient peut-être à raviver l'opinion russe. Les réponses qui me parvinrent furent, comme il fallait s'y attendre, incertaines, hésitantes. Telle, par exemple, la réponse de M. Clemenceau. Il estimait qu'à l'heure actuelle (avril 1915), en pleine guerre, une discusion à ce sujet serait encore prématurée; la question posée en soulevait d'ailleurs beaucoup d'autres, qui auraient demandé de longs développements. A la fin de cette lettre, M. Clemenceau exprimait la conviction que par des concessions réciproques une entente durable s'établirait entre les alliés.

Comme on le voit, le seul but qui pourrait nous guider dans cette guerre brillait d'une lumière assez douteuse. Et encore

— je le répète — au moment de la déclaration de guerre cette faible lueur n'était-elle même pas allumée.

Si la Russie libérale voyait le but de la guerre dans la guerre même, dans la défaite attendue et espérée du tzarisme, pourquoi le tzarisme — contre ses intérêts et sa volonté — avait-il accepté la guerre? Le point d'honneur de la Serbie ne pouvait pas l'émouvoir après l'expérience bulgare; toute la politique slave de la Russie des dernières années faisait prévoir qu'elle conseillerait à la Serbie de se soumettre à l'ultimatum autrichien sans restrictions. Pourquoi donc a-t-elle accepté la guerre?

Deux hypothèses se présentent. La première, c'est que la Russie tzariste, selon son habitude, ne savait rien des préparatifs et des forces allemandes, et croyait naïvement dans la possibilité de vaincre l'Allemagne, avec l'aide de la France, — car le concours anglais paraissait aléatoire, — de sauver son prestige militaire et d'écraser la révolution.

Mais il y a une seconde hypothèse. Le tzarisme — peut-être non le tzar lui-même, mais la camarilla qui entourait la tzarine, l'Allemande, sous l'influence de Raspoutine, — le cercle néfaste des Miassoiédoff, des Soukhomlinoff, connaissait trop bien les préparatifs du Kaiser, avec lequel on marchait d'un pas égal dans le but commun d'écraser la France. Pour le Kaiser, c'était le premier pas vers la domination mondiale; pour le tzarisme, c'était le seul moyen de vaincre la révolution en écrasant une fois pour toutes le foyer des libertés. Pour cela, il fallait que l'Allemagne fût forte et que la Russie se crût forte. Et pendant que Soukhomlinoff trompait le tzar en affirmant que nos arsenaux regorgeaient d'armements, le Kaiser hâtait fébrilement ses armements réels. Il forgeait dans les souterrains d'Essen ses grosses Berthas pour l'offensive, ainsi que les mitrailleuses et les fils barbelés pour la nouvelle tactique de guerre de tranchées, grâce à laquelle l'invasion se ferait à pas de géant, et le recul par des mouvements d'escargot, comme un proverbe russe dit de la mauvaise maladie qu'elle entre par kilos et sort par grammes. Et quand tout fut prêt, le Kaiser, confiant dans la neutralité de l'Angleterre, fit signe à ses agents russes pour que ceux-ci, pesant sur la crédulité du tzar, le décidassent à ne point reculer devant la guerre — et par cela même à attirer la France dans la four-

naise. En entreprenant cette partie sûre, le Kaiser avait choisi, comme on dit aux échecs, le gambit Serbie, comme il pouvait choisir le gambit Agadir ou tel autre. On spéculait sur la loyauté, sur le sentiment d'honneur de la France, comme, deux ans après, Sturmer spécula, dans le même but, sur la loyauté de la Roumanie.

La France a été trahie, et il est naturel qu'elle recherche les auteurs de la trahison, les traîtres. Mais elle ne les trouvera pas facilement. On n'accusera pas de trahison le peuple russe, le gros de notre armée, ces paysans illettrés qui, au commencement de la mobilisation, ne savaient au juste si on les ferait combattre aux côtés de la France ou contre la France, qui n'ont jamais vu une carte de géographie, qui n'ont jamais entendu parler de l'Alsace-Lorraine, des détroits, des colonies et qui, après trois ans de guerre, sans but précis, sans munitions suffisantes, après avoir perdu dix millions de tués, de blessés et de prisonniers, sont tombés en défaillance.

On n'appellera pas traîtres davantage nos intellectuels, nos cadets, nos radicaux, pas même nos socialistes de la défense nationale, nous tous qui sommes les victimes de cette trahison autant que les Français. Si la défection russe peut coûter à la France la vie de ses fils, elle nous a déjà coûté une guerre civile, la destruction de nos villes, la ruine générale, l'emprisonnement de nos hommes politiques, et nous qui sommes restés en France, nous ne sommes que des journalistes sans journaux, des diplomates sans gouvernement, des patriotes sans patrie. Pour avoir droit à l'amitié de la France, nous n'avons même pas besoin d'en appeler à son indulgence, il nous suffit de montrer que nos intérêts sont aussi solidaires aujourd'hui qu'ils le furent toujours, et même plus encore, car maintenant nous avons un ennemi commun de plus, les bolchéviki.

Enfin on ne nommera pas traîtres les bolchéviki eux-mêmes, car leur plus grande vertu est leur fidélité absolue, aveugle à leurs paroles, à leurs écrits de jadis, à leurs idées, à leurs utopies. On ne trahit pas la parole des autres.

Non, on ne trouve pas les traîtres, parce qu'au moment où la trahison se manifesta, les vrais traîtres avaient quitté l'arène.

Il faut les chercher au moment de l'explosion de la guerre, à Tzarskoïé-Selo, où l'union anormale a engendré l'enfant

monstrueux. Qu'on songe un moment à ce qui aurait pu arriver si le plan du Kaiser avait réussi, si l'Angleterre était restée neutre, si l'Allemagne avait conservé la mer libre et si la France n'avait eu pour alliée que l'armée de Soukhomlinoff et la diplomatie de Protopopoff et de Sturmer. Qu'on pense à cela, et on conviendra que la rupture de la paix soufflée par le Kaiser au tzarisme fut sa plus odieuse provocation, le plus grand crime de l'histoire, un crime qui heureusement a échoué en raison même de sa monstruosité. Trop confiant dans sa force, le criminel a marché trop bruyamment à travers la Belgique et la lourdeur de ses pas a éveillé la gardienne des mers. Le jour où l'Angleterre est entrée en guerre doit être fêté comme l'anniversaire d'un événement qui a sauvé la liberté du monde.

J'ai dit qu'avant la déclaration de guerre la Russie était défaitiste. La Russie démocratique escomptait la défaite comme la fin du tzarisme ; la clique tzariste y voyait la fin du principe républicain. Mais dès le commencement des opérations, l'attitude de la Russie démocratique changea complètement. La guerre souhaitée et survenue n'était pas une guerre quelconque, mais une guerre aux côtés des deux plus grandes démocraties du monde. On se disait que cette intimité avec les démocraties referait peut-être au tzarisme lui-même une nouvelle mentalité, qu'elle le purifierait. L'amour pour la France l'emporta sur la haine envers le tzarisme. Les cruautés allemandes nous montrèrent combien avec la défaite de la France la vie humaine perdrait de beauté et de bonté. On comprit que la victoire allemande serait la fin du principe démocratique. Un miracle s'accomplit, et nous tous pour qui jusqu'alors le mot de patriotisme sonnait faux et creux, nous sommes devenus et nous nous sommes déclarés patriotes, nous tous qui appartenions aux partis de gauche, et non pas seulement des cadets, des radicaux, mais des social-démocrates comme Plekhanoff, des social-révolutionnaires comme Avksentieff. Les jeunes s'engageaient dans l'armée, les aînés faisaient de la propagande patriotique, propagande non officielle, mais ardente et sincère. Et cependant le ver du défaitisme nous rongeait au cœur, malgré notre volonté, malgré nos sacrifices. C'était un état d'âme qu'on pourrait désigner par un mot russe intraduisible, cher à Dostoïevsky — le mot

nadryv, — un effort de la volonté contre soi-même. Notre patriotisme fut un fruit savoureux et beau, mais malade, et c'est pourquoi il est tombé avant l'heure.

Entre temps, l'inévitable s'accomplissait. Dans cette guerre industrielle par excellence, la Russie tzariste ne pouvait éviter ni les retraites sans munitions, ni la douleur et la honte de l'invasion. Un grand industriel français, M. André Citroën, me disait naguère qu'avec ses 5000 ouvrières et ses 1500 ouvriers, il fabriquait autant de munitions que toute la Russie avec ses 180 millions d'habitants. Enfin le peuple russe a vu de ses yeux ce que c'était que l'État russe, et dans cette révolution d'impuissance disparut la dernière raison de la guerre. L'individu russe ainsi que les peuples retenus par le tzarisme se sont enfuis de l'Etat qui croulait, comme des prisonniers se sauvent d'une prison en flammes.

Il ne faut pas croire que la discipline de l'armée russe ait disparu subitement à la suite de tel ou tel prikaz ou de telle ou telle propagande. Elle s'évanouit d'elle-même, car la patrie représentée par les chefs n'existait plus, et qu'à défaut de l'État, tombé en poussière, l'individu n'avait rien à défendre. Le paysan, l'ouvrier se sont trouvés face à face avec leur misère, moins l'illusion de la grande patrie qui les faisait supporter cette misère, moins le sentiment d'une grandeur infinie extérieure qui les dédommageait de l'étroitesse de leur vie civique et individuelle. Leur âme meurtrie était possédée simultanément d'une soif de vengeance pour des siècles de souffrances inutiles et d'un espoir mystique d'une vie nouvelle, d'une justice nouvelle. Et pendant que Kerensky les exhortait à continuer la guerre commencée par le tzarisme, survinrent les bolchéviki, porteurs de la promesse de vengeance et d'un ordre social nouveau.

Quelques Français témoins oculaires des événements russes, comme M. Georges Weil, nous ont fait des bolchéviki un portrait peu flatteur et à mon avis encore moins ressemblant. M. Weil nous a parlé des agents allemands, des cyniques qui voudraient passer pour des fanatiques. M. Weil se trompe. Pour des fanatiques, les bolchéviki sont des fanatiques assez authentiques. M. Weil, comme la plupart des Français, a observé les bolchéviki sur un plan politique en rapport avec les intérêts français ou allemands, tandis que le bolché-

visme est un mouvement purement social, ou mystico-social, une tentative de la lutte finale, chantée par l'Internationale, du grand *Umsturz* prophétisé par Marx. Pour les bolchéviki, il ne s'agit ni de l'Allemagne, ni de la France, ni de la Russie, mais des riches et des pauvres, du prolétariat et de la bourgeoisie. On représentait Trotsky et Lénine comme des agents allemands travaillant pour le roi de Prusse. Est-ce que l'abolition de la discipline militaire est dans l'intérêt de l'Allemagne ? Est-ce que la suppression de la propriété privée, le partage des terres est agréable au Kaiser ? Est-ce que les bolchéviki n'ont pas envoyé leur *Flambeau* dans les tranchées allemandes ? Est-ce que les dernières grèves en Allemagne sont une comédie, ayant pour but de tromper les Alliés ? Sans doute, l'Allemagne voulait profiter du bolchévisme pour ses propres buts, comme le bolchévisme voulait tirer son avantage de l'aventure allemande. Le calcul des uns et des autres n'était pas compliqué. L'Allemagne désirait conclure une paix séparée avec les bolchéviki ou faire semblant de la conclure pour désorganiser le front russe, pour annexer les provinces d'est, et pour jeter toutes ses armées contre le front occidental. Les bolchéviki désiraient conclure cette paix afin d'avoir les mains libres et des forces disponibles pour la lutte intérieure contre la bourgeoisie, contre les cosaques. Les Allemands se disaient : Attendez ! Dès que la paix sera signée, nous aurons raison de votre anarchie. Si vous sabotez votre pauvre industrie, tant mieux pour la nôtre, qui en profitera. De leur côté, les bolchéviki se disaient : Attendez ! Dès que la guerre sera finie, nous tordrons le cou à notre bourgeoisie et alors votre prolétariat suivra notre exemple. On se demande si les bolchéviki ont touché de l'argent allemand. Sans aucun doute. Les Allemands ont payé pour dissoudre l'armée russe; les bolchéviki ont pris l'argent pour abattre l'impérialisme allemand. Chacun croyait avoir enlevé une batterie ennemie pour la tourner contre l'ennemi. Chacun se croyait le plus rusé.

On peut comprendre pourquoi un Français, préoccupé des résultats funestes que la paix séparée russe présente pour son pays, ne voie dans l'action bolchéviste que l'intrigue allemande, d'autant plus que pour la plupart des Français le bolchévisme est un phénomène nouveau apparu avec la guerre.

Mais pour nous, les bolchéviki sont de vieilles connaissances, et nous savons que, dans la théorie et dans la pratique, ils sont restés aujourd'hui ce qu'ils étaient à l'époque où l'Allemagne les poursuivait et les expulsait de son territoire comme de dangereux ennemis.

J'ai eu personnellement l'occasion de connaître Lénine de près comme collaborateur principal du journal *Novaïa Jizn*, que j'avais fondé avec Gorki en pleine révolution de l'automne 1905. Si je dis deux mots de mon programme, c'est pour faire ressortir l'attitude de Lénine. J'étais convaincu alors et je le suis toujours que le règne de la bourgeoisie, du ventre doré, doit céder la place à un ordre social plus idéal, mais que, contrairement à la doctrine de Marx, le prolétariat à lui seul ne pourra jamais se libérer sans le concours des représentants du travail intellectuel. Pour conjuguer les efforts de ces deux aspects du travail humain contre les exploiteurs de l'un et de l'autre, je suis entré en pourparlers avec Gorki, auquel j'ai cédé la moitié de mes droits. Le journal devint l'organe officiel du parti socialiste, mais la rubrique de philosophie sociale était confiée exclusivement à ma direction. Hélas, notre collaboration dégénéra bientôt en une polémique intérieure, qui aurait fini je ne sais comment, si le gouvernement, au bout du premier mois, n'avait mis fin à l'existence du journal. J'appris après, étant déjà en prison, qu'on m'incriminait de détenir un stock considérable d'armes et de munitions. C'est Lénine qui, à mon insu, avait converti le local de la rédaction en un arsenal clandestin.

Pendant ce mois d'activité, dans nos délibérations quotidiennes, j'ai bien pu observer l'homme. C'était un fanatique de la violence, doublé, comme tous les révolutionnaires russes, d'un mystique de l'égalité. Il aimait à répéter : Je suis un marxiste taillé en pierre ; il aurait pu dire : coulé en fonte. D'une intelligence lourde, toute consacrée à une seule idée, orateur et polémiste sans élégance, il donnait cependant l'impression d'un chef par l'indomptable force de sa haine. Quand il parlait de l'adversaire bourgeois, sa face mongole prenait une expression assez inquiétante. Mais plus encore que les bourgeois, il exécrait les intellectuels. Le mot d'« intellectuel » était dans sa bouche la plus grosse injure. Par sa soif de destruction, il aurait pu être anarchiste, mais il manquait

pour cela d'imagination. Sa lourdeur l'inclinait vers l'émeute disciplinée, vers un prolétariat révolté, mais obéissant au parti, et il confondait dans la même haine les anarchistes, les syndicalistes, les parlementaires, produits également abhorrés de l'intelligence. Le bolchévisme fut chez nous, après le tzarisme et le tolstoïsme, le troisième bourreau de l'esprit créateur. L'heure de la collaboration du travail intellectuel avec le travail manuel n'avait pas encore sonné à cette époque-là.

Après la révolution, Lénine s'installa à l'étranger où il mena une campagne acharnée contre les menchéviki, dont le chef était Martoff. Tous deux se traitaient avec peu d'égards. — « Ce sont des spécialistes du chantage et de la calomnie ; ce sont les socialistes du parti Stolypine », — écrivait Lénine en parlant de Martoff et de ses amis du *Golos*. Martoff, de son côté, accusait les organisations bolchévistes d'être des centres de provocateurs, de malfaiteurs, de voleurs. Tous deux se jetaient à la tête l'épithète d'anarchistes. — Anarcho-blanquiste, — disait Martoff en parlant de Lénine. — Anarcho-syndicaliste, — lui renvoyait Lénine. Tous deux s'accusaient mutuellement d'être des intellectuels. Le fond de cette polémique est digne d'attention. Les menchéviki, après l'ouverture de la Douma, tendaient à l'activité légale, aux syndicats ouvriers, tandis que Lénine et ses acolytes ne reconnaissaient que la violence des révolutions, les souterrains des complots et des conspirations. Lénine parlait du Parti comme l'inquisition parlait de l'Eglise. *Pereat* la classe ouvrière, pourvu que le Parti soit sauvé, car, — affirmait-il, — « le mouvement ouvrier, détaché de l'action du parti révolutionnaire, s'amincit et frise la bourgeoisie ».

Il est curieux de constater qu'à cette époque (1910) Lénine était plus près de Plekhanoff que de Trotsky, qu'il traitait en ennemi. Trotsky fut le diplomate du socialisme russe, l'intermédiaire et le pacificateur entre bolchéviki et menchéviki. C'est sur son initiative que les deux fractions ont conclu en 1910, au plenum du comité central de l'organe du parti, un armistice, encore plus précaire que celui conclu par lui à Brest-Litovsk.

On peut facilement concevoir la folle joie qui dut envahir l'âme révoltée de Lénine à l'explosion de la grande révolution. Enfin la parole de Dieu allait s'accomplir ! Lénine comprit du

premier moment tout l'avantage de la situation. Maintenant ou jamais! dut-il se dire, car maintenant, le prolétariat de tous les pays, grâce à la guerre mondiale, est armé de fusils, de mitrailleuses, de canons. La coïncidence de la guerre mondiale avec la révolution russe, c'était la chance unique pour le succès de la lutte finale, le moment prédestiné qui peut-être ne se répéterait jamais. Il fallait se hâter pour entrer dans la terre promise. Et dès qu'il eut mis le pied en Russie, Lénine se sentit le plus fort de tous, et il l'était en réalité. La Russie était livrée par la révolution aux mains des socialistes, et, du point de vue du socialisme intégral, Lénine était le plus logique, le plus conséquent, le plus fidèle à soi-même. Car c'est une alternative qui n'admet pas de compromis : ou la lutte des classes, ou la lutte des nations. Le socialisme européen méconnaissait cette vérité et les congrès socialistes internationaux approuvaient le principe des nationalités, tout en restant fidèles au dogme de la lutte des classes. C'est cette contradiction qui a permis à la social-démocratie allemande de voter les crédits de guerre le 4 août 1914. Seuls les bolchéviki, professant la lutte des classes, déclaraient que la lutte des nations était une trahison envers le socialisme, de même qu'Hervé, acceptant la lutte des nations, était forcé de renoncer à la lutte des classes et de substituer *la Victoire* à *la Guerre Sociale*. Les autres — les Plekhanoff, les Avksentieff, qui prêchaient un patriotisme marxiste, se trouvant entre les deux rives, étaient condamnés à l'impuissance. Leur grand argument — que c'étaient les Allemands, les socialistes allemands, qui s'étaient jetés sur la France paisible, — cet argument, vrai par lui-même, perdait de sa force chez nous, où le commencement de la guerre était communément attribué au tzarisme abhorré.

En outre, comme je l'ai dit, il y avait des points communs entre le marxisme révolutionnaire et le mysticisme égalitaire russe. Il faut remarquer que la morale de Tolstoï et celle des bolchéviki ont presque les mêmes formes, quoique peintes en couleur différente. Même but : le nivellement général, la négation de la culture, des nationalités, l'apothéose du travail manuel, le dédain pour le travail intellectuel. Autres moyens : révolte active, au lieu de la révolte passive. Il est même possible qu'entre le pacifisme paisible de Tolstoï et le pacifisme

farouche des bolchéviki existe une relation de cause à effet : c'est parce que la morale tolstoïenne d'amour et de pitié n'a produit aucun effet pratique que les bolchéviki ont recouru aux moyens de violence et de haine. Comme le Doppelgænger de Heine qui, montrant sous le manteau la hache ensanglantée, lui dit : « Je suis l'action de ta pensée », on peut dire que le bolchévisme est le rêve tolstoïen devenu cauchemar. La guerre des classes déclanchée par les bolchéviki répondait simultanément à l'idéal russe d'une égalité mystique et au commandement final du manifeste communiste de Marx : « Les communistes déclarent ouvertement que leurs desseins ne peuvent être réalisés que par le renversement violent de tout ordre social traditionnel. Aux classes dirigeantes à trembler devant l'éventualité d'une révolution communiste. »

Certes, nos autres sections du socialisme, tout en acceptant l'évangile du manifeste communiste, combattaient Lénine, en démontrant que le moment de cette révolution communiste n'était pas arrivé, que l'état actuel de l'industrie russe s'opposait *encore* à la dictature du prolétariat. A quoi les bolchéviki, avec beaucoup de force, répondirent :

Que c'était précisément cet état précaire qui était favorable à la lutte finale. Un état économique plus développé devait présenter trois obstacles au pouvoir du prolétariat : une classe de la petite bourgeoisie citadine, une classe de paysans propriétaires attachée à la propriété privée et enfin de riches syndicats ouvriers qui, devenus capitalistes, s'opposeraient à la défaite du capitalisme. En Russie, ces trois obstacles n'existaient pas encore : la petite bourgeoisie était impuissante, les syndicats étaient à l'état d'embryons et, enfin, les paysans n'avaient pas encore profité de la loi Stolypine, leur permettant de convertir la possession communale en possession privée.

Telles sont les raisons et les causes de la force bolchéviste. Ayant accepté la doctrine marxiste selon laquelle seule la lutte des classes serait une réalité historique, tandis que le patriotisme national serait inventé par les classes dirigeantes pour berner le prolétariat, — ayant accepté cette doctrine, les bolchéviki y sont restés fidèles jusqu'à la fin. Mais être fidèle à une doctrine ne veut pas dire être fidèle à la vérité. Et comme, en effet, les nations ne sont pas des fantômes, mais les plus

grandes réalités historiques, la vérité chassée devait revenir, et elle est revenue dans les conciliabules de Brest-Litovsk, où le bolchévisme s'est trouvé face à face avec la question des nationalités. La révolution russe a libéré non seulement les ouvriers et les paysans, mais aussi de nombreuses nations qui veulent s'affermir dans leur entité nationale, englobant toutes les classes, en opposition au bolchévisme ouvrier contre lequel elles mènent une lutte sanglante.

Comment sortir de cette impasse ? Pour Lénine, c'était bien simple : Bah! raisonnait-il, cédons temporairement aux Empires centraux les Polonais, les Lithuaniens, les Lettons, les Esthoniens, les Livoniens, pourvu que nous achevions chez nous l'œuvre de la révolution sociale, qui demain ou après-demain, à notre exemple, éclatera en Allemagne et libérera le monde entier. Car Lénine, ressemblant encore une fois à Tolstoï, ne reconnaît que la force de l'exemple.

Mais en agissant ainsi, Lénine se heurte au sentiment de toute la démocratie russe, pour laquelle le droit des nations à disposer de leur sort, ou, comme on dit chez nous, à l'autodéfinition, proclamé par le gouvernement provisoire de Kerensky, est devenu un dogme intangible. Nous avons vu que l'asservissement des nationalités qui habitaient autour de la plaine grande-russienne fut la principale raison d'être géographique de l'autocratie russe. Par contre l'affranchissement de ces nationalités, la suppression du fardeau qui écrasait l'individualité russe est devenue la grande raison d'être historique de la révolution russe. C'est ici, à ce point de rencontre du principe de nationalité avec la négation marxiste des nations que s'est produit le mouvement cyclonien dont j'ai parlé. Comment sortir de ce tourbillon?

Alors arrive le diplomate, le pacificateur Trotsky, qui, dans une brochure sur le programme de la paix, reconnaît sinon le droit des nations à la défense contre l'envahisseur, du moins à la vie. « L'entité nationale, déclare Trotsky, est le foyer vivant de la culture, comme la langue nationale est son organe vivant, et cette valeur, les nations la garderont pendant une série indéfinie de périodes historiques. » Voilà un langage que Lénine doit condamner comme intellectuel. Mais la pensée de Trotsky est tortueuse, faite de détours et de cercles. Tout en reconnaissant le principe de l'entité nationale, il

le subordonne à une « condition préalable », — à la suppression des frontières économiques et à l'organisation des Etats-Unis d'Europe. Cette organisation dépendrait d'une autre condition préalable, — du triomphe du socialisme intégral, qui, à son tour, exige l'affranchissement préalable des nationalités, — car Trotsky raille « les révolutionnaires simplistes (entendez, Lénine et ses amis) qui croient que le socialisme résoudra seul tous les problèmes ». Ainsi Trotsky s'agite dans un cercle d'idées contradictoires. Si Lénine fut toujours hypnotisé par sa foi aveugle dans le soulèvement prochain des ouvriers allemands (qu'il stigmatise maintenant des nom de Judas et de Caïns), Trotsky ressemble plutôt à un hypnotiseur. Sans foi profonde quelconque, il cherche à éblouir, à frapper l'imagination. Il raille Lénine et en même temps il veut se concilier avec sa politique. Il défend devant l'Allemagne le droit des nations, pour biaiser, pour temporiser dans l'espoir de soulever la démocratie allemande contre le gouvernement allemand et surtout afin d'attirer vers le bolchévisme la classe ouvrière de nos nationalités. Ces deux buts ont paru être un moment partiellement atteints, par les mouvements ouvriers dans les empires centraux et par la création d'une Rada bolchéviste à Kharkov. Mais d'un autre côté, la politique de Trotsky a aggravé l'hostilité de tous ceux qui entendent conserver leur unité nationale, entre autres de la Rada nationaliste de Kiev, dont un délégué n'a pas manqué de percer à jour l'intention de Trotsky, en lui déclarant à Brest-Litvosk : « Vous défendez devant l'étranger les nationalités pour les tuer par votre politique intérieure. »

Enfin le geste de Trotsky à Brest-Litovk, son refus de souscrire aux exigences allemandes en même temps que sa déclaration de la fin de la guerre et la démobilisation unilatérale de l'armée, est un geste russe par excellence. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* eut raison de parler d'une nouvelle énigme de Trotski, de quelque chose de nouveau, d'inconciliable avec les méthodes jusqu'ici employées pour terminer une guerre. Oui, c'était une énigme, c'était le principe tolstoïste de la non résistance au mal, employé dans l'intérêt d'une propagande révolutionnaire. Et il fut vraiment curieux de voir les plus militants parmi les militants mettre en pratique le rêve de Tolstoï et en démontrer l'absurdité sociale.

Pour le moment, Lénine est resté le triste vainqueur, et c'est son nom qui demeurera pour toujours lié à la plus honteuse paix de l'histoire moderne. Mais les événements se précipitent avec la vitesse d'un film américain. Nous n'avons pas à prophétiser sur leur développement. Ce qui nous importe, c'est d'en comprendre le sens et d'en tirer la leçon. Dans cette collision entre les classes et les nations, le marxisme révolutionnaire a révélé son erreur fondamentale, qui est la prétention de donner tout le pouvoir exclusivement au travail manuel sans l'aide du travail intellectuel. Le travail manuel est vraiment anational ; pour tourner la machine, on peut être turc, nègre, chinois. Les prolétaires de tous les pays peuvent non seulement s'unir, mais s'interchanger. Autre chose est la création intellectuelle. Elle tient au génie national comme un fruit à l'arbre. Ces génies ne sont pas interchangeables et si, par exemple, les Allemands se vantent d'être des organisateurs, les Français se sont révélés pendant des siècles comme des formateurs, des créateurs de formes, — dans la politique, dans les arts, dans la littérature, dans la vie quotidienne. Les génies nationaux sont immortels, et je veux croire que le génie national russe ne sombrera pas non plus dans la tourmente bolchéviste. Même à travers cette tourmente, à travers les horreurs d'une guerre civile, les assasinats, les pillages, je veux discerner un idéalisme sincère trompé par une doctrine fausse. Nous sommes les victimes de l'espace implacable. Nous avons souffert trop longtemps. Mais peut-être que de la nuit de nos souffrances, à travers l'aurore de sang et de violence, surgira tout de même un jour nouveau, et non seulement pour nous, mais pour le monde entier. Le génie national russe n'est ni organisateur, ni créateur de formes, mais il n'a pas peur du sacrifice et va jusqu'au bout, même dans ses erreurs. Il a déclanché un mouvement qui est voué à la défaite, si le travail intellectuel ne s'unit pas au travail manuel, et qui peut changer la face du monde si cette union se fait.

Et qui sait, peut-être que ce qui n'a pas été fait chez nous sera réalisé ailleurs. Nous n'étions pas préparés à la tourmente ; les autres le sont. Car le vrai péril bolchéviste n'est pas sur le front. Jusqu'à présent les Allemands n'ont remporté aucune victoire là où ils ont rencontré une résistance suffi-

sante morale et industrielle. Ils ne la remporteront pas encore cette fois-ci.

Le vrai péril bolchéviste consiste dans le déchaînement sur l'océan russe d'un orage qui peut se répercuter sur tous les océans et sur toutes les mers, menaçant d'emporter les valeurs intellectuelles. Il faut prendre des mesures. L'exemple de nos malheurs sera peut-être utile à tous. Il faut mener une guerre d'idées. Il faut opposer à la doctrine du prolétariat et de la bourgeoisie la vraie doctrine du travail — manuel et intellectuel — et de la domination — étatiste et capitaliste. Et dans cette autre guerre les Russes et les Alliés redeviendront de nouveau des frères d'armes, — des frères d'armes intellectuels.

N. MINSKY.

ISABELLE RIMBAUD

—

En ouvrant le *Mercure de France* du 16 juillet 1916, j'eus une déception. A la place du roman habituel, je trouvais des pages intitulées : *Dans les remous de la Bataille* (1). « De la littérature de guerre ! » pensai-je.

Néanmoins, je lus ; et, dès les premières lignes, je fus captivée. Il n'y avait là ni creuses tirades, ni descriptions à effet. Tout vivait. La réalité surgissait devant moi, palpitante. Je frémissais au grondement du canon; je suivais, haletante et harassée, les flots d'émigrants que chassait la tourmente : « Ils marchent, le dos voûté, presque tous portant des ballots, et ils vont loin, toujours plus loin, talonnés par la terreur. »

Créer la vie : n'est-ce pas de tous les dons le plus merveilleux, celui que ne remplace aucun artifice, sans lequel on reste un littérateur quelconque, et qui fait, en quelque sorte, des grands écrivains les égaux des dieux?

Oui, j'eus l'heureuse émotion, la surprise émerveillée, que l'on éprouve devant une œuvre véritable.

J'attendis avec impatience les numéros suivants du *Mercure*. A mesure que se continuait le récit puissant et simple du terrible voyage, mon admiration croissait. Je voyais se dérouler sous mes yeux comme les tableaux d'une épopée, comme les drames successifs d'une grande fresque d'histoire. Civils et militaires se pressaient, saisis au passage par le prestigieux pinceau :

Musettes au flanc, rouges de chaleur, poudrés de poussière, les

(1) *Dans les remous de la Bataille* a paru en librairie, chez Chapelot.

terrassiers, la pelle ou la pioche sur l'épaule, marchent en ordre relatif; les cheminots, eux, suivent comme un troupeau capricieux de béliers noirs...

La campagne est entièrement couverte de troupes d'infanterie, l'arme au pied; de dragons, de cuirassiers, de chasseurs, en selle. Les uniformes rouges et bleus éclatent sous le soleil et les armes étincellent. A l'entrée du village, dans un clos que nous longeons, des goumiers, face à l'orient, s'étirent avec des mouvements de félins, lèvent les bras au ciel dans leurs blancs burnous, sous lesquels chantent crûment l'orangé, le bleu, le rouge, le jaune de leur tenue.

La signature de ces belles pages aviva encore ma curiosité: Isabelle Rimbaud. Je n'avais jamais vu ce nom de femme sous une œuvre littéraire. Je m'étonnais qu'avec un pareil talent elle n'eût rien produit encore. S'agissait-il de la sœur d'Arthur Rimbaud? Comme ce magicien, faisait-elle donc fi de ses plus précieux talismans? Je retrouvais dans son ouvrage certains échos de la grande voix disparue. Le même sens aigu et profond de la réalité, la même puissante vision des couleurs, la même aisance d'harmonie, couvrant le même feu intérieur, les mêmes aspirations souveraines. En un mot, c'était bien de « l'âme pour l'âme », ainsi que le voulait déjà en 1871 l'auteur des *Illuminations*, s'opposant à la théorie régnante de « l'art pour l'art ».

A travers les images de la guerre,

ces nappes de sang
Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris
De rage, sanglots de tout enfer renversant
Tout ordre, et l'Aquilon encor sur les débris (1),

une figure idéale apparaissait. Une personnalité se détachait du défilé tragique. Haute, pure, religieuse, dressée au-dessus

(1) Arthur Rimbaud, *les Illuminations* : *Vertige*. Il y a dans les *Illuminations* d'autres poèmes aussi descriptifs de la guerre actuelle. Par exemple :

DÉMOCRATIE

« Le drapeau va au paysage immonde, et notre patois étouffe le tambour.

« Aux centres nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques.

« Aux pays poivrés et détrempés! — au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires.

« Au revoir ici, n'importe où. Conscrits du bon vouloir, nous aurons la philosophie féroce; ignorants pour la science, roués pour le confort; la crevaison pour le monde qui va. C'est la vraie marche. En avant, route! »

Est-il besoin d'ajouter que ce poème fut écrit à Stuttgart? (Voir Isabelle Rimbaud : *Rimbaud mystique*, Mercure de France du 16 juillet 1914.) Lire aussi, dans *les Illuminations* : *Soir historique* et d'autres poèmes.

de tous les orages et de tous les bouleversements. Telles, dominant les maisons de la ville, et les tristes faubourgs, et les campagnes environnantes, les tours de la cathédrale de Reims « brillantes comme si le soleil concentrait sur elles ses rayons, comme si elles accaparaient toute la lumière ».

Je pensai au mot de Carlyle : « Celui-là est fort qui a une église. » Et peu importe que l'église d'Isabelle Rimbaud soit ou non la nôtre. On ne peut ici qu'admirer. Quel esprit ne serait pas exalté au-delà de ses habituelles préoccupations, en lisant, par exemple, cette description d'une messe en plein air qui, dès les premières pages, semble mêler aux cymbales des combats le chant des harpes célestes?

Lorsque, tourné vers ses frères, le regard au ciel, dont aucune muraille ne le sépare, le célébrant appelle d'un large geste la bénédiction de Dieu sur l'assistance, le *Magnificat* libre, immense et fervent jaillit de toutes ces poitrines dont le canon appelle l'holocauste.

Avec une pareille foi, on est capable de supporter courageusement n'importe quelles épreuves. Quand on plane déjà si haut, la souffrance, en brisant les derniers liens qui vous rattachent encore à la terre, ne fait que donner à vos ailes un suprême essor. Des âmes comme celle d'Isabelle Rimbaud sont pour le reste de l'humanité un réconfort et un soutien, une lumière au bout du noir sentier. Aussi, lorsque la mort éteignit cette lampe merveilleuse, ce fut pour beaucoup d'entre nous comme une douleur personnelle.

Aucun de ceux qui ont connu Isabelle Rimbaud ne pourra l'oublier. La douceur et la bonté rayonnaient en sa physionomie. Grande, droite, mince, avec une bouche méditative, des yeux remplis de ciel et de pensée, un teint mat qui ne trahissait aucune de ses émotions intérieures, elle ressemblait à son frère Arthur. (En mettant à côté l'une de l'autre sa dernière photographie et celle du poète à seize ans, je crus contempler la mère et le fils.) Mais son regard indiquait que le doute ne l'avait jamais effleurée. La sérénité de la foi éclairait ses traits. Telle nous apparaît, sur le portrait que fit d'elle Paterne Berrichon et que la guerre seule nous empêche d'admirer dès maintenant au Musée du Luxembourg, cette femme d'une beauté si noble, dont les calmes bandeaux châtain foncé ombraient le front lumineux.

§

Frédérique-Marie-Isabelle Rimbaud naquit à Charleville, le 1er juin 1860. Pour des raisons que Paterne Berrichon a fort bien exposées (1), son père, capitaine d'infanterie, n'exerça aucune influence sur sa vie.

Il en fut tout autrement de sa mère.

Mme Rimbaud, née Vitalie Cuif, appartenait à une famille de propriétaires-agriculteurs ardennais, dont les biens étaient sis à Roche (canton d'Attigny). Avec le culte de la terre, elle avait hérité de ses aïeux la fidélité aux traditions. Maigre et sèche, l'air dédaigneux, d'allure aristocratique, elle donnait à ses enfants l'exemple d'une piété rigide. Sentant peser sur ses seules épaules la responsabilité de leur éducation, elle avait cru devoir revêtir une armure de réserve et de sévérité. Au fond, mère passionnée, ne vivant que pour les siens. Ses tyranniques colères finissaient toujours par se muer en pardons, ainsi qu'elle le prouva maintes fois avec son fils Arthur. Elle était bien de cette race du Nord, qui si souvent cache une extrême sensibilité sous des apparences glacées.

Au foyer où régnait cette femme autoritaire, mais vigilante, Isabelle, entre ses frères et sa sœur, eut une enfance heureuse, gaie même, comme il arrive presque toujours dans les nombreuses familles. Elle garda toute sa vie cette gaieté native, qu'elle laissait seulement jaillir par éclairs. Rayonnement d'un idéal; allégresse d'une âme pure, que ne ternit aucune souillure ; joie fraîche, qui si souvent accompagne, comme une compensation imprévue, le scrupuleux accomplissement du devoir.

La vie d'écolière fut également riante à Isabelle.

L'Institution des Dames du Saint-Sépulcre, à Charleville, était renommée dans toute la région pour l'éducation qu'y recevaient les jeunes filles. Isabelle y fit ses études, le plus souvent comme externe, de temps en temps comme pensionnaire, adorée de ses maîtresses et de ses compagnes, qu'elle charmait par sa tendresse rieuse, les étonnant par sa facilité, remportant des succès aussi variés que son frère au collège, tantôt par l'habileté de son crayon, tantôt par l'élégante distinction de son style.

(1) Voy. *Jean-Arthur Rimbaud : le Poète*. Edit. du Mercure de France.

Pourtant, ce n'est point aux arts d'agrément qu'à sa sortie de l'Institution elle devait s'adonner. La vie allait réclamer de ses facultés un tout autre emploi.

§

En 1879, les fermiers de Mme Rimbaud n'ayant pas voulu renouveler leur bail, la mère de famille se vit obligée d'aller s'installer à Roche pour reprendre la culture, dont elle ne s'était plus occupée depuis une trentaine d'années. Isabelle la seconda dans la direction des travaux. Elle y apporta la même activité, la même ingéniosité que son frère Arthur devait déployer, quelque temps après, comme agent de commerce en Abyssinie.

Ces occupations sembleraient bien austères à la plupart des citadines. Elles ne déplaisaient point à Isabelle. Il est des êtres qui sont avides de dévouement; les distractions qui satisfont les esprits vulgaires ne sauraient les tenter. D'ailleurs, en ce pays agricole des Ardennes, où les mœurs changent lentement, il n'était pas rare de voir une femme instruite et distinguée prendre part aux travaux des champs. Les cultivateurs y formaient une sorte d'aristocratie. Ils avaient pour tout ce qui touche à la terre le glorieux respect des anciens Hébreux. S'ils ne prenaient guère la peine de cultiver leur propre esprit, en revanche, ils faisaient donner à leurs filles une éducation soignée. Elles étaient souvent très supérieures aux commerçantes ou aux petites bourgeoises de Charleville ou de Mézières.

Mais on remarquait chez Isabelle quelque chose de plus, un je ne sais quoi d'élevé, de délicat, de rare, qui frappait les imaginations les moins fines. « Elle était si belle qu'on osait à peine lui parler », répétaient, longtemps après, de simples paysans qui l'avaient connue en ces temps-là.

Jamais, en effet, sa beauté n'atteignit autant d'éclat que vers la vingtième année. Ses mains n'avaient encore manié que le crayon ou la plume; sa peau veloutée ne s'était point hâlée au soleil des champs. Au milieu des plus humbles travaux, ses yeux si purs, miroirs reflétant l'azur, semblaient perdus dans la prière ou l'extase. Avec ses robes claires et sous les ailes de ses coiffes, on eût dit un ange qui se serait amusé à faner ou à moissonner, pour pouvoir aspirer mieux toutes les odeurs de la terre.

Les années s'écoulèrent ainsi, à la fois monotones et remplies.

Vers la fin de son séjour à Roche, survint un petit événement sans importance, dont je ne parle que pour montrer la profonde influence qu'Arthur Rimbaud exerça toujours sur sa sœur. Isabelle fut demandée en mariage par un terrien du pays, très riche, mais sans distinction ni intelligence. Sa mère soutint ce prétendant. Lasse et désolée de lutter contre la volonté maternelle, elle aurait peut-être fini par céder, sans l'opportune arrivée de son frère. C'était en 1891. Le poète-voyageur, après ses pérégrinations en Afrique, revenait de Marseille, où il avait subi à l'hôpital de la Conception un martyre de deux mois. Amputé d'une jambe, affaibli, souffrant, il espérait retrouver à la campagne ses forces perdues. A ce frère bien-aimé, Isabelle confia ses incertitudes. Violemment il la détourna d'un pareil mariage. Non, elle si « intéressante », si noble, si fine, ne pouvait s'unir à un homme grossier. Il lui insuffla le courage de refuser.

Il ne faut pas oublier que, malgré leurs longues séparations, Arthur avait toujours tenu la première place dans le cœur d'Isabelle. Elle aimait à évoquer les souvenirs de son enfance, alors que le bel adolescent au « front plein d'éminences », au regard lointain, à la « voix profonde et tendre », aux attentions exquises, lui apparaissait déjà avec l'auréole d'un prince de légende.

Les lettres qu'il écrivait d'Afrique avaient apporté au paisible foyer campagnard comme un souffle du large, comme une bouffée de rêve et d'aventure. N'était-il pas en Abyssinie, dans ce pays que hantent les ibis sacrés, et où la reine de Saba pleura peut-être sous les sycomores l'absence du roi Salomon? Et les hommes noirs au milieu desquels il vivait, et dont le sang et l'esprit différaient des siens, adoraient pourtant le même Dieu que lui, le même Dieu qu'Isabelle. Il visitait là-bas de vénérables monastères, qui attiraient des plages et des montagnes de longues théories de pèlerins, tous portant sur la poitrine, comme l'insigne de leurs espérances célestes, le cordon bleu des chrétiens d'Afrique.

Et maintenant, le prince de légende, l'explorateur des contrées bibliques, revenait au foyer familial infirme et désolé!

Une ardente pitié aviva encore la tendresse d'Isabelle :

Je l'ai vu ici, venu dans notre maison pour la dernière fois, — écrira-t-elle à Roche, quelques années après, au souvenir de ces moments atroces. — Inoubliables journées, veilles et nuits qui ne reviendront plus jamais, jamais, jamais ! J'ai soutenu son corps chancelant, j'ai porté dans mes bras ce corps souffrant et inerte ; j'ai guidé ses sorties, j'ai accompagné chacun de ses pas, je l'ai conduit partout où il a voulu, je l'ai aidé toujours à rentrer, à monter, à descendre ; j'ai écarté de son unique pied l'embûche et l'obstacle ; j'ai préparé son siège, son lit, sa table. Bouchée à bouchée, je lui ai fait absorber quelque nourriture, j'ai mis à ses lèvres la coupe de boisson, afin qu'il se désaltérât. J'ai suivi attentivement la marche des heures, des minutes... A l'instant précis, chacune des potions ordonnées lui a été présentée : combien de fois par jour ! J'ai employé les journées à essayer de le distraire de ses pensées et de ses peines ; j'ai passé les nuits à son chevet ; j'essayais de l'endormir en faisant de la musique, mais la musique pleurait toujours. Il m'a demandé d'aller, la nuit, cueillir les pavots, assoupissants et j'y suis allée : j'avais peur, seule, loin de lui, dans la nuit, et je me suis hâtée, et j'ai préparé les breuvages calmants, qu'il a bus.... Puis les insomnies recommençaient, durant jusqu'au matin, et, quand il se mettait à dormir, je restais encore près de lui à le regarder, à l'aimer, à prier, à pleurer. Si je m'en allais, vers le jour, sans bruit pourtant, il se réveillait aussitôt et sa voix, sa chère voix, me rappelait ; et je réaccourais tout de suite près de lui, heureuse de pouvoir le servir encore.... (1).

Malgré le dévouement passionné de sa fervente garde-malade, l'étrange nomade ne séjourna pas longtemps à Roche. Son instinct migrateur le poussait toujours au départ. Accompagné d'Isabelle, il se fit transporter à Marseille, où, après trois mois de souffrance, il devait mourir à l'hôpital de la Conception. Ecoutez l'impression que produisit sur Isabelle l'exaltation mystique de ses derniers moments :

Sans perdre un instant connaissance (j'en suis certaine), il a de merveilleuses visions. Il voit des colonnes d'améthyste, des anges de marbre et de bois, des végétations et des paysages d'une beauté inconnue, et, pour dépeindre ses impressions, il trouve des expressions d'un charme pénétrant et bizarre.

Certes, il méritait de pareilles extases, celui qui pour retrouver Dieu avait renoncé aux douceurs de la civilisation et aux plus enivrants sortilèges de l'art ! Si grand avait été son détachement littéraire, que sa sœur elle-même ignorait toute la puissance de son génie.

Quelques semaines après sa mort — écrit-elle encore — je tressail-

(1) Ces lignes, dont le style offre tant de parenté avec *les Déserts de l'Amour* (Œuvres d'Arthur Rimbaud), sont extraites des manuscrits inédits laissés par Isabelle et que Paterne Berrichon a bien voulu me laisser consulter.

lais de surprise et d'émotion en lisant pour la première fois les *Illuminations* (1).

Ces *Illuminations* qui allaient devenir comme le bréviaire d'Isabelle et que, dans la maison de Santé où elle mourut, on devait trouver à son chevet, avec la *Corona* de Paul Claudel, *la Jeune Parque* de Paul Valéry et *l'Imitation de Jésus-Christ* !

§

Des royaumes de l'au-delà, « l'ange-poète » veilla-t-il sur sa sœur ? Ce fut, en tous cas, par son influence posthume que le bonheur s'offrit à elle.

Mme Rimbaud et sa fille, ayant pu affermer leurs propriétés, étaient retournées à Charleville, lorsque M. Pierre Dufour (en littérature Paterne Berrichon) entra en correspondance avec Isabelle au sujet d'Arthur. Un culte délicat de la beauté, un ardent enthousiasme, de la simplicité, de la noblesse, apparaissaient sans doute à travers ses lettres. « J'aime votre âme », lui écrit un jour Isabelle. Paterne Berrichon vint peu après à Charleville, vit les dames Rimbaud et obtint la main de sa correspondante.

Un amour immuable, profond, dévoué, illumina de nouveau le cœur d'Isabelle, un amour que n'eût effrayé aucun sacrifice et qui, le plus souvent silencieux et contenu, se trahit pourtant dans son livre par ce cri d'angoisse, au moment où elle veille son compagnon souffrant : « Que ne puis-je aspirer sa maladie pour qu'il en soit délivré ! » L'auteur des *Poèmes Décadents* en fut tout régénéré.

Quelquefois à Paris, dans la quiétude de leur modeste appartement d'Auteuil, le plus souvent à la campagne, dans la maison familiale de Roche, le mari et la femme partageaient les mêmes pensées les mêmes rêves. Une sorte de dévotion envers Arthur Rimbaud élargissait leur mutuelle tendresse ; les souvenirs et l'admiration tissaient autour d'eux comme un magique réseau. Ils baignaient dans cette atmosphère de

(1) C'est par les articles de Charles Le Goffic dans *l'Ouvrier* et *les Veillées des Chaumières* qu'Isabelle Rimbaud apprit la position qu'occupait son frère dans la littérature. Elle eut même avec l'auteur du *Crucifié de Kéraiès* une sorte de débat au sujet de l'admirable pièce de *Sagesse* qui commence par ces mots : « O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour ! » Elle en avait trouvé le macuscrit, ainsi que celui de *Crimen Amoris*, dans un coin de la maison, et l'avait attribuée à son frère, tant se ressemblaient à cette époque les écritures de Verlaine et de Rimbaud.

poésie que crée la présence invisible, mais efficace, d'un grand homme.

On sait au *Mercure de France* que la vie de Paterne Berrichon fut dès lors employée à faire connaître son beau-frère, à répandre par la plume une lumière irradiante sur les arcanes de ce merveilleux Initié, à le défendre contre la calomnie, à célébrer par le dessin, par la peinture, par la sculpture, le poète qu'il n'avait pas connu personnellement, mais dont les traits et la physionomie se retrouvaient en ceux d'Isabelle.

La sœur d'Arthur Rimbaud, de celui qui écrivit : « La main à plume vaut la main à charrue : quel siècle à mains ! je n'aurai jamais ma main ! » n'aurait pas pu aimer un simple professionnel, un de ces artisans de la plume qui sont des littérateurs avant d'être des hommes. Elle avait, pour les « sépulcres blanchis » de l'art, la même répugnance que l'Evangile pour ceux de la religion. Ses préférences allaient aux poètes qui ont beaucoup vécu, c'est-à-dire beaucoup souffert, beaucoup rêvé : Villon, Baudelaire, Verlaine...

Vivante et agissante elle-même, Isabelle Rimbaud lisait d'ailleurs bien moins qu'on ne le pourrait croire. Sans doute, la lecture était pour elle un délice, mais le devoir passait avant. A Roche, où elle habitait, je l'ai dit, la plus grande partie de l'année, l'entretien de la maison, la culture des champs et du jardin, occupaient presque toutes ses heures ; elle ne se faisait aider par des journalières que pour les durs travaux. Ces besognes de ménagère ne gênaient nullement son mysticisme discret. Ne faut-il pas mettre de l'harmonie dans les choses comme dans les âmes ? L'Evangile glorifie le travail. Sainte Thérèse expliquait à ses religieuses que Dieu se tient tout autant à la cuisine qu'à la chapelle. Qu'importait à Isabelle Rimbaud l'humilité de ses occupations ? C'est à peine si les âmes comme la sienne ont besoin de loisirs et d'extase, puisqu'elles sentent continuellement, sans presque y songer, la présence de la divinité. Une vie extérieure de labeur et de dévouement, une vie intérieure ardente et riche, Marthe et Marie à la fois : n'est-ce pas là l'idéal chrétien ? Comme Tolstoï, Isabelle Rimbaud travailla de ses mains ; comme lui, elle obéit à ses croyances, mais avec plus de simplicité peut-être et, à coup sûr, avec plus d'enjouement. C'est à sa vie active, qu'elle dut apparemment de garder ce

quelque chose de jeune, de frais, de candide, qui charme et surprend dans son ouvrage.

Elle aimait la campagne, les animaux, les fleurs. Tous ceux qui ont lu *Dans les remous de la Bataille* se rappellent le délicieux épisode de la jument Rosette, menacée de réquisition. Sa sympathie s'étendait à tout. Elle savait regarder les êtres et les choses. Ses yeux, comme ceux de son frère, étaient aussi à l'aise dans la réalité que dans le rêve. Aucun peintre de la Renaissance n'eût pu mieux colorer ce portrait d'un rustre difforme, qui semble sorti d'une comédie de Shakespeare :

Un bruit de querelle nous arrive de la cuisine, et presque aussitôt apparaît dans la salle à manger un fantasque personnage à la démarche oblique et sautillante, aux membres grêles, à la tête faunesque, oreille pointue, nez caprin, regard vague dans l'orbite tirée. Grimaçant et hilare, ceint d'une banne bleue de jardinier, il s'avance, portant devant lui à pleins bras une énorme gerbe de fleurs et de pampres, qu'il dépose aux pieds de notre amie.

Elle décrit les divers aspects de l'âme humaine avec autant de force et de vérité que les objets extérieurs. Personne ne peignit aussi bien qu'elle le caractère des paysans. Sans préjugé, sans embellissement littéraire : c'est de la photographie morale :

Tant est tenace l'accoutumance au travail de la terre que chacun rentre chez soi pour y prendre sa faux ou sa faucille. Aller aux champs est pour eux comme un besoin physique; certes, les serfs n'étaient pas plus attachés à la glèbe. Le pur paysan est sceptique à l'endroit de tout ce qui n'est pas la nature, la succession des saisons, les travaux spéciaux à chacune de ces saisons ; il ne peut arriver à prendre au sérieux autre chose que cela... Aussi bien, sous le bruit du canon, le calme revient-il au village.

Et ce n'est pas en femme de lettres ni en dilettante qu'Isabelle Rimbaud regardait la nature. Elle l'observait d'une façon plus simple, plus familière pour ainsi dire, comme une compagne dont on connaît par cœur les moindres jeux de physionomie. Elle nous le dit elle-même :

Les oiseaux chantent. Nous autres, villageois, nous savons pa[r] ces bestioles, avant même d'avoir ouvert les volets, si la journé[e] sera belle. De même, au premier coup d'œil vers la cime des peu

pliers inclinée par le vent, nous savons comment sera l'atmosphère durant la phase lunaire.

Aussi, ne s'attarde-t-elle guère à décrire. A peine une notation de ci de là, mais si juste, si lumineuse :

Il fait blond, et la terre est engourdie de rosée... Dormans rutile de tous ses toits. Les vignes rousses et les bois enfiévrés décorent les pentes des coteaux, où s'enfuient au loin, telles des fumées polychromes. Derrière Dormans, à mi-côte, parmi les arbres, une vaste habitation, le château sans doute, miroite de toutes ses fenêtres, pareil à un gros scarabée le ventre en l'air qui chercherait à se remettre sur ses pattes.

La partie des Ardennes où se trouve Roche n'a pas la beauté sauvage des environs de Charleville. Les forêts et les rochers ont disparu. En revanche, ces ciels mouvementés où le soleil n'apparaît généralement que voilé, et les lignes si gravement paisibles de ces plaines onduleuses, disposent l'âme aux pieuses méditations.

La foi naïve des paysans ardennais plaisait à Isabelle Rimbaud. Elle témoignait d'ailleurs aux humbles une grande cordialité, les traitait en égaux. N'avait-elle pas vécu parmi eux, partagé leurs travaux, reçu la confidence de leurs tracas et de leurs peines? A chaque instant, dans son livre, nous voyons sourdre sa pitié pour les gens du peuple. Elle les interroge, puis écoute, avec un mélange d'émotion et d'humour, leurs réflexions sur la guerre, le lugubre récit de leur fuite, leurs craintifs projets d'avenir. Comme son frère, qui savait gagner jusqu'à l'affection des nègres, elle avait l'art de se mettre à la portée de ses interlocuteurs, s'oubliant elle-même, craignant de les offenser par sa supériorité. C'est pourquoi elle ne sera point oubliée des paysans qui l'ont connue. Depuis sa disparition, son mari a reçu maint témoignage de leur fidèle souvenir. « C'était une femme de devoir — écrit un de ses fermiers — et le bien qu'elle a fait, les exemples qu'elle a donnés, ne seront pas infructueux. » Et certes, de telles mortes sont plus vivantes que bien des vivantes. Parce qu'elles ont accueilli le travail comme un don béni, d'autres, après elles, reprendront vaillamment la même tâche...

Cependant l'ardente sensibilité d'Isabelle Rimbaud ne se

traduisait guère par des mots. Tout chez elle était contenu. Elle parlait peu, bien qu'admirablement, et d'une voix douce et lente qui prenait les cœurs. Evitant les banalités inutiles, elle trouvait toujours le terme le plus juste, l'expression la plus frappante, la plus chargée de pensée. Avec ses rares amis, elle restait peu expansive, trop profondément sensible pour tomber dans la sentimentalité. On la devine émue, toute vibrante, lorsque, vers la fin de son livre, en passant devant le village de Tréloup-Violaine, elle évoque le souvenir de Claudel :

> Ici, la pensée de Paul Claudel nous accompagne : nous nous murmurons des paroles jaillies de son âme de lumière.

Mais une étrange retenue, où entraient à la fois de la pudeur et de la timidité, l'empêchait généralement de laisser voir ses impressions. Cette possession de soi donne aux *Remous de la Bataille* une extraordinaire puissance. Parce que l'auteur n'y fait point étalage de sa pitié et de son indignation, elle éveille plus fortement notre indignation et notre pitié. Et quand, par hasard, elle se permet de divulguer ce qu'elle ressent, la vigueur de l'émotion montre toute la violence du choc intérieur. « J'étouffe d'affliction », dira-t-elle en voyant un convoi de blessés.

Les derniers jours d'Isabelle Rimbaud allaient dévoiler toute l'intensité de pensée et de sentiment qui se cachait en elle, sous la calme dignité de son apparence.

§

A la suite du douloureux voyage des Ardennes à Paris, du « calvaire », dit Rachilde, que la guerre l'avait condamnée à gravir « sous les obus et sur les cadavres », un mal implacable s'était attaqué à elle.

Il semble que, brusquement, tous les malheurs aient fondu sur cette noble femme. En juillet 1914, elle voyait mourir un neveu dont elle avait redressé l'éducation, pour qui, elle nourrissait une affection maternelle ; quelques mois plus tard, ses deux autres neveux étaient tués au front. On imagine en outre le déchirement qu'elle dut ressentir en abandonnant aux désastres de l'invasion cette maison de Roche, où elle avait passé des années si belles et si douces. Un pareil départ ne signifiait pas seulement la ruine matérielle, la perte de tous les biens qui donnent à l'existence un

peu de sécurité. C'était le foyer familial qui allait être violé, auquel il fallait dire adieu, le toit sous lequel avaient dormi les aïeux, sous lequel Arthur avait créé, avait souffert; c'était, en même temps, le sanctuaire où Paterne Berrichon et sa femme conservaient, avec quel pieux amour, tous les souvenirs se rapportant au poète envolé, les livres, les portraits, les précieux manuscrits. Ajoutez à la cruauté de ce départ les horreurs de l'exode, le long exode « en pleins remous de la bataille », l'obsédant grondement du canon, le spectacle des ravages, les dangers, la peur. « Sous la menace, — écrit Isabelle Rimbaud avec une touchante sincérité, — le corps sain se débat contre l'âme. Je ne suis pas résignée à mourir. J'aime la vie, et j'aime la vie de ceux qui sont ici, dans cette maison. »

Si forte que soit l'âme, si sain que soit le corps, il est difficile de supporter impunément de pareilles épreuves.

Au mois de mai 1917, Isabelle Rimbaud dut entrer dans une maison de Santé, pour y subir une opération des plus graves, qui, d'ailleurs, ne la sauva point. Elle s'y était résignée bravement, indifférente au danger, navrée seulement d'abandonner son mari, ne fût-ce que pour quelques jours : seule, cette tendresse la rattachait encore à la terre.

Quand elle se vit perdue, elle souffrit à la pensée de quitter pour toujours ici-bas son compagnon de tant d'années. Mais son esprit l'emportait déjà très loin, très haut. Et bientôt, les horizons merveilleux qui s'ouvraient devant elle absorbèrent toute sa vision. « Votre femme bien-aimée se recueillit dans une sorte d'extase — écrit à Paterne Berrichon l'infirmière protestante qui assista ses dernières nuits — et, la figure illuminée par un sourire vraiment angélique, elle murmura des paroles entrecoupées et à peine perceptibles, mais qui révélaient que son âme s'était envolée vers le royaume du beau, vers la sérénité céleste. » Et quand, dans le coma, tandis que son mari la couvrait de baisers et l'implorait doucement, Isabelle eut pour lui, en même temps que des serrements de main, un sourire d'extase et d'appel, cette infirmière fondit en larmes.

§

Si, le 20 juin 1917, la sœur d'Arthur Rimbaud mourut victime de l'invasion de 1914, en revanche ce cataclysme sans nom fit jaillir toute la lucidité de son intelligence,

toutes les flammes qui couvaient en son âme profonde. De même que l'auteur des *Illuminations* avait écrit ses premiers poèmes pendant la guerre de 1870, elle écrivit son premier livre pendant la guerre actuelle. Etrange coïncidence, qui accentue encore la ressemblance entre Arthur et Isabelle! Mais chez l'un, ce fut l'explosion d'une jeunesse tumultueuse et géniale ; chez l'autre, ce fut l'œuvre de la maturité, le chant du cygne.

Sans doute faut-il à de telles âmes, pour qu'elles consentent à s'exprimer, la secousse des catastrophes : leurs ailes ne pourraient se déployer dans la banalité de la vie ordinaire. Elles ne sont à leur place qu'au milieu des grands événements. Isabelle Rimbaud s'en rendait-elle compte, lorsqu'elle écrivait ces mots : « Je me sens désormais sur un autre plan que celui de la vie ordinaire, le plan d'une existence nouvelle, presque immatérielle, où n'entrent d'aucune façon les misérables petits calculs dont se tisse ce qu'on appelle la vie normale. La vanité des efforts d'antan m'apparaît, et je la considère avec étonnement, tant, à cette heure, je me sens intérieurement, de cœur, d'âme, d'esprit, renouvelée. »

Et puis, qui sait? Pourquoi l'apparition de ces belles personnalités ne serait-elle pas en quelque sorte providentielle? A des heures aussi graves, aussi noires, l'humanité s'abîmerait dans le désespoir, si quelques lumières ne venaient pas briller dans ses ténèbres.

§

Depuis la mort d'Isabelle Rimbaud, j'ai lu un article qu'elle écrivit dans la *Mercure de France* du 16 juillet 1914, et qui s'intitule *Rimbaud mystique*.

Elle nous y aide singulièrement à savourer les *Illuminations*, ces « fruits cueillis en des vergers inconnus, au delà du monde palpable ». Avec une extraordinaire intuition, elle analyse « ces musique de rêve ». Et certes, elle en parle trop bien pour ne pas en avoir été bercée elle-même. On devine qu'elle a dû s'envoler maintes fois vers les mystérieuses régions où demeurent les séraphins, où l'œil est ébloui par des vols de flamme et par des lacs d'or, où les jardins de lys se confondent avec les jardins d'âmes...

De pareilles visions lui étaient permises. Et c'est de son plein gré que, ne voulant pas se dissoudre dans l'extase, elle

quittait la compagnie des anges, ses pairs. Avec la même modestie ou la même abnégation qui, sans doute, l'empêcha de se consacrer à la littérature, elle renonçait à ces rêves enchantés pour accomplir tout simplement, tout bravement, son devoir humain de chaque jour.

Décembre 1917.

MARGUERITE GAY.

MUSIQUE AU CIEL

Pour Simone.

I

Avoir fleuri, fragile et fin, au clair murmure
des peupliers penchés sur la douce Ile de France,
chanter les chansons de l'enfance,
cueillir les roses du rosier,
Et s'en aller...

Vers l'Orient,
— tout rouge et bleu comme un vitrail de France —
jeter la blonde adolescence
au vent...

Sur la rive d'Argos, ficher l'Aile hautaine,
par un midi, au sable d'or.
Attendre, impatient, qu'elle ait repris haleine
et qu'elle exige encor...

II

La mer fraîche et froissée rôde,
inquiète de nous.
L'hélice svelte
vrombit... Virez,
gas solides!... ho! hisse! — Icare,
glisse
plus haut!...

Vertige assourdissant qui crisse,
grise,
et file
fluide...
— Brusque et glacé, l'air de cristal.

III

Une étoile
légère,
et, derrière
la toile,
Persée entrevu.
Le voile inconnu
d'une Heure frôlée...

Muette, la ronde brune
des monts tourne,
et ronronne, endormeur,
le moteur.
La mer, ensommeillée, confusément fredonne
une berceuse, au creux
du ciel silencieux,
et cligne ses yeux
de lune...

Soudain,
— suave hypnose des brises caresseuses, —
songer, songer...

IV

Au Dieu bleu et blanc de l'enfance,
à la petite église et à son vieux curé,
à l'églantine, au marronnier,
à la fourmi,
à la perdrix,
au soleil du matin et au soleil couché,
en Ile-de-France...

Grèce, 1917.

MICHEL-MARCEL MARINE.

DE QVELQVES MANIFESTATIONS DE L'ÉVOLVTION PSYCHO-PASSIONNELLE FEMININE PENDANT LA GVERRE

—

La Française, alliage paradoxal à doses variables d'hyperémotivité, de volonté opiniâtre, d'imagination capricante, d'insuffisance dynamique et de potentiel nerveux pléthorique, a opposé aux chocs émotionnels inhérents à l'état de guerre des réactions normalement adéquates à sa constitution psychique, mais souvent imprévues et qui nous ont plus d'une fois déconcertés, parce que nous la connaissions mal.

Après quarante années de paix dissolvante, le prototype classique de la mère, de l'aïeule française, était une douce créature maladivement impressionnable, timorée, persistant à obséder de sa sollicitude inquiète de grands diables de fils barbus jusqu'aux yeux qu'elle aurait voulu suivre pas à pas pour continuer d'écarter devant eux les pierres et les ronces du chemin.

Avons-nous assez blagué ou décrié la versatilité frivole, la nervosité insupportable de nos petites Parisiennes si promptes aux moins excusables emballements, plus promptes encore aux désenchantements, mettant tout aussitôt en doute la miséricorde divine et l'harmonie de l'Univers pour un entremets raté ou un retard de leur couturière! Et voici que devant le plus effroyable des cataclysmes, devant les plus atroces souffrances qui puissent déchirer le cœur d'une femme, les unes et les autres nous stupéfient par leur calme énergie.

Le permissionnaire du front, débarquant à Paris, ne peut se défendre d'un premier sentiment de désappointement teinté de mélancolie. Il a l'impression de n'être plus qu'un pauvre homme très humble, presque un intrus maladroitement fourvoyé au milieu de la foule qui court insouciante, heureuse à ses affaires, à ses plaisirs. Parmi ces femmes qui égaient de leurs toilettes, de leur rire clair les restaurants à la mode et les salles de spectacle, il en est qui ne cessent de trembler

pour un être infiniment cher exposé, sur le front, aux pires souffrances, aux pires dangers. Les voici pourtant, avec cette anxiété ancrée dans leur cœur, qui accomplissent sereinement les gestes ordinaires de la vie, tout comme autrefois, reprises dans le même engrenage d'obligations mondaines, de menus soucis et de petites joies. Et quand, trop souvent, survient le malheur, on les voit, après l'inévitable tribut payé à leur émotivité, réagir contre l'accablement de la souffrance par une résignation qui déconcerte leur entourage.

§

C'est que la capacité de résistance d'une race, d'une collectivité dépend moins de sa force vive apparente que des facultés d'assimilation de sa constitution psychique et de sa souplesse à s'adapter aux circonstances, avec l'intervention de l'intelligence et de la volonté. Il ne suffit plus ensuite, pour *tenir*, que d'un fonds de réserve de potentiel nerveux capable de subvenir à toutes les dépenses.

Il faut convenir aussi que la guerre, entre autres modifications apportées dans notre sensibilité et notre jugement, a singulièrement transformé notre émotivité à l'égard de la mort. La fin glorieuse des combattants sur le champ de bataille ne détermine pas, à beaucoup près, parmi leurs proches, une réaction douloureuse aussi vive qu'aurait pu le faire, en temps de paix, leur mort toute banale, consécutive à un accident ou à une maladie.

Maintenant encore, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs (1), il y a plus d'émoi dans l'âme des civils pour un vieux rentier inutile écrasé par le métro que pour un millier de jeunes hommes fauchés par les obus. Il est admis, accepté que cette guerre sera extrêmement meurtrière et que les soldats envoyés sur le front sont, en principe, voués au sanglant sacrifice. Mais il est admis aussi, que, ce sacrifice est nécessaire, indispensable au salut de la collectivité; et, à la faveur de cette évidence, l'instinct de conservation sociale a pris insensiblement le pas sur l'instinct de conservation individuelle ou familiale, aussi bien chez les combattants que chez les non combattants. Ainsi s'est opérée dans la constitution psychique de la Nation une adaptation nouvelle des sensibilités préparées, de longue date, aux hécatombes. Et parmi les Françaises,

(1) Docteur Louis Huot et Paul Voivenel, *Le Cafard*. Grasset, éditeur.

mères, épouses ou sœurs de nos poilus, il n'en n'est pas une, en présence de la lenteur des opérations militaires, qui n'accueille avec enthousiasme l'annonce d'une grande offensive, bien que n'ignorant pas quelle en sera la terrible rançon. Le choc émotionnel que la mort d'un combattant est susceptible de déterminer parmi les siens s'est déjà produit en partie le jour où il a quitté son foyer. Depuis lors, ils vivent, anxieux, dans l'appréhension constante de l'événement tragique; un peu, toutes proportions gardées, comme des parents au chevet d'un moribond. Et quand arrive la catastrophe, il se mêle à leur émotion douloureuse, si poignante soit-elle, une sensation de détente qui, à leur insu, en atténue l'intensité.

Au surplus, c'est un fait universellement reconnu qu'une calamité quelconque est beaucoup plus vivement ressentie quand elle constitue un cas isolé que quand elle frappe, en même temps, plusieurs membres d'un groupement. Il semble qu'une épreuve collective comme la guerre actuelle répartit sur tous les Français une somme globale de souffrances dont la part est d'autant moins lourde pour chacun que le nombre des participants est plus élevé. C'est, en majeure partie, de ce sentiment qu'est issu le mouvement unanime de réprobation contre les embusqués.

Il faut tenir compte aussi des responsabilités et des charges nouvelles que la guerre a imposées aux femmes françaises, à tous les degrés de la hiérarchie sociale. Elles ne s'appartiennent plus aussi complètement et ne disposent plus des mêmes facilités d'inaction, d'isolement et de repliement sur soi-même par quoi la douleur s'alimente et s'éternise. En outre, la dépense incessante d'activité physique ou intellectuelle, dont elles doivent faire les frais, intervient comme un puissant agent de détente nerveuse et, par cela même, comme un puissant modérateur de leur émotivité.

Il est enfin de toute évidence que l'émotion consécutive au glorieux trépas d'un soldat tué à l'ennemi se différencie essentiellement du chagrin provoqué par le décès d'un honnête bourgeois succombant à l'usure de ses organes. C'est, dans ce dernier cas, l'effondrement passif dans le néant, la suppression totale d'une personnalité qui, en s'effaçant, ne laisse rien subsister pour atténuer les regrets de ses proches. Tout au contraire, la mort d'un héros, loin d'être la chute, la dispa-

rition pure et simple dans le néant, apparaît comme le sursaut d'énergie décisif, le coup d'aile suprême qui l'élève aux plus hauts sommets, exhume sa personnalité de l'obscurité et la sauve de l'oubli. L'héritage de gloire,qu'il laisse à tous les siens, est une précieuse compensation à leurs regrets. Leur douleur se tempère de toute l'importance que les sentiments de fierté et d'admiration prennent dans leur émotion.

Plus encore que pour les mères, ceci est vrai pour les épouses, pour les fiancées dont l'amour ne va pas sans une sorte d'agenouillement devant la supériorité réelle ou supposée de l'être aimé. Une femme ne peut vraiment aimer *d'amour :* avec ses sens, avec son cœur, avec son âme, avec le consentement de tout son être qu'un homme qu'elle estime et admire sans réserve ; et, du jour où cet homme déchoit dans son estime, il est tout près d'être banni de sa tendresse. C'est pourquoi elle accepte, elle exige même que celui qu'elle aime, pour rester digne d'elle, digne de son amour, fasse son devoir, tout son devoir, jusqu'au sacrifice de sa vie. De là, cette surprenante résignation de certaines veuves de la guerre qui, peut-être, ne se seraient jamais consolées de la ruine de leur amour croulant sous leur mépris.

Si, à ces diverses considérations, nous ajoutons le très notable développement des sentiments religieux inséparable de tous les grands bouleversements sociaux et qui n'est, au demeurant, qu'une des nombreuses manifestations de l'instinct de conservation individuel ou social, nous arrivons déjà à concevoir que les femmes françaises, les épouses, en particulier, n'accueillent pas la mort des êtres chers tombés sur le champ de bataille avec la même violente émotion à base de douleur et de regrets qui constituaient les formes exclusives de la réaction du temps de paix.

Mais nous n'avons encore envisagé qu'un côté de la question, non le plus important ni le plus délicat. Nous avons admis jusqu'ici que les sentiments passionnels des épouses à l'égard de leurs maris combattant sur le front étaient restés identiques à eux-mêmes pendant ces trois années de guerre sans subir aucune atteinte du fait d'une aussi longue sépation. Cette hypothèse est-elle, d'une façon constante, conforme à la réalité? Certes, les brumes de l'éloignement dans l'espace et dans le temps n'ont pas manqué, suivant un

principe immuable de perspective sentimentale, d'estomper jusqu'au complet effacement les défauts des absents et d'augmenter les *valeurs* de leurs qualités. Le prestige dont s'auréolent les combattants intervenant à son tour n'a pas manqué d'exalter les imaginations féminines et de plaider chaleureusement leur cause dans le cœur des épouses et des amantes. Il n'en reste pas moins que la guerre aura été la pierre de touche précisant les dispositions sentimentales de nombreuses épouses françaises à l'égard de leurs maris, de même qu'elle aura été l'épreuve décisive consacrant tantôt la pérennité, tantôt la fragilité de certaines liaisons amoureuses.

Quelques femmes ont découvert en elles l'inappréciable trésor d'un amour profond jusqu'alors méconnu, masqué par de superficiels malentendus, toute cette broutille de contingences qui tissaient la trame de la vie de chaque jour, en temps de paix, et dont la vanité est apparue depuis la guerre. Mais combien d'autres, en revanche, ont connu avec une amère déception que ce qu'elles avaient pris pour de l'amour n'était qu'une habitude, un consentement passif à une intimité que ne réprouvaient ni la raison ni les sens, mais à laquelle leur cœur n'avait jamais souscrit, était resté à peu près complètement étranger.

Et cette révélation préparée par l'absence s'est faite à la lueur de ce critérium infaillible que constitue l'imminence de la mort planant sans cesse au-dessus de l'époux ou de l'amant. Où les premières connurent des crises de désespérance frisant la démence, les autres, à leur grand étonnement, envisagèrent sans grand déchirement, avec seulement un peu de pitié attristée, la tragique éventualité.

Il devient de plus en plus banal de constater l'influence désastreuse exercée par la guerre sur les relations inter-conjugales ; et des sociologues avertis n'ont point manqué de se préoccuper, d'ores et déjà, de la crise sociale qui va sans doute en résulter, sur toute l'étendue du territoire, au lendemain des hostilités (1).

(1) Dans le ressort du parquet de Toulouse, 85 pour 100 des demandes d'assistance judiciaire, pendant l'année en cours, sont relatives à des divorces, ce qui semble indiquer une localisation dans la classe ouvrière du petit nombre d'instances de cette nature. — Il est à remarquer, en effet, en tenant compte du ralentissement de l'activité judiciaire depuis la mobilisation, que le nombre des jugements prononcés en matière de divorce ou de séparation de corps pendant les années 1914, 1915, 1916 et 1917 a été, toutes proportions gardées, très inférieur à la

Je n'insiste pas sur la nature des incidents qui vont provoquer la désorganisation définitive de tant de foyers. Il paraît, à première vue, monstrueux que le Sacrifice des héros du front ait été payé d'une si humiliante infortune. Et pourtant, de toutes les calamités, de toutes les criantes iniquités engendrées par la guerre, il n'en est aucune de plus nécessairement associée aux circonstances actuelles.

Dès qu'entre en jeu un des instincts primordiaux de l'espèce, il faut s'attendre, dans la généralité des cas, à une diminution proportionnelle de l'influence de la raison et de la volonté. En ce qui concerne plus particulièrement la constitution psycho-physiologique de la femme à prédominance sensitivo-émotive, l'éclosion et le développement des sentiments passionnels correspondent à une régression du libre arbitre pouvant aller jusqu'à la suppression totale de la responsabilité. On peut déjà concevoir, toutes proportions gardées, comment certaines femmes, avec la complicité des circonstances et d'une sensibilité exagérée, ont pu être entraînées à éluder les prescriptions conventionnelles, artificielles des lois humaines pour suivre les suggestions autrement impératives et... suggestives de la loi naturelle.

Nous avons, d'autre part, entendu soutenir cette thèse que le régime de suractivité, de perpétuelle tension nerveuse, imposé par la guerre avait déterminé chez quelques femmes, apparemment prédisposées, une excitabilité plus développée des centres génésiques, toujours si prompts à réagir contre les moindres causes de perturbation organique. Le fait me paraît indéniable en ce qui concerne la population féminine du front, si intéressante à observer à ce point de vue particulier. Indépendamment de la plus grande émotivité résultant de l'imminence du danger et du fracas des bombardements, il semble que l'âcre fumée des obus tombant sur les villes et bourgades de la zone de l'avant épand sur elles je ne sais quel fluide excitant, je ne sais quelles toxines aphrodisiaques qui troublent les femmes et les embrasent d'ardeurs exaspérées. C'est, dans une de nos plus belles cités champenoises, la résistance

moyenne du temps de paix. — Je ne sais que trop, par mon enquête personnelle dans la grande unité à laquelle j'appartiens, que de nombreux mobilisés ajournent à la fin des hostilités des instances en divorce malheureusement trop justifiées. — Je veux espérer qu'avec la complicité du temps, l'immense joie que fera naître dans tous ces cœurs meurtris la paix victorieuse inclinera à toutes les indulgences.

passionnée de la population féminine harcelant l'autorité militaire de ses récriminations et entrant quasi en état d'insurrection pour conserver dans ses murs une division sur le point d'être déplacée. C'est, pendant les premières semaines de la guerre, cette ingénieuse capitulation des femmes de F... cédant aux gaillardes entreprises de nos poilus : « Les Allemands seront peut-être ici demain et Dieu sait ce qu'il va advenir de nous ; *du moins, ils n'en auront pas l'étrenne.* » C'est encore cette jeune Rémoise surprise, une nuit, par un violent bombardement, en pleine extase amoureuse et, avide, malgré tout, d'achever sa sensation, s'agrippant furieusement à son partenaire qui, soudain à court d'inspiration, n'aspire plus qu'à rompre l'étreinte pour descendre se réfugier dans les sous-sols.

Mais que n'a-t-on pas déjà dit, que n'a-t-on pas écrit sur les affinités mystérieuses qui existent entre la mort et la volupté, source éternelle de la vie !

Si les femmes de l'intérieur sont soustraites à l'atmosphère trépidante et exacerbante de la zone de l'Avant, leur émotivité passionnelle n'en reste pas moins soumise à de rudes épreuves, même, abstraction faite de la nouvelle constitution psychique féminine à base d'hypertension nerveuse créée par la guerre. On ne saurait contester, par exemple, que les nécessités de l'heure présente, obligeant une grande partie des Françaises à participer, aux côtés des hommes, à toutes les branches de l'activité sociale, ont créé entre les sexes une intimité de contact dont il serait puéril de nier les dangers.

Que la censure me soit impitoyable si j'entache de jugements téméraires un aussi grave débat. Je ne puis cependant dissimuler mon impression que les jeunes femmes, les jeunes filles coopérant avec les hommes à des tâches masculines s'identifient de plus en plus complètement, de plus en plus fâcheusement avec ce milieu, à n'en juger que par la saveur épicée de leur langage et la hardiesse de leurs attitudes. J'entends bien que ce sont là de vaines manifestations extérieures dont il serait injuste de tirer d'excessives déductions; et je n'en serais point ému outre mesure, si je n'étais tenté d'y voir une corrélation avec les troublantes constatations auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure.

Il semble bien que le bouleversement social créé par la

guerre, le désarroi jeté dans les esprits et aussi l'indépendance absolue résultant de la longue absence des maris retenus au front ont institué dans certains milieux féminins une sorte de trêve des obligations morales et, pour tout dire, un véritable état d'anarchie morale,au point de vue exclusivement passionnel, bien entendu. Des femmes animées par le plus pur patriotisme, capables de se dévouer, de se sacrifier, sans compter, pour la cause commune, deviennent, sur le terrain passionnel, insensibles à toutes autres suggestions qu'à celles de leur bon plaisir. Et la plupart envisagent leurs défaillances avec une résignation tranquille, une sérénité exempte de remords, un peu comme si elles étaient les victimes inconscientes d'une inéluctable fatalité. Rien ne décèle mieux un pareil état d'esprit que cette expression si répandue qui répond à tout,explique tout, excuse tout : « Que voulez-vous ? C'est la guerre ! » Vos fournisseurs vous écorchent tout vif ? Votre femme vous trompe ? Que voulez-vous ? C'est la guerre !

Cette formule commode, inspirée par les nécessités de l'heure présente, ne pouvait manquer de faire fortune, en raison même de son imprécision, auprès des femmes modérément portées à approfondir les raisons dernières des choses, surtout quand il s'agit de rechercher tout au fond d'elles-mêmes les motifs plus ou moins ténébreux de leurs égarements passionnels. Leur conscience s'en accommode d'autant mieux qu'elles attachent moins d'importance à cette sorte d'aventures, dans les circonstances actuelles. Quelque paradoxal que cela puisse paraître, il en est de fermement convaincues que leur probité conjugale n'est nullement intéressée en cette affaire, tant que leur cœur y reste lui-même étranger, et que, dans de semblables conditions, leurs...... erreurs ne sauraient être préjudiciables à quiconque, sous la réserve toutefois que le secret en soit bien gardé. (Je ne suis d'ailleurs pas éloigné de voir, ici encore, un reflet de la mentalité masculine en pareille matière.) Mais chez toutes, à coup sûr, demeurent intacts les sentiments de vénération, d'admiration fervente que leur inspire l'héroïsme de leurs maris souffrant et combattant sur le front, au moment même qu'elles les trompent avec le plus d'acharnement.

Les femmes ont cette générosité, si rare chez les hommes, de ne jamais renier celui qu'elles ont cessé d'aimer et d'en-

tretenir malgré tout dans leur cœur, sous les cendres de l'amour à jamais éteint, une discrète flamme éternellement vivace de reconnaissante tendresse... Elles ne se reprennent jamais complètement et ignorent la bassesse des lâches désaveux. Je n'en veux pour témoignage que la jolie bravoure de certaines petites bourgeoises dont les maris, conscients de leur haute valeur, n'ont pas cru devoir exposer sur les champs de bataille une aussi précieuse existence. Déjà déchirées par le douloureux conflit qui s'établit dans leur âme entre le mépris et l'amour expirant, elles ne persistent pas moins à protéger de leur sollicitude vigilante la réputation du piètre personnage qu'elles avaient commis l'erreur d'aimer. Vous les voyez, dans le monde, sans cesse en éveil, dressant l'oreille, préparant leurs petits ongles roses, prêtes à la riposte dès que menace l'allusion perfide d'une chère petite ou la balourdise d'un gaffeur. Neuf hommes sur dix, en pareil cas, feraient chorus pour accabler leur ancienne maîtresse.

§

Aussi bien, n'est-ce là qu'une des mille et une vertus féminines que la guerre a révélées et mises en valeur.

Rédemptrices inattendues de tant de défaillances, de tant d'égoïsme masculin, les femmes françaises ont été, par leur tenace énergie, par leur vaillance confiante et enjouée, par leur esprit de sacrifice, les bons artisans de la résistance dans les divers milieux sociaux.

A considérer, aux premiers jours de la mobilisation, l'excitation fiévreuse de ces jeunes femmes, de ces jeunes filles qui se jetaient à corps et à cœur perdus dans les œuvres de guerre avec toute la fougue impétueuse des combattants sur les champs de bataille ; à voir les innombrables taches claires des uniformes de la *Croix-Rouge*, hâtives, sautillantes, envahissant les boulevards et les rues ; à voir l'activité trépidante de toutes nos élégantes inoccupées du temps de paix, maintenant pressées, affairées, taillant, cousant, tricotant pour les blessés, dans leur salon, en voiture, en chemin de fer, jusque dans le métro, il était à craindre que ce beau zèle, en raison de son exagération, de ses tendances à un peu trop d'ostentation, ne durât pas, se consumant lui-même par son ardeur extrême. Et bien ! exception faite de quelques inévitables désertions, il a duré, il dure encore, il durera jusqu'au bout.

Je ne prétends pas, au cours de cette brève étude, passer en revue toutes les œuvres de guerre et d'après-guerre, toutes les œuvres d'assistance et de prévoyance sociale conçues, créées, dirigées presque exclusivement par l'initiative féminine. C'est là, nul ne le méconnaît, un champ d'activité particulièrement ingrat, ne comportant aucun cabotinisme, aucun élégant uniforme, aucune compensation d'ordre sentimental ou romanesque. Il y faut beaucoup d'abnégation associée à des dons exceptionnels de jugement, de ténacité, de sensibilité et de générosité. Les Françaises qui se sont volontairement consacrées à cette austère mission se sont élevées, dans la pratique de l'altruisme, à un degré de perfection qui n'avait encore été jamais atteint. C'est là de la bonté idéale, de la *Bonté*, tout court, qui exclut toute analyse et devant laquelle les plus sagaces psychologues n'ont qu'à s'incliner simplement.

§

Non loin d'elles se placent les milliers de Françaises qui, sous des dénominations diverses, font œuvre bénévole d'assistance auprès des malades et des blessés de guerre. J'ai eu, pendant quelques semaines, l'agréable charge d'utiliser le concours d'une centaine d'entre elles appartenant à différents millieux et représentant assez bien, par conséquent, une moyenne. Ce sera les louer et les admirer encore, si j'ose à leur en contre quelques légères critiques, puisque aussi bien chacun des défauts que je vais signaler n'est que l'exagération d'une qualité.

Lorsque, récemment débarqué du Sénégal, je pris la direction d'un groupe de dames infirmières, dans la jolie garnison de C..., je crus devoir mettre en action tout ce qu'il m'a été départi d'affabilité, de douceur, de perspicacité attentive à ne point effleurer, même de l'apparence d'un reproche, tant de gracieux dévouement. Il me fut bientôt révélé que je faisais fausse route. Mes collaboratrices, insensibles à l'onction de mes discours ainsi qu'à la délicatesse de mon doigté, entendaient être commandées militairement et soumises à toutes les rigueurs d'une implacable discipline. Il est vrai qu'elles réclamaient en même temps, à titre de compensatiou, droit de haute et basse justice sur les soldats-infirmiers employés dans leurs services respectifs. Il est vrai aussi qu'elles ne laissaieut échapper aucune occasion de se rébeller contre les injonctions

plus ou moins amènes de leurs supérieures hiérarchiques dénommées infirmières-majors. Peut-être était-ce qu'elles n'apportaient point dans leurs relations de supérieure à inférieure toute la cordialité, toute la mansuétude désirables. Peut-être même, si j'ose le dire, n'en apportaient-elles pas davantage dans leurs relations d'égale à égale. Des divergences d'opinions aggravées par de regrettables rivalités avaient divisé leur gracieux bataillon en un certain nombre de clans irréductiblement hostiles... J'ai encore l'épouvante des ouragans de jalousie que déchaîna une inopportune distribution de croix de guerre entre quelques infirmières privilégiées. Il est bien vrai que l'on peut tout obtenir d'une femme en stimulant à propos son zèle par de justes louanges. Pourquoi faut-il que l'on exaspère, du même coup, la jalousie de toutes les autres, qui en prennent indûment prétexte pour confondre le louangeur et la louangée sous les plus abominables suspicions !

Quoi qu'il en soit, je crois déjà pouvoir déduire de ces premières constatations d'abord la sourde rancune qui soulève la plupart des femmes contre la débilité de leur sexe et ensuite leur tendance à s'en évader pour participer dans la plus large mesure possible au rôle actif et à la suprématie jusqu'ici monopolisés par les hommes.

Mes aimables subordonnées, exaltées par l'atmosphère de combativité, d'héroïsme qui embrasait le pays, n'avaient jamais éprouvé aussi cruellement le regret d'appartenir à un sexe dont elles déploraient la faiblesse et l'impuissance. Cela n'allait point assurément jusqu'au mépris de leurs propres individualités, mais bien jusqu'au mépris de leurs compagnes dont elles se refusaient à reconnaître l'autorité. J'avais justement encouru leur ressentiment pour n'avoir voulu considérer en elles que de fragiles créatures, justiciables de tous les égards et de tous les ménagements. Telles petites bourgeoises qui, en d'autres temps, auraient sévèrement jugé la moindre dérogation aux règles de la galanterie me faisaient un grief de n'avoir point aplani par une complète parité de traitement et une égale répartition de l'autorité la barrière subsistant entre les deux sexes. Tout en elles protestait contre l'injustice sociale qui les maintient en état d'infériorité. Tout en elles tendait à affirmer qu'elles possèdent, au même degré que les hommes, les principales qualités dont nous prétendons avoir

le privilège exclusif : une inlassable vigueur physique, une inépuisable énergie morale.

J'ai déjà eu l'occasion, longtemps avant cette guerre, d'exprimer mon opinion sur la capacité énergétique du sexe réputé faible. Les exemples fournis par la période actuelle en sont une éclatante confirmation. Il faut décidément reléguer au rang des préjugés surannés cette légende de la femme physiquement, intellectuellement, psychiquement inférieure, fléchissant sous le choc de trop violentes émotions, succombant à un effort musculaire ou cérébral un peu prolongé.

On ne rendra jamais assez hommage à l'héroïque énergie des populations féminines de la zone des armées dont l'existence normale, compliquée depuis la guerre par les plus durs travaux, suit chaque jour régulièrement son cours, sous les rafales des bombardements. Déjà, à chaque étape de notre progression dans la Somme ou sur l'Aisne, nous avons pu constater les prodiges d'endurance réalisés en territoire envahi, pendant trois années d'occupation allemande, par des femmes, des jeunes filles demeurées le plus souvent seules gardiennes du foyer. Enfin, la facilité avec laquelle s'est opérée, tant en France qu'en Angleterre, la substitution de la main-d'œuvre féminine à la main-d'œuvre masculine pour l'accomplissement des tâches les plus pénibles est, à proprement parler, merveilleuse.

On m'objectera sans doute qu'il s'agit ici de la classe féminine ouvrière et agricole, entraînée, de longue date, aux pires exigences de la lutte pour la vie, à l'effort, et, au surplus, redevable à une longue hérédité d'une constitution robuste, d'une émotivité atténuée. Tout au contraire, le milieu social féminin parmi lequel se recrutent les membres des différentes sociétés de secours aux blessés est un milieu déjà sélectionné, plus racé, se caractérisant au point de vue anatomo-physiologique par une structure anatomique plus fragile, une prédominance de l'activité cérébrale sur l'activité musculaire et une surproduction constante du potentiel nerveux, se reconstituant au fur et à mesure de la dépense. Son rendement énergétique n'en est que plus surprenant.

§

Lorsque, libéré pour un instant, des brutales visions de la guerre, j'évoque la blanche théorie de mes anciennes colla-

boratrices de C..., je revois de tanagréennes silhouettes s'enlevant en pures lignes, souples, légères, avec bien juste ce qu'il faut de menus os et de chair rose pour supporter tant de grâce. Mais aussi, en opposition avec ces frêles apparences, je me remémore des énergies inépuisables, des intrépidités impressionnantes, des aspirations exaltées, se désespérant de ne pouvoir jamais pleinement se réaliser. Je les revois, dans le tragique désarroi des bombardements, trotter menu, sans trouble apparent, attentives aux moindres détails, distribuant aux blessés tombés non loin d'elles des soins délicats, de chauds breuvages, de la confiance et des sourires. Leurs petites mains tremblent imperceptiblement, leurs éclats de rire fusent un peu trop stridents et leur cœur doit battre très fort sous leur guimpe blanche ; mais elles appréhendent par-dessus tout que l'on y prenne garde.

Pour beaucoup d'entre elles, délicieusement émotionnées par ces bombardements périodiques, leur désir s'avivait encore d'aller servir plus près du front, dans les formations sanitaires de l'avant... Ah ! comme elles maudissaient leur sexe qui leur interdisait de revendiquer leur part de dangers et de gloire à côté des hommes, au même titre que les hommes, près des champs de bataille.

Dans la sphère plus modeste qui leur était départie, leur zèle ardent avait d'insatiables exigences. — Elles ne s'épanouissaient pleinement que surmenées par d'incessants arrivages de blessés, bientôt assombries, prêtes à récriminer si le service voisin était plus abondamment pourvu. Plus caractéristique encore était l'attraction qu'exerçait sur toutes, au même degré, l'atmosphère tragique des salles d'opérations où elles s'enorgueillissaient d'assister, impassibles, aux plus graves interventions, indifférentes aux rugissements de souffrance, aux râles d'agonies, ne perdant rien, à aucun moment, de leur sang froid et de leur dextérité. De même, jeunes femmes et jeunes filles apportaient une ferveur passionnée à panser les mutilations monstrueuses, à manipuler les blessés, n'hésitant devant aucun attouchement, devant aucun détail choquant ou répugnant.

Cette prédilection manifestée par la généralité des infirmières pour les blessés, pour les grands blessés, semble se concilier assez difficilement avec la légende de l'asthénie, de l'hyper-émotivité féminines. Je crois bien avoir entendu un très im-

portant personnage proférer, à ce propos, l'expression sévère de *sadisme*. Je suis trop discipliné pour m'insurger contre un verdict venu d'aussi haut. Je serais cependant plutôt tenté, pour ma part, de voir là une nouvelle manifestation de cette tendance des femmes françaises à réagir de toute leur volonté, de toute leur énergie contre cette humiliante réputation de faiblesse qui les exaspère.

Peut-être convient-il aussi de faire la part de l'amour-propre et de l'intérêt professionnel. Donner des boissons chaudes ou appliquer des ventouses à un malade constitue une tâche d'un médiocre intérêt, si on la compare à la délicate mission de servir d'aide opérateur ou de faire, conformément à une technique compliquée, des pansements dont peuvent dépendre la conservation d'un membre ou la vie d'un homme. L'infirmière qui a la charge d'un blessé suit, chaque jour, avec un intérêt passionné, la cicatrisation d'une plaie ou d'un moignon. Elle voit dans chaque progrès réalisé le résultat de ses soins, la récompense de ses efforts. Dans la prédilection de cette femme pour *son* blessé auquel elle a contribué à conserver la vie, il y a un peu de la tendresse de la mère pour l'enfant auquel elle a donné la vie. S'agit-il d'un malade, au contraire ? Elle demeure toujours en-deçà du rideau derrière lequel le drame se déroule. Seul, le médecin peut suivre dans la profondeur des mystérieux organes les phases de la lutte qu'il soutient contre la maladie. L'infirmière n'est plus qu'une auxiliaire partiellement inconsciente, aveugle, prodiguant des soins dont elle ne comprend qu'imparfaitement le mode d'efficacité et qui n'entrevoit pas nettement sa part d'intervention personnelle dans la guérison.

N'omettons pas, d'autre part, le coefficient de sympathie qu'inspirent, à priori, à des femmes plus ou moins romanesques les diverses catégories de militaires confiés à leurs soins. Or, ce coefficient varie considérablement selon qu'il s'agit d'un blessé ou d'un malade. Le blessé..... eh bien ! c'est le blessé, le combattant, le héros qui, par cela seul, en dehors de son pouvoir de séduction personnel, a déjà droit de cité dans le cœur de toutes les femmes. Le malade n'est qu'un pauvre homme sans prestige et sans gloire, amoindri encore par sa passagère infériorité physique. Comment pourrait-il soutenir la comparaison ?

Mais, en fin de compte, il faut bien revenir à autre chose encore ; à ce sentiment mystérieux, trouble, un peu pervers, qui, à leur insu, tourmente certaines femmes avec la lancinante obsession d'un désir charnel, les incite, malgré elles, à rechercher une secousse nerveuse encore jamais éprouvée dans l'odeur du sang, dans la vue, le toucher de la chair pantelante des mâles.

Et ceci m'amène à aborder cette question extrêmement délicate et terriblement indiscrète : dans quelle mesure la sexualité d'une femme peut-elle être influencée par des contacts aussi intimes avec des hommes jeunes, ardents, auréolés de tout le prestige de la gloire et dont quelques-uns, pourvus d'une éducation rudimentaire, sont capables de toutes les audaces ? J'avoue qu'à peine penché sur ce troublant problème, je renonce à m'aventurer plus avant sur un terrain aussi incertain et glissant. Où d'autres concluraient assez irrévérencieusement : affaire de tempérament, d'autres, plus irrévérencieusement encore : affaire de moment, je n'accuse ni n'excuse : je me récuse.

Je ne puis cependant me résigner à abandonner ce sujet brûlant sans noter la générosité touchante, la charmante crânerie, signe incontestable d'une entière confiance en soi-même, avec laquelle les femmes du monde ont reculé les limites de leur rôle d'infirmières jusqu'à autoriser entre elles et certains blessés des manifestations d'une étroite intimité, constituant une sorte de camaraderie à la fois fraternelle et tendre. La plupart croiraient ne point remplir tout leur devoir en limitant leur sollicitude aux soins médicaux ou chirurgicaux. Gracieuses aumônières, pansant les âmes après les corps, elles deviennent tour à tour des secrétaires, des confidentes, d'exquises camarades gaies et enjouées. Et tout cela, n'en doutez pas : charme de leur causerie, caresse de leur regard, tendresse de leur sourire, n'est que le complément nécessaire du traitement. Que ce régime délectable soit parfois dangereux pour de faibles convalescents dont si aisément la tête s'enfièvre et le cœur se grise de trop douces illusions ; que plus d'un appréhende le jour où il faudra partir, le corps guéri, mais l'âme dolente : je ne le sais, non plus que si elles possèdent des secrets merveilleux pour guérir *l'autre* blessure qu'elles ont

involontairement causée. Je n'approfondirai pas davantage les tendances de quelques dames infirmières à objectiver leur dévouement, à localiser leur altruisme en réservant les marques les plus précieuses de leur sollicitude à ceux d'entre leurs blessés apparemment les mieux doués pour apprécier et reconnaître d'aussi tendres soins.

Je ne retiendrai de tout ceci que cette prédestination origigelle qui voue fatalement, inconsciemment toutes les femmes, même les moins coquettes, même les plus ingénues, à exercer envers et contre tous leur pouvoir de séduction. Et ce même charme séducteur qui a constitué en tout temps leur force principale devient assez bizarrement ici le signe indélébile de leur faiblesse. Vainement, par des prodiges d'activité, d'énergie physique et morale, elles cherchent à réhabiliter leur sexe, à prendre rang parmi les hommes. Il subsistera toujours à la base de leur constitution psychique et sentimentale ces intérissables sources de sensibilité, de passionnée tendresse par quoi elles resteront toujours femmes, délicieusement femmes, vouées inexorablement, avant tout, à séduire, à charmer... et à se laisser charmer. La Française est ainsi faite qu'elle ne peut rester froidement bonne et secourable. Son cœur est une partie essentielle d'elle-même intervenant dans toutes les manifestations de son activité. Derrière ses sacrifices les plus désintéressés, derrière ses dévouements inspirés par l'idéal le plus pur, sa sensibilité passionnée demeure toujours présente dans la coulisse, prête à souffler son rôle à la raison. L'Eglise n'a pas manqué d'étayer sur un substratum passionnel la foi de ses dévotes et d'offrir à leur adoration mystique la figure romantique d'un Christ de 33 ans entouré d'anges et d'archanges beaux comme des chérubins.

Mais, ceci posé, je crois fermement que son éducation, sa raison, sa volonté aidant, une femme du monde, préservée, au surplus, par un amour sincère, subit, du fait même de ce contact permanent avec la souffrance humaine, une adaptation de sa sensibilité qui, affranchie de toute influence sexuelle, relève d'une source unique d'excitation : la pitié. — Elle arrive à réaliser en elle, pour ainsi dire, un élargissement de l'instinct maternel et sa prédominance sur tous les autres instincts. Il est d'ailleurs remarquable que, transformée à ce point, la

sensibilité d'une femme, avec quelque charme de tendresse et de séduction qu'elle se manifeste, porte en soi-même une sorte de reflet intérieur de pureté qui suffit à interdire aux hommes les plus incultes tout mauvais désir et toute irrévérencieuse pensée.

§

Ainsi s'explique tout aussi bien la jolie initiative des premières femmes qui ont osé l'institution des *Marraines de guerre.*

Il n'est que trop vrai que le froid, la fatigue et les privations ne constituent qu'une très faible part de la souffrance des combattants.—Il n'est que trop vrai qu'il existe sur le front des milliers de déshérités, d'abandonnés, sans mère, ni sœur, ni femme, ni amie,et qui n'ont d'autre raison de souffrir, de se battre, de se sacrifier que le sentiment du devoir ou de la discipline. — Alors, les petites marraines françaises avaient trouvé ceci : apporter périodiquement à ces deshérités, sous le couvert d'une élégante enveloppe de vélin parfumé qui déjà, à elle seule, éveillerait l'émotion très douce d'une agréable surprise, apporter à ces abandonnés un peu plus de courage pour souffrir, un peu plus de force pour se battre avec cette réconfortante assurance qu'aux heures sombres, parmi les ténèbres glacées, sous les rafales des obus, leur âme grelottante de tristesse ne serait plus seule désormais et qu'autour d'elle palpiterait, compatissante, la sollicitude attendrie d'une amie. — N'était-ce pas là le trait de génie délicieux d'une âme de Française ? Et telle a été, il n'en faut pas douter, l'unique pensée des toutes premières marraines qui, sous la seule inspiration de la pitié, ont choisi leurs filleuls parmi les plus obscurs et les plus malheureux.

Mais, ou je me trompe étrangement, ou cette institution des marraines, purement altruiste au début, s'est beaucoup sentimentalisée à l'usage, du moins en ce qui concerne les jeunes femmes et les jeunes filles. Le poilu inculte et hirsute paraît devenir, en tant que filleul, un article assez démodé, réservé, presque exclusivement, aux vieilles dames et aux petits enfants. Jeunes femmes et jeunes filles en mal de *marrainage* ne se contentent plus, pour fixer leur choix,de renseignements puisés à des sources plus ou moins officielles. Elles inclinent manifestement à ne plus décréter l'adoption définitive qu'après

que le candidat a été admis à plaider lui-même sa cause en une de ces épîtres héroïques, cavalières et câlines par lesquelles nos guerriers modernes s'appliquent, avec tout ce qu'ils possèdent de littérature et d'esprit, à mener de front la conquête simultanée d'une bonne demi-douzaine de petits cœurs féminins. Est-il besoin d'ajouter que leurs candidatures n'ont que plus de chances d'aboutir si au charme d'une aussi persuasive éloquence s'ajoutent l'attrait de la jeunesse et le prestige d'un galon d'officier ?

J'aurais mauvaise grâce à reprocher aux petites marraines d'avoir voulu fleurir d'un brin deromanesque leur dévouement si touchant aux soldats du front. N'ai-je pas reconnu tout à l'heure qu'il était impossible à une Française d'être sèchement, froidement bienfaisante et que, chez elle, c'était le cœur qui imposait ses directives et son contrôle à la raison ? Je voudrais seulement rechercher les impulsions, les intentions qui ont présidé à cette évolution.

Fi de ces esprits grincheux qui soupçonnent vilainement nos jeunes filles de s'assurer par de multiples marrainages judicieusement choisis contre le spectre blanc du célibat, après la guerre. Ce sont là machiavéliques desseins dont il est sacrilège de ternir cette merveille de pureté qu'est une âme de jeune fille. Je repousse avec la même indignatiou l'insinuation malséante que nos jeunes femmes pourraient être incitées à l'adoption d'un filleul, fût-il un jeune et brillant officier, par l'égoïste perspective d'une galante aventure. Ce serait, au surplus, faire peu de cas des tout aussi jeunes, tout aussi brillants embusqués demeurés auprès d'elles et qui doivent, pour le moins, suffire à cet emploi. Vous pouvez m'en croire ! Nos Françaises, nos Parisiennes si génialement bonnes et si joliment romanesques prétendent à un tout autre rôle auprès de ceux que, pour leur vaillance et le charme de leur esprit, elles ont jugés dignes de leur choix.

§

Je ne résiste pas à la tentation d'évoquer ici ces délicieuses Parisiennes de la seconde moitié du XVIIIe siècle, non point celles de la Cour, mais celles de la Ville, qui, à une époque où tant d'autres, plus par esprit d'imitation que par conviction, émiettaient en menues passionnettes leur cœur à tout venant, surent se donner plus et mieux, en même temps à toute une

cour de privilégiés dont chacun pouvait légitimement prétendre posséder le meilleur de leur âme. « Tel est, dit joliment le marquis de Ségur, le privilège charmant de l'Amitié d'une femme pour un homme, confiante, intime, tendre sans galanterie, dévouée sans exigence, familière sans vulgarité »...

A une époque où la célébrité de tant de brillantes intelligences, de tant d'exquises sensibilités féminines devait survivre à la médiocre notoriété des hommes, c'était, parmi l'élite des cénacles de la rue Saint-Honoré, de la rue Saint-Dominique, de l'Hôtel Saint-Joseph ou, mieux encore, dans la tiède intimité des boudoirs bien clos, le délicieux abandon des longues causeries, des tendres confidences voltigeant spirituelles, légères, du livre à la mode ou du potin du jour aux plus subtiles arguties sentimentales, aux plus intimes affaires de cœur. C'était, pendant les périodes de séparation inévitables, l'échange presque journalier de ces ravissants billets qui reflètent à merveille l'âme féminine incomparablement douée pour tout sentir, tout comprendre, consoler, soutenir, mais adorant aussi se blottir câlinement avec une volupté exempte de sensualité contre la vigueur un peu rude d'une âme masculine.

Il me plaît, à l'occasion de cette lutte décisive entre deux races irréductiblement inconciliables, de voir refleurir chez nos petites intellectuelles modernes, grisées de littérature, enfiévrées d'aspirations imprécises, l'âme romanesque, un peu mystique de leurs aïeules du Grand Siècle. Je retrouve chez elles le même ardent désir de réagir, en ces temps héroïques, contre l'impuissance de leur sexe et le vide désolant de leur destinée. Emportées sur les ailes de leur imagination bien au-dessus, bien au delà des contingences et des nécessités actuelles, elles ne peuvent ou ne daignent descendre de leurs nuées pour coopérer, matériellement, à l'œuvre commune, aux côtés de leurs sœurs demeurées de plain-pied avec les réalités.

Du moins, prétendent-elles à une intervention spirituelle dans l'évolution des événements en élisant parmi les héros de l'épopée grandiose un allié fidèle dont l'âme leur paraît voisine de leur âme et prête à subir leur tendre envoûtement. Elles s'efforcent, dès lors, de devenir pour lui la correspondante assidue, la confidente de plus en plus intime, friande des récits de bataille, des impressions de guerre que l'on se

communique entre amies, que l'on relit ensuite avec recueil-ement, toute seule, dans le nid douillet et tiède où on l'accueillera un jour. Elles s'efforcent de devenir pour lui le Refuge vers lequel, aux heures de danger, aux heures de tristesse, quand la mort rôde, quand la mélancolie s'appesantit, son âme frissonnante viendra se blottir ; la fée bienfaisante, le bon génie, l'Ariel souriant et blond qui veillera sur lui et le protégera. Elles s'efforcent enfin de devenir la Princesse lointaine auréolée d'inconnu et de mystère, la Dulcinée, l'amante mystique pour l'amour de qui il bravera héroïquement feu, fer et mitraille et dont le nom s'exhalera, le dernier, de ses lèvres expirantes. Mais elles aspirent encore et surtout à l'attirer, à l'emprisonner jalousement dans leur orbe, à pénétrer dans sa vie, dans sa pensée, dans son cœur, à s'identifier si bien avec lui qu'elles se puissent prétendre les inspiratrices de ses exploits, les collaboratrices de ses triomphes et frissonner délicieusement d'orgueil à ses côtés, illuminées par le rayonnement de sa gloire.

Malgré ce léger nuage tissé d'égoïsme et de vanité dont s'assombrit votre charité, soyez trois fois bénies, petites marraines de guerre, si, par delà les misères, les tristesses de l'heure présente, vous avez réussi à entraîner à votre suite parmi les jardins merveilleux de l'Idéal, parmi les Champs-Elyséens de la bienfaisante Illusion, ne fût-ce que pendant un jour, ne fût-ce que pendant une heure, en échange d'un reflet de leur gloire, les braves qui vont mourir.

DOCTEUR HUOT.

LES

AMOURS D'UN ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II

SES FEMMES ET SES MAÎTRESSES[1]

—

C'était en 1757, pendant la seconde année de la guerre de Sept Ans. Le prince Guillaume-Auguste, effrayé des dangers que faisait courir à la Prusse la coalition de la France, de l'Autriche et de la Russie, alla trouver son frère, Frédéric II, au quartier général, et, le plus respectueusement du monde, se permit de lui adresser quelques conseils de prudence. Après l'avoir écouté en silence, le roi se borna à lui dire, d'un ton sec et méprisant :

— Monsieur, vous partirez demain pour Berlin. Allez faire des enfants, vous n'êtes bon qu'à cela.

Faire des enfants paraissait, en effet, à Frédéric II, fort au-dessous de son génie ; marié par la volonté paternelle à la princesse Elisabeth-Christine de Brunswick, il s'était toujours refusé à ce devoir, englobant la reine elle-même dans l'horreur qu'il professait pour son sexe; en quoi il mérita assurément le surnom que lui ont donné ses sujets : « der Einziege » (l'Unique). Et sans doute fût-il resté le dernier de sa race, si son père, le Roi-Sergent, n'eût, en Hohenzollern prévoyant, laissé d'autres fils, plus aptes que leur aîné à perpétuer la dynastie.

(1) *Correspondance* du comte d'Esterno, ministré de France à Berlin (1784-1792); *Correspondance* de Caillard, ministre de France à Berlin (1795-1797); *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, par Dieudonné Thiébault; *Mémoires* du général baron Thiébault; *Souvenirs* du chevalier de Cussy, etc.

Le prince Guillaume-Auguste avait épousé en 1743 une sœur de la Reine, dont il avait eu trois enfants, deux fils et une fille ; mais, à l'époque où Frédéric II lui conseillait d'aller faire des enfants, il n'était même plus « bon à cela » ; il était déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter, moins d'un an après (1758). C'était donc l'aîné de ses fils, Frédéric-Guillaume, qui devenait l'héritier de la couronne royale et le successeur désigné de Frédéric II.

Né le 25 septembre 1744, ce prince n'était encore qu'un enfant, mais on pouvait prévoir qu'il brillerait plus par les qualités physiques que par les qualités morales. On ne le vit que trop lorsqu'il fut parvenu aux approches de la vingtième année. Haut de six pieds, bien proportionné, il pouvait passer pour un bel homme ; malheureusement, son intelligence n'allait point de pair avec sa taille, et son caractère était grossier et brutal. Si parfois, en public, il se contraignait à quelques égards et faisait montre d'amabilité, ce n'étaient là que des apparences, et il se rattrapait dans le privé en se livrant à toute la violence de ses instincts méchants.

On citait, rapporte le général Thiébault, ses cruautés envers ses valets de chambre, auxquels il donnait des coups de bottes dans les jambes, et dont il écrasait les pieds du poids de son énorme corps, dès que quelque chose l'impatientait ou lui déplaisait, pendant la durée de sa toilette qui était fort longue. Il est arrivé que, sans qu'ils osassent se plaindre, la douleur leur arrachait des larmes et que, par suite de ces brutalités, il en est qui ont été plusieurs jours sans pouvoir marcher.

Le prince avait eu cependant pour gouverneur le comte de Borck, homme fort estimé et qui méritait de l'être, et pour précepteur un Suisse nommé Béguelin, d'esprit juste et réfléchi, de mœurs douces, de caractère sérieux, possédant des connaissances aussi variées qu'étendues. Mais ni le gouverneur ni le précepteur n'avaient pu transformer la nature ingrate du jeune Hohenzollern dont l'éducation leur avait été confiée. Tout au plus étaient-ils parvenus à lui donner quelque goût pour la musique ; le prince jouait du violoncelle, comme Frédéric II jouait de la flûte.

C'était, d'ailleurs, le seul point de ressemblance qu'eussent l'oncle et le neveu ; il en était un autre sur lequel ils différaient du tout au tout : autant l'un faisait profession de détester les

femmes, autant l'autre allait montrer pour elles un goût violent, et devenir le héros d'une longue suite d'aventures scandaleuses.

§

Vers cette époque vivait à Berlin un pauvre musicien nommé Encke, lequel avait trois filles ; c'était pour lui une lourde charge, qu'heureusement chacune d'elles se chargea d'alléger, quand le moment fut venu. L'aînée donna l'exemple à ses sœurs. Douée d'une véritable beauté, elle séduisit un comte Matouchki, russe ou polonais, lequel lui proposa de l'enlever et de l'épouser ; elle y consentit avec joie. Les amoureux se rendirent à Venise, où fut célébré le mariage, mais les liens en parurent plus lourds que ceux de l'amour à Matouchki, lequel abandonna sa femme. Celle-ci ne prit point au tragique sa mésaventure conjugale ; elle revint à Berlin. Elle était toujours belle, comtesse en plus ; elle trouva, comme elle voulut, des amants, qu'elle choisit, de préférence, riches.

La seconde fille d'Encke, moins belle que sa sœur aînée, suivit un aussi profitable exemple, et se lança dans la galanterie ; mais sa fortune fut éphémère. Quant à la troisième, bien qu'assez peu avantagée par la nature, elle n'en rêvait pas moins un sort plus brillant que celui de ses sœurs. Elle n'avait encore que dix ans, lorsqu'elle disait déjà à celles-ci : « Je serai plus que vous ; vous n'avez été que les maîtresses d'un prince ; je serai la maîtresse d'un roi. »

Obstinée dans son dessein, elle se mit en tête de réaliser ses ambitions, lorsque le moment fut venu pour elle de se pourvoir d'un amant. A défaut du roi Frédéric II, envers qui toute tentative de ce genre eût été vouée à un insuccès certain, elle jeta son dévolu sur le prince Frédéric-Guillaume, le futur roi. Il n'était pas difficile d'arriver jusqu'à lui ; elle s'offrit et ne fut pas rebutée. Mais la jeune Encke voulait plus et mieux, et entendait que la liaison fût durable, afin de comporter les avantages de tous genres qu'elle s'en promettait. Elle ne négligea aucun moyen pour assurer sa conquête, et, comme elle savait ne pouvoir compter sur la fidélité du prince, elle résolut d'enchaîner sa constance, au besoin par les pires complaisances. Non seulement elle ferma les yeux sur ses fantaisies amoureuses, mais elle alla souvent jusqu'à lui procurer de quoi les satisfaire ; elle se flatta ainsi de devenir une maîtresse

d'habitude à laquelle il reviendrait toujours, et elle y réussit. Bientôt, un nouveau lien se forma entre elle et Frédéric-Guillaume : elle devint enceinte, et accoucha d'une fille, dont la naissance emplit d'orgueil le cœur du prince, et développa en lui une tendresse paternelle dont on ne l'aurait point cru capable. Dès lors, la Encke comprit qu'elle était parvenue à ses fins : elle tenait son amant, si elle ne tenait plus l'amour de celui-ci ; mais que lui importait l'amour en cette affaire ? Sans doute elle-même n'en ressentait plus, si jamais elle en avait ressenti ; elle ne s'occupa plus désormais que d'accroître et d'assurer son influence sur le père de son enfant.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir à quel point elle s'était montrée avisée dans la ligne de conduite qu'elle s'était imposée vis-à-vis de Frédéric-Guillaume.

Il parut alors à Berlin une jeune femme qui attira tout de suite l'attention : non seulement elle était fort jolie, mais elle possédait ce charme que donnent les bonnes manières et cette séduction qui vient de la finesse de l'esprit. Point n'est besoin de dire que ce phénomène n'était point né dans la Prusse grossière ou l'épaisse Allemagne : il venait des bords de la Seine. Cette Parisienne se faisait appeler Mme de Valmore, un nom de guerre, évidemment.

Il eût été étrange que Frédéric-Guillaume n'eût pas eu vent de l'arrivée de cette jolie étrangère, et qu'il ne se fût pas résolu à obtenir les faveurs de la belle. Mme de Valmore n'était point de ces cruelles qui laissent longtemps soupirer un amoureux, surtout quand il est prince royal ; l'accord s'établit vite entre ces deux êtres qui cherchaient l'un une aventure galante, l'autre une aventure profitable, et le bruit se répandit de la bonne fortune qui mettait le jeune Hohenzollern aux pieds de la jeune Parisienne.

Ce bruit parvint aux oreilles de Frédéric II, lequel décida de couper court à cette intrigue. Non par scrupule de moralité, mais par défiance politique, il craignit que cette Française ne prît un trop grand empire sur son amant.

Je veux bien fermer les yeux sur des erreurs semblables, dit-il, lorsqu'elles n'ont pour objet que des Allemandes, telles que la Encke ; ce sont des femmes trop ignorantes, trop bonasses, trop apathiques pour se mêler de politique, et qui borneront leurs efforts à dépouiller leurs amants ; mais les Françaises, intrigantes par

goût, ont un manège dangereux et adroit, et la galanterie chez elles n'est souvent qu'un moyen de cabaler avec succès.

Lui qui employait tant d'espions et d'espionnes redoutait apparemment que Mme de Valmore ne fût envoyée de Paris pour se livrer à quelque besogne de ce genre ; il donna ordre qu'elle fût expulsée sur le champ. Toutefois, il y mit quelques formes, et chargea le général de Ramin, gouverneur de la ville, d'avertir la belle de la décision prise contre elle.

Mme de Valmore se trouvait précisément avec le prince quand le général fut annoncé ; elle fit précipitamment passer son amant dans un cabinet séparé du salon par une porte vitrée, puis elle reçut l'envoyé du roi avec son plus gracieux sourire. Mais le sourire se figea sur ses lèvres quand elle entendit le général de Ramin lui intimer l'ordre de quitter Berlin dans les vingt-quatre heures. Elle se récria, protesta n'avoir rien fait pour mériter un pareil traitement ; voyant qu'elle n'arrivait point à fléchir le général, qui se retranchait derrière les instructions de son maître, elle se borna à solliciter un délai : il lui fallait du temps pour faire ses préparatifs, se procurer de l'argent, acheter une voiture... Ramin eut réponse à tout : la voiture était prête, et, tirant un rouleau de sa poche, il ajouta :

— Voici deux cents frédérics d'or que je vous offre et que je vous prie d'accepter.

Il fallut bien se rendre et promettre qu'on partirait le lendemain dans la matinée.

De sa cachette, le prince avait tout vu, tout entendu ; mais que pouvait-il contre la volonté de son oncle? On ne dit point ce que furent les adieux de la jolie Parisienne et du Prussien. Arraché à ce que Frédéric II appelait une « erreur » avec une Française, il retourna à la Encke et à ses Allemandes. Avec celles-ci, ses « erreurs » au moins étaient nationales.

Cependant Frédéric, qui connaissait son héritier, lui avait assigné le même rôle qu'à son père, et, comme les bâtards ne comptaient point dans la descendance officielle, il songea à le marier. Il lui fit épouser la princesse Elisabeth de Brunswick

Le choix n'était pas heureux, car cette Allemande, après avoir donné le jour à une fille, la princesse Frédérique, ne se crut pas tenue à plus de fidélité que son époux, et s'offrit des amants, comme celui-ci des maîtresses. Le scandale devint si

grand qu'un divorce parut le seul moyen d'y mettre fin. Le mariage fut rompu en 1769, par autorité du Consistoire : le motif invoqué contre la princesse était « une certaine habitude d'adultère qu'elle ne se donnait aucun soin de dissimuler (1) ».

§

A peine divorcé, Frédéric-Guillaume fut de nouveau marié ; il épousa la princesse Frédérique-Louise de Hesse-Darmstadt. Celle-ci comprit ses devoirs, et, en 1770, mit au monde un fils, lequel fut, par la suite, Frédéric-Guillaume III, mari de la reine Louise et père de Frédéric-Guillaume IV, mort fou sans postérité, et de Guillaume Ier, « l'inoubliable grand-père » du kaiser actuel.

Mais les liens du mariage, pas plus du second que du premier, n'étaient capables d'enchaîner Frédéric-Guillaume, ni de mettre un terme, pas même une sourdine, à ses habituels dérèglements. Toutefois, il crut devoir faire quelque concession à sa dignité de nouvel époux en donnant à la Encke, sa « maîtresse d'habitude », une situation qui justifiât, sa présence auprès de lui ; il l'éleva au rang de femme légitime en lui faisant épouser son valet de chambre, un nommé Ritz, lequel se prêta volontiers à ce mariage « pour rire », dont il accepta joyeusement le déshonneur et les profits.

Tout en se livrant à ses amours, le prince, vers cette époque, donna une autre preuve de la faiblesse de son esprit.

Un professeur de droit à Ingolstadt, Adam Weisshaupt, avait fondé, vers 1776, une société secrète, dont les adeptes, qui se nommaient eux-mêmes les Illuminés, se livraient à ces extravagances mystiques chères aux imaginations allemandes. Frédéric-Guillaume fut séduit par ces étranges folies, et s'abandonna à ce dévergondage intellectuel, qui cadrait si bien avec son dévergondage sensuel. Heureusement pour lui, la secte fut interdite (1784), et sa raison, délivrée de la contagion, rentra dans un ordre apparent.

Le moment approchait, d'ailleurs, où de grands devoirs allaient lui être imposés. Frédéric II, né en 1712, atteignait

(1) Cette mésaventure ne changea nullement les mœurs de la princesse. A 70 ans elle continuait encore sa vie de débauche. Le chevalier de Cussy, attaché à la légation de France à Berlin, sous la Restauration, rapporte, dans ses *Souvenirs*, le fait suivant : « La princesse Elisabeth de Brunswick a eu des amants jusque dans un âge très avancé. Lorsque j'étais à Berlin, notre légation a eu à s'occuper d'obtenir le congé définitif d'un musicien français, déserteur, un simple fifre, que la vieille princesse nommait son « Maître de chapelle ».

un âge avancé, et sa santé n'était pas sans donner des inquiétudes — ou des espoirs — à son entourage. Le 17 août 1786, il mourait, laissant le trône à son neveu Frédéric-Guillaume.

On voit parfois des rois se comporter autrement que lorsqu'ils n'étaient que princes héritiers ; mais une métamorphose de ce genre n'était guère vraisemblable chez le nouveau roi de Prusse. Il ne laissa, du reste, aucun doute à ce sujet, et l'on put augurer, dès ses premiers actes, que tout le changement se bornerait à ceci : que, de princier, le scandale de sa conduite deviendrait royal.

Tandis que la reine ne donnait, dans sa situation d'épouse délaissée, ni l'exemple de la dignité, ni l'exemple de la résignation, et se livrait à son goût pour la dépense, le roi s'occupait fort peu des affaires de son royaume, et s'efforçait d'oublier les soucis du gouvernement au milieu d'une petite camarilla, laquelle comprenait quelques intrigants subalternes, comme les sieurs de Bischofswerder et de Welner, et dont sa vieille maîtresse, la Encke, devenue Mme Ritz, restait l'âme, grâce à ses complaisances, grâce à sa fille, que le roi avait reconnue et faite comtesse de Lamarck. La Encke ne devait pas tarder à être pourvue d'un titre plus reluisant que celui qu'elle devait à son mariage avec le valet de chambre du roi : Mme Ritz fut transformée en comtesse de Lichtenau. Sa faveur était plus grande que jamais, bien que la passion de Frédéric-Guillaume, pour elle eût fait place à une sorte de camaraderie où tous deux trouvaient leur compte : lui, par les facilités qu'elle procurait à ses nouvelles fantaisies amoureuses ; elle, par les avantages de situation et d'argent dont il payait ses services, si l'on peut ainsi parler.

Cependant les gens de la cour et les ministres étrangers, dont les fonctions diplomatiques consistaient surtout à observer les amours royales, se demandaient si, parmi toutes les femmes qui se succédaient dans la faveur de Frédéric-Guillaume, il n'allait pas s'en trouver une, plus ambitieuse et plus habile, destinée à devenir une favorite officielle, quelque chose comme une Pompadour des bords de la Sprée ; et l'on attendait avec une curiosité mêlée d'impatience que le roi fît connaître son choix.

On n'attendit pas longtemps : au début de l'année 1787, on

apprit que Mlle de Voss venait d'être élevée à la dignité de maîtresse déclarée.

Mlle de Voss était une fille d'honneur de la reine douairière ; âgée de vingt ans, son plus grand charme consistait dans sa jeunesse ; elle n'avait d'autre beauté que cette laideur passagèrement agréable qu'on décore poliment du nom de « beauté du diable ». Mais on sait que Frédéric-Guillaume n'était point exigeant sur l'article. La jeune fille avait, comme tant d'autres, attiré ses regards et reçu l'aveu brutal du désir royal, lequel avait provoqué chez elle un certain émoi ; non que sa pudeur fût réellement effarouchée ; elle craignait seulement que la rapidité de la chute ne lui en fît perdre les avantages. Par calcul, non par vertu, elle se refusa donc au caprice du roi, et, comme il était à prévoir, elle le rendit ainsi plus violemment amoureux. Pendant trois ans, il la poursuivit de ses obsessions ; à la fin, il se résigna à en passer par les conditions qu'elle lui avait posées.

Voulant être épousée de la main gauche, elle mit Frédéric-Guillaume en demeure de choisir entre elle et la reine. Un prince, soucieux de sa dignité, eût promptement fait justice de telles prétentions ; mais le monarque prussien n'avait rien d'un Titus, et considérait que tout lui était permis. Il accueillit donc les exigences de Mlle de Voss comme une chose qui ne souffrait de difficultés que par le fait qu'il était marié. L'obstacle n'était pas insurmontable ; un divorce lui rendrait sa liberté. Toutefois, il ne pouvait point imposer la rupture de leur union à sa seconde épouse comme il avait fait à la première, la reine Frédérique-Louise ne se livrant point aux débordements d'Elisabeth de Brunswick ; il fut donc réduit à solliciter la bonne volonté de la victime. Il chargea le duc de Weimar de cette étrange mission.

Lorsque le duc eut mis la reine au courant de ce que le roi attendait d'elle, ce fut une formidable explosion de larmes, de cris, de gémissements et d'emportements qui accueillit cette proposition imprévue ; Frédérique-Louise alla même jusqu'à se rouler par terre. Sans doute, ces manifestations violentes d'un chagrin, qui eût gagné à être exprimé avec plus de retenue et de décence, en émoussèrent l'acuité, car, après avoir bien pleuré, crié, tempêté, la reine donna par écrit son consentement au divorce.

Mlle de Voss triomphait, et déjà entrevoyait la gloire (tout est relatif) qu'il y aurait pour elle à devenir l'épouse morganatique de Frédéric-Guillaume II, lorsque de charitables avis, inspirés peut-être par le roi — ou par la reine, — lui furent glissés, et l'arrêtèrent sur la voie triomphale qu'elle s'imaginait pouvoir suivre jusqu'au bout. On lui fit valoir que son royal amant, devenu son époux par une double contrainte morale exercée sur lui et sur sa femme, serait peut-être le premier, un jour, à lui reprocher ce divorce, et qu'à son tour, elle pourrait bien être victime de quelque procédé du même genre; bref, elle réfléchit, reconnut la justesse de ces conseils et jugea bon de ne point forcer le roi à faire usage de l'écrit de la reine. Elle ne lui témoigna pas moins sa reconnaissance d'une aussi extraordinaire condescendance, et cessa d'opposer à ses désirs des refus où l'on venait de trop voir que sa vertu n'était pour rien.

Elle obtint aussitôt des compensations auxquelles elle fut sensible. Dans sa joie, moins de conserver sa femme que d'éviter les ennuis d'un divorce, Frédéric-Guillaume donna à Mlle de Voss deux millions en billets au porteur sur la caisse de Brandebourg; puis, après l'avoir faite riche, il lui conféra un titre capable de lui assurer un rang à la cour : il la fit comtesse d'Ingelheim. Elle avait bien les mêmes droits que la comtesse de Lichtenau à cette promotion.

La faveur dont bénéficiait la nouvelle favorite ne déplut point à la reine. Celle-ci, qui avait un moment redouté le divorce, avait su gré à Mlle de Voss de n'avoir point usé de son ascendant sur le roi pour pousser les choses à l'extrême; puis, peu à peu, elle n'avait pas tardé à éprouver pour celle-ci une reconnaissance d'un genre particulier, en constatant que l'influence de la comtesse d'Ingelheim avait surtout grandi aux dépens de l'influence de la comtesse de Lichtenau, qu'elle avait en horreur.

Tout allait aussi bien que possible dans les divers ménages du roi, lequel s'applaudissait de la façon dont il s'était tiré d'embarras. Bientôt on apprit que la comtesse d'Ingelheim était enceinte; il est vrai qu'on apprenait en même temps que ses femmes de chambre l'étaient aussi, mais pour celles-ci, ce n'était qu'un accident sans portée, une simple conséquence des mœurs patriarcales, au sens biblique du mot, qu'avait adop-

tées le roi. Toute l'attention se concentra sur l'enfant qui allait naître de la favorite... Hélas ! l'événement déjoua les espérances des uns et des autres ; la comtesse d'Ingelheim ne sut pas mener à bien sa grossesse ; la jeune femme eut des couches difficiles et succomba. Sa mort causa des regrets universels, auxquels s'associa la reine, reprise de la crainte de voir la Encke revenir plus puissante que jamais auprès de Frédéric-Guillaume.

Celui-ci se montra très affecté de la mort de sa maîtresse, et fit étalage d'un chagrin profond. Toutefois, la durée n'en égala pas la profondeur, et l'on ne fut pas long à s'apercevoir, dans son entourage, que le souvenir d'une morte ne lutterait pas longtemps contre les attraits d'une vivante ; aussitôt, diverses intrigues se formèrent pour fournir la remplaçante.

La chose parut tellement naturelle que nul ne s'étonna que la première personne à qui fût venue une idée pareille se trouvât être la fille légitime du roi, la princesse Frédérique, née de son mariage avec Elisabeth de Brunswick. Dans le pieux désir de procurer à son père ce genre de consolation, elle mit en avant une de ses filles d'honneur, Mlle de Vierecke.

Malheureusement, la princesse Frédérique avait oublié qu'en ce moment, son père n'avait d'yeux que pour les blondes ; or, Mlle de Vierecke était brune. C'était là un défaut auquel une adroite teinture eût pu remédier ; mais, en ce temps-là, les Allemandes ignoraient de tels artifices. Frédéric-Guillaume repoussa donc la candidature de la brune proposée par sa fille. On observait toutes les blondes, et l'on se demandait quelle serait l'élue ?

§

L'incertitude fut de courte durée. Malgré les consolations qu'il s'offrait à droite et à gauche, le roi, maintenant habitué à la domination d'une favorite, ne voulait pas d'interrègne. La reine venait précisément d'admettre au nombre de ses filles d'honneur la comtesse Dœnhoff, blonde comme les blés ; Frédéric-Guillaume s'enflamma aussitôt. Le comte d'Esterno, alors ministre de France à Berlin, qui se faisait un devoir de renseigner exactement et minutieusement son gouvernement sur les amours du roi, constate, dans la dépêche consacrée à cet incident, que cette jeune personne, « jolie à la lumière », était un peu « citron » en plein jour ; mais le ministre fran-

çais n'était pas amoureux, et conséquemment ne se trouvait pas en situation d'éprouver que « dans l'objet aimé, tout devient aimable ». Le roi, d'ailleurs, s'il n'eût vu que par les yeux du comte d'Esterno, en eût été quitte pour n'aimer la belle qu'aux chandelles.

Frédéric-Guillaume, plus épris que jamais, exprima tout de suite à Mlle Dœnhoff l'admiration qu'il ressentait pour elle et l'ardeur passionnée dont s'accompagnait cette admiration, ne doutant point que l'aveu qu'il faisait de l'une et de l'autre n'eût promptement raison d'une vertu aussi blonde. Mais le volage monarque commençait à être trop connu pour que celles à qui s'adressaient ses vœux ne prissent pas quelques précautions avant de les combler. Mlle Dœnhoff, informée sans doute de ce qui s'était passé entre le roi et Mlle de Voss, jugea prudent d'imiter la conduite avisée de celle-ci, et l'on vit recommencer le même manège que trois ans auparavant. Aux sollicitations de Frédéric-Guillaume, elle répondit sinon par un refus formel capable de le décourager, du moins par une attitude pleine de réserve, et se déroba à la passion du roi.

Les gens de la cour s'amusaient du spectacle, supputant les chances de l'attaque et l'énergie de la résistance, sans toutefois concevoir de doutes sur le dénouement, lorsqu'une intervention, aussi inattendue que maladroite, vint compliquer les choses et ajouter à l'intrigue une péripétie nouvelle.

La reine qui, naturellement, n'ignorait rien des visées de son mari sur la comtesse Dœnhoff et en éprouvait un vif dépit, s'abandonna à sa colère, mais non point contre le coupable. Au lieu de soutenir l'honneur de celle qui s'appelait sa fille d'honneur, au lieu d'encourager sa vertu par de bons conseils, elle l'accabla des pires injures et de noms peu familiers même aux reines de Prusse. Profondément irritée d'un traitement qu'elle ne méritait pas, ou plutôt qu'elle ne méritait pas encore, la jeune fille joua le grand jeu : elle annonça qu'elle quittait la cour et qu'elle allait se retirer chez ses parents. Elle eut soin d'informer le roi des scènes dont elle avait été l'objet et de la résolution qui en était la suite.

Ce fut un coup terrible pour Frédéric-Guillaume. Il redoubla d'instances auprès de la belle, qu'il se voyait à la veille de perdre. Celle-ci profita de l'état où se trouvait le roi, pour

exiger de lui, tout d'abord, qu'il rompît définitivement avec sa vieille maîtresse, toujours présente, toujours intriguante et dont, malgré tout, il continuait à subir l'ascendant. Le roi promit de renvoyer la comtesse de Lichtenau. Mais ce n'était pas tout : Mlle Dœnhoff voulait être épousée à la face de l'Eglise ; elle ne reviendrait qu'à cette condition, et, pour forcer le roi à l'exécuter, elle partit.

Frédéric-Guillaume ne put supporter cette absence; sa passion ne voulut plus connaître d'obstacles et il mit le zèle le plus empressé à satisfaire aux volontés de la fugitive. Il signifia son congé à la comtesse de Lichtenau, laquelle s'y résigna moyennant 70.000 écus (425.000 francs); puis, il fit dire à Mlle Dœnhoff qu'elle pouvait revenir, qu'il était prêt à l'épouser « à la face de l'Eglise ».

Elle reparut à Berlin, et tout fut bien vite préparé pour la cérémonie. Une tante de Mlle Dœnhoff, la comtesse de Solms, mit, en bonne parente, son appartement à la disposition des futurs époux. En présence de M. de Welner, alors ministre d'Etat, de Bischofswerder, confident à tout faire, du comte de Lindenau, grand-écuyer, et de M. de Rigeski, chevalier de Malte, le mariage fut célébré par un pasteur. Le roi commença par déclarer à haute voix « qu'il répudiait la reine, se dispensant d'articuler ses raisons, pour ménager la dignité du trône ». Le ministre du culte se contenta de cette déclaration et procéda à la bénédiction des époux.

Tout s'était passé à l'insu de la reine.

Quant à la nouvelle épouse morganatique, elle avait reçu, pour cadeau de noces, 200.000 écus en argent comptant et 30.000 écus de pierreries. Sa famille n'avait pas été oubliée. Frédéric-Guillaume avait fait remettre 6.000 écus à son beau-père morganatique. Pour ce digne gentilhomme, l'honneur d'avoir un roi pour gendre n'allait pas sans un joli profit. Le tableau ne serait pas complet si l'on n'ajoutait que la comtesse de Lichtenau fut témoin du bonheur des nouveaux époux; l'argent empoché, elle s'était bien gardée de partir. A quoi bon s'imposer cet exil ? Et puis elle avait une si bonne raison de rester ! Elle aussi était amoureuse, — amoureuse d'un bel officier nommé Quallori. A vrai dire, il y avait eu, à ce sujet, quelques démêlés entre elle et Ritz, lequel, on ne sait par quelle lubie, avait jugé bon de s'essayer dans le rôle nouveau pour

lui de mari jaloux, et avait même poussé l'effronterie jusqu'à aller se plaindre au roi, fort ennuyé de toutes ces histoires. Mais la fine mouche avait tout arrangé, tout pacifié, calmé son mari, promis de l'avancement à Quallori, amadoué le roi et endormi la jalousie de la comtesse Dœnhoff.

Parvenue à ses fins, celle-ci se montra « bonne princesse » envers la Encke, et n'insista pas pour son renvoi. Elle se croyait sûre de son royal époux et ne redoutait plus rien de la vieille maîtresse.

Que pouvait-elle, en effet, souhaiter encore ? Elle était logée à Potsdam, et Frédéric-Guillaume la venait voir tous les soirs. C'était, on le sait, l'instant favorable pour, en la voyant à la lumière, la voir plus jolie. Le comte d'Esterno note que « la visite est longue » et ajoute que le roi « y porte la taille et la force d'un Cent-Suisse ».

Il était impossible de dissimuler cette liaison, même aux personnes qu'il eût été désirable de laisser dans l'ignorance. La reine ne tarda pas à être informée de l'affront qui lui avait été fait, mais, soit qu'elle eût été bien conseillée, soit qu'elle redoutât les conséquences d'un éclat, elle feignit de ne rien savoir. Lorsque la comtesse Dœnhoff lui adressa sa démission de dame d'honneur, elle lui répondit le plus gracieusement du monde, accompagnant l'expression de ses regrets d'un cadeau, ainsi qu'il était d'usage quand une dame d'honneur quittait le service de la reine pour se marier ou rentrer dans sa famille; elle lui envoya des girandoles en diamants. On ne pouvait se montrer de meilleure composition ni plus aimable envers sa remplaçante. Elle n'en souffrait pas moins, au fond, de l'injure subie, si elle ne le montrait que par son silence. Quelque temps après, elle perdit son père, le margrave de Hesse-Darmstadt; Frédéric-Guillaume se crut obligé de lui faire une visite à cette occasion. La reine le reçut, l'écouta, le regarda, pleura et ne prononça pas une seule parole.

A l'égard de son fils, lequel avait à cette époque une vingtaine d'années, il se comporta de telle façon que l'on pourrait douter de sa raison, si, par tant d'autres aventures, on n'était en droit de le considérer comme atteint de quelque folie.

Avisant un jour le prince royal, il lui dit :

— Vous voyez, mon fils, que je vais souvent chez la comtesse Dœnhoff, et peut-être vous pensez qu'elle est ma maîtresse.

Apprenez donc que je n'ai pour elle que des sentiments légitimes et qu'elle est ma femme.

On peut juger de la surprise du jeune prince en entendant un tel aveu de la bouche même de son père. On ne dit pas quelle fut sa réponse, mais on peut croire que ce fut une réponse muette ; on ne voit guère ce qu'un fils, même plus intelligent que ce prince, eût pu répondre à ce père, véritable phénomène d'inconscience.

De son union morganatique avec la comtesse Dœnhoff, Frédéric-Guillaume eut deux enfants : une fille qui épousa le duc d'Anhalt-Cœthen, et un fils, le comte de Brandebourg, lequel devint plus tard général-major, et fut toujours bien traité par son frère consanguin, impressionné sans doute par l'étrange confiance de Frédéric-Guillaume, lorsqu'il succéda à celui-ci sur le trône de Prusse. Le comte de Brandebourg se maria avec Mlle de Massenbach, et c'est de lui que descend, en marge de la famille royale, la lignée des comtes de Brandebourg.

§

Si absorbé qu'il fût par ses amours de tous genres, ses deux femmes et ses nombreuses maîtresses, Frédéric-Guillaume ne pouvait point cependant rester indifférent aux grands événements qui commençaient à agiter l'Europe. La Révolution française l'arracha à sa quiétude. Il eut avec l'empereur d'Allemagne, Léopold II, une entrevue à Pillnitz, le 27 août 1791 ; les deux souverains y conclurent une convention que suivit un traité d'alliance, d'où sortit la guerre contre la France. Le 30 juillet 1792, le roi de Prusse, à la tête de son armée, partait de Coblentz et, le 10 août, pénétrait sur le territoire français. Il y rencontra, le 20 septembre, à Valmy, cette cohue de « savetiers » (au dire des officiers de son état-major) qu'était l'armée de Kellermann et de Dumouriez, et cette rencontre, bien que peu meurtrière, lui inspira, ainsi qu'au duc de Brunswick, qui commandait les troupes prussiennes, la prudente résolution de battre en retraite.

La guerre dura près de trois années avec des péripéties diverses. En 1795, Frédéric-Guillaume, voyant Mayence investie, ses Etats de Clèves et de Juliers conquis, se résigna à faire des propositions de paix à la République française. Trois mois après, la paix était signée ; il en coûtait au roi de Prusse la rive gauche du Rhin.

§

Frédéric-Guillaume pouvait retourner à ses amours.

Son goût pour les femmes restait toujours aussi vif; néanmoins, vers cette époque, certaines préoccupations commencèrent à hanter son cerveau. Bien qu'il ne fût pas âgé, — il avait à peine dépassé la cinquantaine, — il pouvait prévoir que les jours qui lui restaient à vivre étaient comptés. Sa santé, longtemps excellente, mais dont il avait abusé, déclinait, et il se refusait à rien changer à ses habitudes. Il songea à assurer l'avenir de quelques-uns de ses bâtards.

La fille, pour laquelle il avait le plus d'affection, était l'enfant née de ses amours, au temps maintenant lointain de sa jeunesse, avec la Encké. Il lui avait donné le titre de comtesse de Lamarck. C'était alors une belle jeune fille, en âge de se marier. Le roi se mit en tête de lui constituer une dot pour faciliter son établissement, mais une dot princière. Ayant appris que le prince de Waldeck était disposé à vendre sa principauté, il pensa à la lui acheter. Dans cette intention, il proposa un voyage à Pyrmont, afin d'examiner l'affaire sur place, et au besoin la conclure (1). Mais il était dit que ce prince extraordinaire n'accomplirait jamais raisonnablement même les actes les plus raisonnables, et il montra une fois de plus, dans cette occasion, que le scandale n'existait pas pour lui. Qu'il se fût fait accompagner dans ce déplacement par des familiers comme Bischofswerder, la Encke et son mari, le valet de chambre Ritz, on eût pu le comprendre; cet entourage ne lui suffit point et il y adjoignit une danseuse nommée Schulzki, laquelle était « grosse en ce moment des œuvres de Sa Majesté prussienne ».

Au retour, Frédéric-Guillaume vit sa tranquillité troublée. La discorde s'était mise dans le singulier entourage qu'il s'était donné ; la faute en était à Ritz. Cet honnête entremetteur s'était violemment amouraché de la Baranius, une ancienne maîtresse du roi : c'était chez lui, apparemment, une habitude ; mais son amour affichait de singulières exigences : il voulait épouser cette femme. Or, uni en justes noces à la Encke, il n'avait pas la ressource de la répudier, comme avait fait Frédéric-Guillaume pour la reine, la répudiation et le mariage

(1) L'affaire ne fut pas conclue, et la comtesse de Lamarck épousa plus tard un simple capitaine de cavalerie française, nommé Thierry.

morganatique n'étant pas des institutions à l'usage des petites gens.

Excédé des plaintes de Ritz, des réclamations de la Encke qui semblait d'autant plus tenir à son mari que celui-ci manifestait plus vivement le désir de se débarrasser d'elle, le roi crut mettre fin à ces ennuyeux débats en exilant la Baranius à trente lieues de Berlin. Combien il se trompait ! Le désespoir de Ritz, séparé de sa bien-aimée, ne connut plus de bonnes, et la Baranius elle-même, transgressant l'ordre d'exil, revint en suppliante à Berlin, puis à Potsdam. Pour en finir, le roi ne vit qu'un moyen : obtenir de la Lichtenau qu'elle consentît à la rupture de son mariage. La vieille maîtresse, qui avait réfléchi, songea alors à profiter de la faiblesse du roi pour tirer un nouvel avantage de cet imbroglio grotesque ; elle se déclara prête à donner son consentement à la condition qu'elle serait présentée à la reine.

Loin de refuser cette proposition inconvenante, le roi, pris dans l'engrenage, fit transmettre la demande à la reine. Frédérique-Louise la repoussa tout d'abord avec indignation ; mais le roi ne se laissa pas rebuter par ce refus ; il insista et, tout en insistant, eut recours aux arguments solides : il offrit à la reine de payer ses dettes. La reine consentit.

« Prise par son faible, la reine a acquiescé », note dans son Rapport au Directoire le citoyen Caillard (qui avait remplacé le comte d'Esterno à la légation de France à Berlin). Puis, plein des souvenirs de l'ancien régime, il prend soin d'ajouter : « La présentation de la comtesse de Lichtenau est le pendant de celle de Mme du Barry. » Pas tout à fait, pourtant, car Mme du Barry fut présentée à la Cour et non à la Reine, laquelle était morte deux ans auparavant.

La paix ramenée ainsi dans son « intérieur », Frédéric-Guillaume s'abandonna de plus belle à ses passions, et jeta son dévolu sur la fille d'un jardinier, qui avait le triple mérite d'être « très jeune, très fraîche et très jolie ».

Cette intrigue eut lieu au commencement de l'année 1797. Ce devait être la dernière ; à cette époque, Frédéric-Guillaume était déjà fort malade. Les médecins avaient diagnostiqué chez lui les symptômes de l'hydropisie. En vain ordonnèrent-ils des remèdes, un régime sévère ; le roi ne voulant rien entendre, ni surtout renoncer à des plaisirs en quoi il avait

fait consister l'unique plaisir de sa vie, le mal fit de rapides progrès.

Au mois de novembre, il n'était plus douteux que la mort était proche. Retiré dans son palais de Potsdam, le malade était délaissé par ses deux femmes, la légitime et la morganatique, et tous les membres de sa famille. Une seule de ses maîtresses le soigna avec un zèle extrême et une « tendresse de sœur » : c'était la danseuse Schulzki.

Quand il rendit le dernier soupir, le 16 novembre, à 11 heures du matin, le roi de Prusse avait autour de son lit de mort le plus étrange entourage qui se pût voir. En plus de la Schulzki il y avait là Ritz, la comtesse de Lichtenau, un émigré brabançon, Saint-Ignon Dammartin, une émigrée française, Mme de Nadaillac, et l'abbé de Broglio.

Le premier acte du nouveau roi, Frédéric-Guillaume III, fut de faire arrêter Ritz, la comtesse de Lichtenau, Saint-Ignon et la danseuse Schulzki. Seule, cette dernière, dont les gens du peuple savaient le dévouement, inspira quelque pitié...

Telle fut la fin de Frédéric-Guillaume II. Il ne fut point regretté, car il ne s'était jamais occupé des affaires de son royaume et ses caprices avaient coûté cher. Il avait dilapidé le trésor amassé par son prédécesseur, et les dettes de l'Etat s'élevaient à vingt-deux millions de thalers. En revanche, il laissait une nombreuse postérité, légitime et naturelle; il semblait n'avoir pas eu de plus constant souci que de suivre le conseil qu'avait donné Frédéric II à son père de faire des enfants. Peut-être avait-il vu là le seul moyen pour lui d'être au moins le père de quelques-uns de ses sujets.

PAUL GAULOT.

LES
MALHEURS DE FERNANDE

(*Suite* [1])

—

X

Elle était folle de colère et de rage impuissantes, mais, à l'hôtel de la rue Pierre-Nys où elle se rendit, le patron lui apprit que Pépé-la-Vache avait donné congé le matin même, après qu'elle était partie. Fernande regagna le boulevard. Elle ne savait qu'entreprendre. Il pouvait être neuf heures du soir et, dans les cafés et la grande brasserie qui se trouve au coin de la rue du Faubourg-du-Temple, des gens buvaient et jouaient aux cartes, comme s'il ne s'était rien passé. La fille aurait voulu crier tout haut sa haine de la police. Elle aurait voulu mettre au courant ces inconnus de l'innommable action de Pépé-la-Vache et se justifier — par une sorte de confession publique — du silence qu'elle avait gardé, dans la crainte de compromettre Loupé et ses complices. Que pouvait-elle faire à présent? La honte, dont elle se trouvait couverte, l'accablait et elle ne savait que le reconnaître, avec une affreuse tristesse.

Quelqu'un lui dit :

— Allez-vous-en... Allez!.. ça vaudra mieux.

Elle se retourna :

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle.

— Je vous conseille de partir, ajouta l'homme qui lui avait parlé.

— C'est bien, reprit-elle simplement.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 473.

Les agents écumaient le boulevard et, Fernande les voyant partout, une terreur soudaine s'empara d'elle. La fille leur céda la place. Elle descendit dans le métro. Sa jupe maculée de boue, ses cheveux qu'elle avait en hâte recoiffés au poste, lui donnaient une apparence étrange. Le métro l'emporta. Debout dans un compartiment de secondes, Fernande vit surgir du sol, derrière des grilles, le canal Saint-Martin, des rues et des avenues qu'elle reconnaissait, la gare de l'Est, la gare du Nord dans des lumières mouillées et frémissantes,puis elle arriva à la station de la place Blanche et descendit. Une fièvre qu'elle n'avait jamais éprouvée la menait au hasard. Elle vit Montmartre. Des fiacres et des taxis traversaient la chaussée. Il y avait beaucoup de monde dehors. Fernande huma l'air de la nuit et il lui parut imprégné d'une douceur particulière.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle.

Sous les platanes dépouillés du boulevard de Clichy, qu'elle avait tant de fois arpenté, elle découvrait des visages dont la mémoire ne lui avait pas tout à fait échappé. Là-bas, une grande lueur, mêlée à des reflets aigus qui montaient des trottoirs, indiquait la place Pigalle. Fernande crut rêver. Longuement, elle regarda la lueur attirante qui éblouissait le ciel sombre et les façades des maisons voisines. Le cœur lui battait dans la gorge, ses jambes mollissaient et tout ce qui l'entourait lui paraissait miraculeusement paré du souvenir des jours lointains. Il n'y avait rien de changé. Des filles s'en allaient doucement sous les arbres ; d'autres marchaient en sens inverse et de tout jeunes gens, aux fines chaussettes de soie et au feutre tendrement fendu sur le milieu, évoluaient avec une discrète impudeur parmi les promeneuses. Fernande demeurait immobile. Pour elle, que l'image du Corse hantait tragiquement lorsqu'elle s'y abandonnait, ce spectacle était presque fait d'illusions. Et de quelles savoureuses illusions ! Des nuits semblables à celle-ci, le même ciel, l'odeur qui s'élevait du sol avec un émouvant rappel d'autrefois,ces arbres, ces passants, ce calme mouvement encombré du quartier,tout s'unissait pour la convaincre de son nouveau bonheur.

Pourtant, Fernande gravit la rue Lepic et l'habitude qu'elle retrouvait la conduisit au National où Gustave, le garçon, la reconnut.

— Madame Fernande! s'exclama-t-il. Mince, alors! Y a une paye qu'on vous avait vue!...

Elle commanda, sans lui fournir d'explications :

— Ça s'ra un vieux marc... Gustave!

— Ah! Ah! Ah! Madame Fernande!

A leur table, elle découvrit le Lucre, Albert-le-Tondu, Flicot, la Bataille, et elle échangea, sobrement, avec eux un regard.

— Tout de même, assurait le Lucre..., une môme pareille s'esquinter si vite!

Fernande se regarda dans la glace. Sa joue droite portait la marque des griffes de Bertha. Elle avait un œil qui tournait au « brou de noix » et le visage tiré comme celui d'une malheureuse. Cela lui fit trouver la différence de ses impressions, mais elle ne détourna pas les yeux de son image.

— C'est bon, se contenta-t-elle de répondre, pour le Lucre qui la plaignait.

Et elle sortit du bar après avoir vidé son verre. Il lui semblait que tout lui échappait brusquement. Comme cela s'était vite accompli! Sa jupe souillée de boue la gênait pour marcher. Elle voyait la rue grise et luisante, le ciel roux au-dessus et toute son illusion tombait. Des hommes, qu'elle avait connus par leur prénom, disaient : « Tiens, v'là Fernande! » Ils ne s'arrêtaient pas pour lui parler et elle n'était pas curieuse de ce qu'ils avaient pu faire durant son absence. C'était comme si elle les avait vus hier. Elle descendait la rue à côté d'eux sans trouver leur nom, ni se sentir poussée à les saluer d'un mot quelconque qu'elle avait naturellement autrefois sur les lèvres quand ils se rencontraient. Des femmes se retournaient derrière elle. Un gigolo la considérait en silence... Alors le sentiment soudain de sa déchéance s'empara de Fernande avec une violence extraordinaire. Elle se tourna du côté du gigolo et, sans préambule, elle lui demanda s'il savait où pouvait être Jésus-la-Caille.

XI

C'était lui! c'était elle! Un trouble inexprimable la gagnait et Jésus-la-Caille, ne sachant que dire, regardait Fernande avec un mince sourire. Autour d'eux, sous les arbres secs du boulevard de Clichy, des ombres se profilaient.

— Restons pas là, murmura la fille.

— Mais où aller ?

Elle fit un geste indifférent, en désignant un des nombreux bars qui bordent les trottoirs.

— La Caille ! disait Fernande.

— T'es revenue..., répondait-il.

— Oui.

— Et Pépé-la-Vache ?

— Ah ! môme, soupira la fille... quel fumier !

— Je l'savais...

— J'aurais dû t'écouter, reconnut-elle à voix basse, et elle ajouta, tristement : Ça t'fait plaisir de me revoir ?

— Beaucoup, Fernande.

— Et moi ? Tu ne sais pas. Non. Tu ne peux pas savoir. J'ai plus la tête à moi, ni rien. Regarde comme je suis mise.

— Il t'a battue ? demanda Jésus-la-Caille.

— C'est pas lui. C'est une femme avec qui que j'm'ai arrangée... La Bertha... on s'est rencontrées, à Belleville...

La Caille dévisageait Fernande comme un être extraordinaire. Pour lui, qui n'avait pas quitté Montmartre où il vivait dans les plaisirs, il n'imaginait pas qu'on pût trouver ailleurs d'intérêt ni d'occupations. Fernande le dépassait et, s'il rencontrait dans son regard le même feu que naguère, il se demandait pourquoi la fille ne ressemblait pas à toutes celles qu'il avait coutume de confondre dans un égal dédain.

— A Belleville ! s'étonna-t-il avec innocence.

— Oui, dit Fernande. Et toi ?

— Oh ! moi, j'suis pas libre, assura-t-il... J'démarre pas d'ici. Tu sais. J'ai bien repris et j'ai pas à me plaindre.

— Ah ! remarqua Fernande.

Il poursuivit :

— D'abord, où que je s'rais allé ? Où ? Et puis, Bambou va sortir de la taule. On l'attend. Son frangin la Puce le voit toutes les semaines. J'm'ai arrangé avec la Puce. Voilà tout. Autrement, qu'est-ce que tu crois qu'on peut faire ?

— Rien, répondit la fille. Moi, j'suis revenue à cause qu'avec la Vache, la vie n'est plus possible. J'vais rester ici, maintenant, et attendre...

— Qu'il revienne ?

— Qui donc ?

— Mais... la Vache !

Fernande eut un sourire désabusé.

— Il reviendrait, fit elle avec dégoût, que jamais plus...

— Pourquoi ? dit vivement Jésus-la-Caille.

Il était sincère dans la surprise qu'il manifestait et sa bouche, dessinée au carmin dans son pâle et joli visage, eut une moue complaisante.

Fernande reprit :

— T'as pas changé, la Caille.. Je l'vois bien. Alors qu'est-ce que j'vais devenir ?

— La Messaline est morte, trouva-t-il pour détourner la conversation du cours qu'elle allait prendre.

La fille ne répondit pas. Simplement, elle baissa la tête et regarda la pointe de ses chaussures. Jésus-la-Caille se taisait.

— On va boire ? demanda-t-elle après un silence.

— Pas maintenant, fit-il, gêné. La Puce va rappliquer. Il est onze heures. Mais, si tu veux me dire l'hôtel où qu't'es, je t'promets d'aller te voir, des fois... l'après-midi...

La fille indiqua le bas de la rue Lepic, à gauche. C'était l'hôtel où elle habitait avec le Corse et Jésus-la-Caille se dandina.

— Au même ? reconnut-il.

— Oui, j'vais reprendre la carrée où que j'étais et puis... ah ! quel malheur, dis, môme, que tout ça soye arrivé.

— .....

— Bien sûr, Bambou... Mais l'Corse, prononça-t-elle avec lenteur, c'était un homme, la Caille, et j'ai beau chercher le pareil. C'est inutile. Alors je pense que c'est à cause de moi que la Vache l'a faisandé dans leur combine.

— Il sortira, Fernande.

— Des fois ! répliqua-t-elle amèrement.

Jésus-la-Caille domina la sorte d'attendrissement qui s'emparait de lui.

— Une môme comme toi !

— J'suis plus rien, dit Fernande... Rien du tout. Je l'sais et même que je m'demande, des jours, quelle femme que j'ai pu être pour donner mon homme.

Il comprit l'allusion.

— C'est la vie ! fit-il sans insister.

— Quelle vie ! reprit-elle. Ah ! môme, je l'jure, si mon homme devait pas sortir et s'venger...

— Se venger ?

Elle soupira :

— Pas d'toi, la Caille. Toi, qu'es-t'as fait ? Y a que d'ma faute, là-dedans, et d'la faute à Pépé-la-Vache.

Il se sentit à l'aise.

— Celui-là, reprit-il... Oui, ça sera bien que l'Corse...

— Il le buttera, va, sois tranquille.

— Mais, la Vache va rappliquer, observa Jésus-la-Caille au bout d'une seconde... et tu crois pas qu'il peut...

Fernande se secoua.

— Qu'il vienne,affirma-t-elle durement. J'l'ai assez vu et ici j'suis la femme du Corse pour tout l'monde. Il me trouvera, s'il vient.

— Et s'il nous voit les deux ? s'alarma Jésus-la-Caille.

La fille releva la tête et lut, dans le regard du blond adolescent, la même frayeur que jadis, alors qu'entraîné dans l'obscure machination du Corse, il tremblait à côté d'elle.

— Mon Jésus! murmura-t-elle.

Il s'écarta légèrement.

— T'as les foies? s'étonna Fernande. Ah ! mince... mais de quoi t'aurais peur, puisque j'suis là et qu' maintenant...

— Les bourres... souffla Jésus-la-Caille. Tu n' sais pas? Y en a jamais tant eu et, pour nous, c'est tout l' temps qu'ils sont à monter des sales coups. Moi, n'est-ce pas? je m' tiens peinard. Je n' sors plus. J' me gare, mais il ne faudrait qu'une fois pour me faire poisser.

— Alors, adieu dit Fernande...

— Adieu ! répéta la Caille.

Il ôta sa casquette pour passer la main dans ses cheveux et les faire adroitement bouffer, puis, sur le boulevard que peuplait un monde équivoque, il s'en alla très vite, cependant que Fernande immobile le regardait partir et le voyait, avec détresse, gagner le célèbre bar de la Palme.

XII

Les jours qui suivirent aidèrent cependant la fille à prendre sur elle-même le dessus. Elle se levait tard le matin et, durant

tout l'après-midi, elle descendait dans les bars du boulevard de Clichy où des filles, qu'elle retrouvait au point où elle les avait laissées, la mettaient au courant des scandales. La Vache ne se montrait point. Fernande ne voyait pas non plus Jésus-la-Caille et les pâles truqueurs, à qui elle s'adressait parfois, ne lui fournissaient que de très vagues renseignements.

— Tu comprends? avait dit la Caille aux « copains ».

Ils observaient bien la consigne et Fernande, qui s'éveillait chaque jour dans la chambre où elle avait habité jadis avec le Corse, trouvait qu'il emplissait cette chambre d'hôtel d'un caractère particulier. La commode, la glace, le lit et la table à toilette devenaient pour Fernande les objets destinés à son seul usage, comme elle l'était aussi, et il lui semblait que l'avenir s'arrangerait sur les projets qu'elle en formait. N'avait-elle pas trouvé, dans un placard, les cartes dont elle se servait? Elle voyait là comme un signe providentiel et, le soir avant de se coucher, elle ne manquait pas d'interroger ces cartes qui l'avaient jadis instruite dans le désir coupable de Jésus-la-Caille. Il revenait parfois, mais c'était par méprise, car le roi de carreau, qui figurait pour elle l'absent dont le culte la rachetait, avait raison de toutes les complications et des plus basses intrigues.

Toutefois ce n'était pas sans peine. Superstitieuse jusqu'au sublime, Fernande tremblait, en effet, pour la réussite de ses plans. Pépé-la-Vache l'obsédait dans les cartes : il tentait d'accumuler les difficultés du jeu et c'était toujours par son influence que la fille retournait, avec chagrin, sur la table, un pique après un autre. Elle n'aimait pas les piques. Et l'effort qu'elle faisait, pour éviter de se frapper outre mesure quand sa combinaison ratait, lui faisait voir la nuit, dans un rêve abominable, Pépé-la-Vache et son hypocrite sourire. Alors, le temps qui la séparait encore de la sortie de prison du Corse lui paraissait interminable. Elle comptait les mois et cela n'était pas fait pour lui donner le courage de retourner, comme elle le disait, « à l'atelier », le lendemain.

Ses compagnes s'en apercevaient.

— Qu'est-ce que t'as, Fernande? lui demandait Kiki, la rouquine. Tu vas nous fout' la poisse avec ta gueule de faire part.

Elle souriait péniblement :

— Tu t'en fais? s'étonnait une autre, qu'on surnommait la Boule.

— Je n' m'en fais pas, répondait-elle les yeux perdus dans des visions. Et puis ça me regarde, n'est-ce pas?

— Pour des cartes? s'étonnait Fesse-de-Rat, une troisième.

— Oui.

Elle secouait les épaules. Fernande reprenait :

— Tu l'as pourtant connu, toi, la Boule, cette grande vache!

— Pépé?

— Quel fumier! déclarait sérieusement Kiki, la rouquine... Et mariolle. Tiens! J' parle de Marie-la-Thune, une femme qu'a disparu, on peut pas savoir... Elle était avec lui. Alors...

— Et la Mélie?

— Elle aussi. Dame, pourquoi qu'elles tombaient dans ses cordes?

— Y'en a pas, observait la Boule, après une minute de réflexion, pas une que je sache à qui ce mec-là n'ait pas porté malheur. Et les hommes laissaient faire... Ah! les hommes, vrai, pourvu qu'on touche pas à leur boulot, ils laissent toujours faire. Pas d'histoire, que fait l' mien quand j'y cause de c' qu'on voit, des fois, entre nous. Pas d'histoires!

— Bien sûr.

Fernande disait alors avec une sorte de fierté malheureuse :

— C'est c' qui a perdu l' mien de s'occuper du contraire... et c'est dur d'y penser, rapport qu'un homme comme le Corse, il était là... pas vrai?

— Et Pépé, s'informait Kiki, la rouquine, l'a fait tomber?

— Nature!... Ah! celui-là, j' voudrais... déclarait Fernande découragée. Je le promets... Ça s' passera pas comme ça.

La Boule se mettait à rire.

— Pourquoi, demandait-elle ensuite perfidement, t'es-tu donc mise avec Jésus-la-Caille?

Fernande la regardait.

— C'est vrai, prononçait-elle. Pourquoi? Est-ce que j'savais?... Est-ce qu'on sait? Je ne l'comprends plus, aujourd'hui, ah! la Caille...

Elle se passait la main sur le visage et se perdait dans une légère rêverie.

Jésus-la-Caille ne la tourmentait plus et, cependant, il n'était pas indifférent à Fernande de s'occuper encore de ce qu'il

devenait, car il n'avait pas pour elle que l'attrait de son vice. Fernande, comme toutes celles de son milieu, pouvait s'étonner d'avoir eu tant de « goût » pour lui. Elle n'avait pas le courage d'examiner les raisons de cet amour. En effet, il n'était pas qu'un gigolo fardé. Et l'amour importe peu. Mais, à Montmartre, où les hommes se partagent en deux catégories distinctes, Jésus-la-Caille tenait à la fois des deux types et il profitait d'un mystérieux pouvoir dont se défendent mal d'habitude les filles qui se voyaient en lui. Cela faisait son charme, un charme étrange et d'une confusion douloureuse. Un charme ignoble... Et jusqu'à l'atroce — et presque littérale — copie des femmes où il se conformait, tout aidait au prestige qu'il prenait aussitôt sur celles qui ne s'en défendaient point.

Fernande le savait et jamais elle n'en éprouvait plus amèrement la certitude que parmi ses compagnes. A l'accent méprisant qu'elles avaient, quand il leur arrivait de parler entre elles de la Caille ou de ses amis, la fille entendait qu'elles mentaient. Elle-même avait jadis tenté de résister à ce qui l'attirait vers lui. Elle s'y était usée et, peut-être, était-ce pour cela qu'elle pouvait aujourd'hui parler de l'adolescent, que la Boule lui reprochait, avec un naturel qui les révoltait toutes.

— Y a pas d'quoi rire!... s'étonnait Fernande.

— Allons, ripostait Kiki, la rouquine... Moi, n'est-ce pas, j'm'en fous. Tu ne viens pas ?

Elle se levait de la table où, chaque après-midi, ces dames s'installaient jusqu'à l'heure où il convient de sortir. La Boule et Fesse-de-Rat l'imitèrent.

— Tu viens ? insistait cette dernière qui était la plus douce.

Fernande avait le temps. Elle les laissait partir, commandait un nouvel alcool et, par la vitre embuée du bar, regardait avec un médiocre intérêt les becs de gaz s'allumer un par un.

XIII

Elle ne sortait jamais avant la nuit. La nuit venait vite, avec les premiers froids qui emplissaient les rues et faisaient, dès cinq heures, flotter entre les arbres un petit brouillard mince

et flou. Fernande prenait la direction de la place Pigalle, jusqu'à la station d'autobus qui borde le trottoir. Elle revenait ensuite, sans se presser, traversait la place Blanche. A l'Hippodrome, elle s'arrêtait un instant, flairant la chance, retournait sur ses pas et il lui arrivait presque toujours de n'avoir pas à faire deux fois de suite le même trajet sans y trouver son bénéfice. Elle fredonnait, en marchant, un doux air de romance dont elle ignorait les paroles. Ses regards fouillaient l'ombre. Un homme s'approchait et l'accompagnait. Elle faisait son prix. L'homme la suivait ensuite dans une des sordides maisons des impasses... puis ils se séparaient et la fille se disait qu'au cinquième elle en aurait assez. Cela la menait jusqu'au dîner... Quelquefois, elle devait sortir après neuf heures, par exemple quand il avait trop plu de cinq à huit... Mais elle n'y tenait guère et elle préférait « s'occuper » davantage le lendemain, car elle avait toujours assez d'argent pour attendre, sans se donner trop de mal, deux ou trois jours ou quatre, s'il le fallait.

En cheveux, vêtue du long imperméable qu'elle tenait de Loupé, la Fernande passait donc sous les arbres du boulevard et elle n'avait pas l'air de mendier, comme certaines, qu'on la préférât à d'autres. Ils venaient bien tout seuls et elle était sûre qu'elle obtiendrait d'eux quelques francs de plus sur la somme qu'elle avait fixée, car elle savait s'y prendre. Sous son imperméable qu'une ceinture serrait à la taille, on la devinait souple et cambrée. Ses chaussures lui moulaient haut la jambe si bien que, lorsqu'elle ôtait sa jupe et son corsage où ses seins étaient libres, elle avait à s'offrir dans un déshabillé qui rappelait celui de certaines maisons où les bottines ont tant d'attrait. Mais la fille différait des femmes qu'on trouve là, en ceci qu'elle savait être moins complaisante et moins avilie qu'elles. La part du hasard avait plus de prix avec Fernande. Hasard de la chambre, de la lampe et du feu. C'était souvent une pièce étroite et triste. La lampe n'avait pas d'abat-jour et le feu de charbon, qui rougeoyait dans l'âtre, répandait une odeur fétide.

— Donne vingt ronds, annonçait-elle, pour la piaule.

Et le souvenir lui venait ensuite du bizarre éclairage de la lampe sur le papier des murs, la glace ou le plafond, cependant qu'elle ne prenait pas même la peine d'apporter un intérêt quelconque aux gestes qu'elle accomplissait.

XIV

Ce soir-là, — comme il avait plu depuis plusieurs jours, — Fernande était encore dehors après minuit et elle n'arrivait pas à deviner pourquoi la chance, qui la favorisait d'habitude, l'abandonnait. Le vent secouait les arbres par moments et les égouttait sur l'asphalte des trottoirs.

— Y a quéque chose, se disait la fille.

Pour la vingtième fois, elle refaisait le parcours, de l'Hippodrome à la place Pigalle, et elle avait beau croiser sur son chemin des passants dont le regard cherchait le sien, ils ne se décidaient pas. Cependant d'autres femmes, qui se contentaient d'ordinaire de recettes dérisoires, semblaient ne pas perdre leur temps. Fernande n'y comprenait rien.

— Sûrement, reprit-elle en soi-même, c'est la poisse... la poisse... la poisse... et, quand la poisse s'y met...

Elle tenta néanmoins d'aller contre cette malchance singulière, qui l'étonnait plus qu'elle ne la décourageait, et elle s'appliqua, comme une autre, à bien faire.

Le vent soufflait par intervalles et balayait, en grinçant dans le haut des toitures, un ciel bas dont il déchirait les brouillards. Tantôt blancs, tantôt gris ou bien roux à cause des lumières qui luttaient avec eux, les brouillards tournoyaient entre les maisons comme une écume profonde, et l'odeur dont ils imprégnaient l'atmosphère avait un goût fade et pourri d'espace.

— Hé! la Fernande! appelait une fille qui rentrait.

Elle ne répondit pas.

— Alors, fit une autre... non? T'es en veine?

— Oh! dit-elle machinalement, en poursuivant sa route... pas tout à fait... Ce soir, la veine et moi...

Fesse-de-Rat survint.

— Ça n'va pas? demanda-t-elle.

— Non, répliqua Fernande avec simplicité. La chance tourne...C'est tout d'même rigolo à cause que ça m'arrive pas souvent de passer au travers.

Elle s'arrêta sous un bec de gaz dont l'éclat jaune fit sortir de la nuit son troublant et sérieux visage. Fesse-de-Rat s'approcha.

— Et l'type qu'était derrière toi, qu'est-ce que c'est?

— Un type?...

— Tu l'as pas vu? s'étonnait la fille sans la croire... Un sale mec... Il t'a pas lâchée... et j'savais pas comment t'avertir. Sans blague, tu l'as pas vu?

Fernande se retourna et chercha brusquement à scruter l'ombre où de vagues silhouettes se perdaient. Elle s'écarta du bec de gaz : la lumière l'empêchait de voir.

Fesse-de-Rat reprenait :

— J'croyais que tu l'savais... Il porte un chapeau mou et un chandail... C'est de derrière les arbres ou bien le long des d'vantures qu'il s'balade... et y a pas d'autres femmes que toi qu'il ait visées pendant toute la soirée.

— Ah! répéta Fernande intriguée... Un chandail?... et un mou?... T'es bien sûre? Parce que, des fois, ajouta-t-elle, un mec de c'genre-là, ça ne peut être...

Elle n'acheva pas sa phrase et frissonna.

— Fait pas chaud, constatait Fesse-de-Rat.

Mais Fernande pensait à Pépé-la-Vache et elle éprouvait un malaise dont elle ne parvenait pas à se défaire.

— C'est donc ça, prononça-t-elle d'une voix sourde... Il serait revenu!

— Qui ?

— Non, rien... des idées que j'me fais, déclarait Fernande.

Sous le vent, la flamme nue des réverbères se couchait et se débattait. On entendait les arbres se plaindre. Le ciel livide courait au-dessus d'eux.

Fesse-de-Rat battait la semelle sur le trottoir et son manteau, qu'elle tenait à deux mains croisé devant sa figure où le rouge dessinait des plaques rondes, flottait par moment autour d'elle. L'imperméable de Fernande s'envolait aussi. Les rafales de vent devenaient plus fréquentes et, pendant une ou deux minutes, il se mit à pleuvoir.

— Quel temps ! observèrent ensemble les deux femmes.

Elles regardaient dans la direction de la place Blanche où il ne passait personne.

— S'il te file, supposa Fesse-de-Rat, la première, probable qu'il s'aura planqué dans une entrée d'porte ou quelque part. Ça n'sert à rien d'l'attendre ici... et puis, avec la flotte qu'il fait...

— Oui, dit Fernande, vaut mieux rentrer.

— Et on boit pas un glass? proposait la fille. Viens donc. J'paye la tournée...

Elles gagnèrent la place Blanche et la dépassèrent avant d'arriver, sur la gauche, après la rue Coustou, dans un bar étroit et comble où elles parvinrent à se faufiler.

— Deux grogs, commandait Fesse-de-Rat.

Fernande s'approchait du comptoir. A nouveau la porte du bar s'ouvrait; la fille se retournait; elle voyait entrer Pépe-la-Vache, et Fesse-de-Rat, soudain saisie d'un bref frisson, lui confiait tout bas :

— C'est c'lui-là... oui.. ah! mince, alors, si je le r'connais! Et il t'a pas lâchée d'un cran, depuis qu't'es dehors.

XV

Elles attendirent la fermeture du bar pour s'en aller. Il était deux heures du matin. La pluie avait fait tomber le vent et, sur le boulevard que Pépé-la-Vache s'était empressé de regagner sans avoir même achevé de vider le bock qu'on lui avait servi, une nuit épaisse et gâchée par l'averse s'étendait. Fesse-de-Rat et Fernande se hâtèrent le long des maisons et elles gagnèrent, sans que Pépé parût, la rue Lepic où elles se séparèrent. La fille dormit mal cette nuit-là. Le lendemain, elle sortit tard de l'hôtel; mais il pleuvait encore et elle dut, malgré qu'elle n'en eût guère l'envie, reprendre après le repas du soir sa promenade de l'Hippodrome à la place Pigalle. La présence de Pépé-la-Vache l'inquiétait et elle avait beau se demander où il voulait en venir, elle ne savait rien préciser. Seule, à Montmartre, il lui était bien difficile de déjouer les plans d'un homme pareil. Toutefois elle était prête à se défendre et elle demandait uniquement à ne pas être surprise.

— La carne! murmurait-elle, en surveillant attentivement les allées et venues du trottoir.

Elle le redoutait pour la ruse qui lui était particulière et les intrigues de toutes sortes auxquelles il avait toujours été plus ou moins mêlé. Mais Fernande ne remarquait rien de suspect. La chance lui revenait et elle finissait par croire qu'elle en avait été pour ses frais, quand, tout à coup, Pépé surgit de l'ombre à côté d'elle.

— Bonsoir, fit-il de sa voix rauque.

Elle voulut l'écarter.

— J'te parle, reprit-il. T'as compris?

Elle se tut. Il s'approcha presque à la toucher et la regarda tristement, dans les yeux.

— Fernande! poursuivit-il, pourquoi m'as-tu quitté?

— Salop, s'exclama-t-elle.

Il baissa la tête. La fille en éprouva comme une horreur plus grande, et, retrouvant son assurance, ce fut elle qui parla.

— Pourquoi? tu me l'demandes, pourquoi que j't'ai quitté? Alors, non, je n'pige plus. Faire c'que t'as fait et revenir poser une question pareille! Pourquoi ? Ah! bon Dieu! J'te réponds pas. Tiens. Ote-toi d'là que j'passe.

Il étendit la main.

— Ote-toi d'là ! répétait la fille, avec un immense dégoût... allons!

— Non, Fernande... Laisse-moi dire. Je m'en irai pas et j'te ferai pas d'mal non plus. V'là des jours que j'passe, après toi, à me rappeler comme t'étais plaisante, quand tu l'voulais, dans la carrée du père Bouvier. Et le besoin m'a pris de te r'trouver pour t'expliquer tout c'que j'ai pu m'faire de cafard après toi.

— Bourrique!

— J'mens pas, la gosse... et tu l'sais... Ecoute.

— Non, fit-elle indignée... T'es rien pour moi, rien de rien... Veux-tu m'laisser partir?

Il se mit devant elle. Son chapeau dont le bord était abaissé sur les yeux, ses courtes moustaches noires, son chandail le montrèrent à Fernande tel qu'autrefois, alors qu'il l'avait suppliée, par un soir semblable à celui-ci, de devenir sa femme.

— T'as vendu l'Corse!

Il ne répondit pas et la fille énumérait les motifs qu'elle avait de l'abominer.

— Et tout c'que tu m'as dit pour qu'on s'mette nous deux? D'abord, que tu lâchais ton boulot... J'le croyais... et puis le coup de Belleville... Ton pèze, tu l'avais à donner des mômes qui s'garaient pas de toi. Vendu! Ah! ton pèze...

— J't'en demandais pas, Fernande.

— De quoi? Mais, plutôt que d'bouffer d'ce pèze-là, j'm'aurais crevée, la Vache! Tu m'entends?

— Ma môme!

— La ferme! J'suis pas ta môme, j'suis la femme du Corse, et j'l'attends. On verra voir alors si mon homme est quelqu'un.

Pépé-la-Vache eut un beau mouvement.

— C'est vrai, reconnut-il. Et après? J'm'en fous bien... Ça se f'ra quand il voudra, Fernande, puisque c'est fini entre nous.

Néanmoins il ne partait pas. Son visage se crispait et jamais la fille ne l'avait encore vu dans un état pareil. Ses yeux brillaient sous son chapeau marron. Stoïquement, il détourna la tête pour ne pas lui montrer qu'il pleurait.

— Allons ! brisa Fernande... vas-tu me laisser, à présent?

Pépé se recula sans répondre. Elle passa devant lui, d'un saut brusque, et, plus troublée qu'elle ne voulait le reconnaître, la fille s'en alla, cependant que Pépé-la-Vache trouvait dans ses larmes un plaisir fait de honte qui, pour la première fois, lui était plus doux que l'amour.

XVI

Ce n'était pas ce que Pépé-la-Vache espérait de Fernande ni de l'explication qu'il voulait provoquer, mais il perdait tout contrôle sur lui-même, car il se sentait pris d'un tel désir de la femme qu'il n'avait pas su garder, que rien au monde, si ce n'est elle, ne pouvait plus lui offrir d'intérêt. Les projets auxquels il l'associait dans son cœur lui semblaient vains et ridicules. Que lui faisaient ce bar dont il avait si longtemps caressé l'espoir de l'acheter dans un lointain Montrouge et la vie douillette qu'il se promettait d'y mener ? Sans Fernande, il n'y pensait plus, et c'était un grand deuil, puisqu'il comprenait à présent que, jamais plus, la fille ne reviendrait à lui. Son découragement l'accablait au delà des mots qui pouvaient lui servir à le dépeindre et il se prenait en pitié.

En effet, pour Pépé-la-Vache comme pour la plupart des gens de son espèce, quand ils se mêlent d'être amoureux, le jugement qu'il portait sur lui devenait bien extravagant, attendu qu'ils ne commencent pas par se mépriser. Son métier lui semblait naturel et il en tirait toujours un certain orgueil à cause des difficultés et des dangers dont il a sa part... Aussi Pépé-la-Vache trouvait-il que, dans toute cette histoire, le plus malheureux de tous était lui, et il en avait l'impudente certitude au point qu'elle l'empêchait de se ressaisir autant qu'il l'aurait fallu.

Il errait à travers Montmartre, comme une âme en peine. Des hommes qu'il connaissait ne le saluaient point. Les femmes le toisaient. Il s'en apercevait à peine et les risques qu'il pouvait courir à se trop montrer dans un quartier où chacun le soupçonnait d'être vendu à la police semblaient lui échapper. Fernande, qu'il tentait d'approcher, ne le lui permettait guère. Il la voyait de loin et elle ne paraîssait pas disposée à l'entendre de nouveau se plaindre comme il l'avait fait. Comment donc s'y était-il pris pour arriver à une pareille défaite ? Pépé avait beau se le demander. Son amour malheureux pour Fernande l'empêchait d'agir et, dans les bars où il s'attardait en de pénibles réflexions, son visage jaune et tiré trahissait ses ennuis. Il buvait. Il ne s'occupait de personne. Sa cigarette, qu'il laissait s'éteindre, lui collait à la bouche et l'amertume de tabac froid qu'elle lui laissait n'ajoutait rien à celle qu'il remâchait pendant des heures, des nuits et des journées.

Fernande quelquefois passait sur le boulevard. Il la suivait des yeux silencieusement et, quand elle avait disparu, il se demandait comment il pouvait s'obstiner à la désirer. La fille crânait. Il le voyait à ses façons et cela lui était quand même une sorte de réconfort, car il se disait qu'il le lui permettait.

On n'a jamais raison d'une femme qui vous méprise que par la crainte où l'on peut la forcer. Pépé-la-Vache ne l'ignorait pas ; mais il aimait Fernande avec cette violence étrange et désolée d'un homme qui n'attend rien et qui doute de lui-même. La menace du Corse avait beau ne pas être immédiate. Elle lui donnait pourtant à réfléchir, et c'est alors que Pépé-la-Vache sortait de son curieux désenchantement pour se demander s'il n'était pas plus sage d'arranger sa vie sans Fernande et, surtout, sans attendre le retour du Corse. Le beau mouvement qu'il avait eu, le soir où il s'était efforcé de reconquérir la fille, lui semblait ridicule et il n'en avait pas tiré tout l'effet dont il prétendait se servir.

Hélas ! les jours se succédaient et les nuits... Le Corse, pour longtemps encore, n'était pas un obstacle. La Vache le savait. Il ne se décidait pourtant à rien entreprendre et le triste ciel de novembre, qui fondait en pluies intarissables, achevait de le rendre plus misérable encore et plus tristement résigné.

XVII

Or, un matin, comme le petit jour pâle et frileux se levait au-dessus des maisons de la place Blanche, Pépé-la-Vache, qui rôdait au hasard des rues, rencontrait Jésus-la-Caille devant le bar étouffé de la Palme et lui disait :

— Tiens... toi !

— La Vache ! s'exclamait la Caille.

La Puce l'accompagnait. Coiffé d'une casquette à carreaux, vêtu de pantalons à patte d'éléphant et d'un court veston serré à la ceinture, le mince truqueur avançait un visage anxieux dont les yeux cernés brillaient d'une langueur tendre. La Caille le présentait. Jojo, le marchand de morphine qui sortait, du bar à leur suite, eut un mauvais rire qui découvrit sa dent cassée. On se voyait mal. Jojo s'esquiva. L'aube versait comme une lumière d'eau profonde dans laquelle arrivaient des taxis, des fiacres et des filles qui traînaient.

— Et ça va ? s'informait la Vache, sans élan.

La Puce voulait partir.

— Oui, fit Jésus-la-Caille.

Hésitant, il regardait Pépé et ne savait comment s'en débarrasser.

— Vous rentrez?

— On rentre.

— Et vous? demanda la Puce.

— Oh ! moi....

Jésus-la-Caille, que cette rencontre mettait en défiance, n'insista pas.

— Vous rentrez? reprit Pépé-la-Vache. Il avait un regard étrangement dur et le bas de sa figure semblait tendu d'un crapuleux sourire. Allons !

— Mais?..

— J'ai l' temps, assurait-il... et puis, j' voudrais t' parler, la Caille... rapport à la Fernande. Tu l'as revue?

— Fernande ? feignit d'interroger l'adolescent que cette entrée en matière prenait au dépourvu.

— V'là un bout d' temps, dit Pépé-la-Vache... On s'était quitté pour des histoires qu'est mon affaire. Tu sais qu'elle se fait des idées, cette môme-là. Des drôles d'idées... Les femmes !

La Puce approuva de la tête.

— Les femmes, c'est les femmes, reprit l'autre en foulant d'un pas mou le trottoir encombré de poubelles, et j' la laisse libre, es'pas? de faire ce qu'elle croit bien. J'y cause pas, jamais. On s' voit. On s' salue pas...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien d' ma part, articula-t-il de sa voix rauque.

Jésus-la-Caille l'observait et la Puce, que cette conversation agaçait, épiait le boulevard où l'aube se mêlait au jour. Il avait froid.

— Pourtant, continuait Pépé-la-Vache, — et son sourire devenait plus désagréable à voir, — elle doit m' connaître... Et si j'y dis rien, j'ai mon idée, es'pas? Mon idée, à moi, qu'on n' sait pas, ni toi, ni elle...

— Nature.

— Bon. Par conséquent, mon idée à moi, c'est personne qui peut m' la faire expliquer. Ça s'explique pas.

— La Vache, interrompit Jésus-la-Caille, pourquoi m' racontes-tu ça?

— Ecoute-moi bien, fit Pépé-la-Vache, en suivant le fil de sa pensée. Tu m'écoutes? Là-dedans, c'est la Fernande qu'a tort d'installer, comme elle fait. Es'pas? j' la laisse libre... Elle est libre... Et moi?

— Mais ton idée?

— J' l'ai là! répondit Pépé-la-Vache, en se touchant le front.

Il s'arrêta une minute; ses yeux sombres cherchèrent ceux de Jésus-la-Caille.

— T'as compris? lui demanda-t-il ensuite.

— Pépé, dit Jésus-la-Caille... ça serait-il que tu...

— Crrr! jeta sourdement la Vache. Je suis ce que je suis. J' m'en cache pas... Mais l' Corse, s'il est en boîte, c'est moi que j' l'ai eu, pas vrai? Si, c'est moi, Pépé-la-Vache. J' l'ai donné aux chiens. Donc, il en a encore pour...

Il compta sur ses doigts :

— Novembre... décembre... janvier... février... mars... avril... mai... ça fait sept mois. Dans sept mois, on fait des trucs. Faut pas sept mois d'abord. Un coup... Pan!.. n'importe où, dehors ou dans un bar... et, prouva-t-il, en tirant de la poche de son vieux veston un revolver, le v'là!

Il le fit jouer dans ses doigts, le soupesa, le montra au jour cru qui s'ouvrait dans les rues, puis, revenant à l'intention qu'il avait eue d'intéresser la Caille à ses malheurs, il glissa l'arme dans sa poche et reprit :

— Maintenant qu' t'es au courant, il faut bien m' suivre. T'iras trouver la Fernande un de ces jours...

— Quoi? quoi? s'interposa la Puce.

— Marre, ordonnait Jésus-la-Caille au frère de Bambou. Veux-tu te taire?

— T'iras donc la trouver.

— Et j'y dirai? s'enquit Jésus-la-Caille que la résolution de Pépé-la-Vache traquait comme une bête.

Pépé parut ne pas entendre. Sur la chaussée, de lourdes voitures de bouchers, qui se rendaient à la Villette, roulaient à gros fracas. Des bars de nuit descendaient des fêtards et des femmes qui cherchaient une auto.

— Salut! fit alors Pépé-la-Vache.

Il ne serra la main ni de Jésus-la-Caille, ni du jeune la Puce, tourna les talons, traversa le boulevard et bientôt se perdit dans une des impasses où se trouvaient plusieurs hôtels meublés mal fréquentés.

XVIII

— Fernande! appela doucement Jésus-la-Caille en frappant à la porte de sa chambre.

Pépé lui-même vint ouvrir.

— Oh! fit l'adolescent.

— Comment?

— Qu'est-ce que c'est? demandait la fille...

— Je...

— Mais... observa la Vache, avec un bas ricanement.

Jésus-la-Caille se recula.

— Entre donc, dit Fernande.

Elle était assise sur le lit et, dépeignée, tripotait un jeu de cartes dont elle cherchait à faire une réussite.

— De quoi? s'informait la Vache.

Il y eut un moment de gêne et Jésus-la-Caille, s'approchant de Fernande, la vit, avec stupeur, désigner du doigt Pépé-la-Vache et rire silencieusement.

— T'as du retard, affirma celui-ci... Si c'est pour la commission que tu d'vais faire?..

— Non, répliqua l'adolescent... J' suis monté. J' passais par là et j' m'ai dit que, depuis l' temps que j'avais promis de venir...

Pépé-la-Vache le surveillait. Comprit-il? La Caille le vit aller jusqu'à la fenêtre, en soulever le rideau et plonger du regard dans la rue.

— Il y a quelqu'un? demanda tout à coup Fernande.

Pépé-la-Vache se retourna et haussa les épaules. La Caille se taisait.

Il était quatre heures de l'après-midi. Les bruits du dehors arrivaient dans la chambre avec une sorte d'éloignenent confus et tâtonnant. La lumière chavirait et, malgré que le temps fût sec, une brume légère se formait au-dessus de la rue, dans l'espace étroit qui permettait d'apercevoir, à travers le haut de la fenêtre, un morceau de ciel vide entre des maisons et des arbres hérissés.

— Quelqu'un? répéta la Vache avec la même intonation. Non. Y a personne.

Ses yeux s'emplirent d'une lueur trouble... Fernande laissa les cartes. Elle se leva, puis, sans savoir quelle force la poussait, marcha vers la porte que Pépé avait refermée.

— Arrête, lui cria-t-il.

Elle était blême. Il la conduisit près de la fenêtre...

— Mais regarde... puisque je te jure qu'il n'y a personne...

— Mon Dieu! gémissait la fille.

— Personne, redit Pépé-la-Vache, les dents serrées. Aie pas peur, Fernande... Je suis là. T'es pas louf avec tes visions? Parole!... Si j'en étais pas sûr, tu m'ficherais...

— Laisse-la, Pépé, fit alors Jésus-la-Caille.

— Tu charries?

— Ecoute, ajouta l'adolescent... Ça vaut mieux. Laisse-la... qu'elle parte!...

Il n'osa poursuivre, tant la nouvelle qu'il apportait lui causait de frayeur. Pépé-la-Vache eut un brusque frémissement, et il poussa Fernande dans un coin de la chambre, puis, à voix basse, tourné à demi vers Jésus-la-Caille, il l'interrogea :

— Mais... où qu'il est? Tu l'as vu?

Fernande, saisie d'une grande émotion, murmurait :

— Qu'est-ce qu'il va faire ?

— Il va rien faire... rien... tu entends, s'emporta Pépé-la-Vache... Rien... ah! Tu l'as vu ?

— Oui, répondit Jésus-la Caille... Et j' l'aurais pas reconnu... Une casquette qu'il porte à présent et j'aurais passé sans l'a r'marquer... Il a regardé juste quand je l'regardais aussi... On s'a vu...

— Il a rien dit ?

— Il a tourné la tête, Fernande.

Elle se mit à crier :

— Mon homme !

— C'est moi, haleta Pépé-la-Vache... Moi ! Moi ! Vas-tu te taire ?

— Laisse-moi passer... Laisse, oh ! Laissez-moi donc.

— Passer ? J'te garde, lui souffla-t-il presque bouche à bouche.

— Pépé... intervint la Caille.

Fernande reprenait :

— Mon homme, c'est le Corse, et y a que lui... De l'sentir en bas, t'as donc pas vu mon sang tourner au blanc sur ma gueule! Ici, c'est chez lui... Tu le sais... Allons... dites.

Il lui tordit les mains.

— Donneur ! donneur !... l'insulta-t-elle. Tu l'as donné, la Vache...Oui... toi, et t'as pu croire que l'jour où qu'il viendrait pour m'chercher... Oh! je sais bien que ça sera pas pour les noces blanches. Ça sera pour les noces rouges...

— Fernande! supplia Jésus-la-Caille.

— Assez !

— Moi ! fit avec férocité Pépé-la-Vache.

La fille se débattit. Il la tenait et voulait l'empêcher de crier, mais il n'y parvenait pas et Fernande, au lieu de se plaindre du mal qu'il lui faisait, appelait, comme on pleure, le Corse qui était sorti de prison.

La porte de la chambre s'ouvrit.

— Malheur ! jeta la Vache !

— Y a des rognes, là-dedans? déclarait une voix.

Le Corse, dont on devinait la silhouette, referma la porte derrière lui. Il avança, écarta Jésus-la-Caille qui tentait de l'arrêter, puis, quand il fut près de Pépé-la-Vache, il le regarda. Fernande s'était effacée.

— Jette ton feu, dit le Corse.

— Je ne...

— Ton feu !

Lentement, la Vache plongea la main droite dans sa poche, en retira le revolver qui s'y trouvait et le lança par terre.

— T'es donc rien de rien? railla-t-il en tremblant.

— Fumier !

— Mais...

— Non !

— Je vais te dire... commençait la Vache...

Il s'était emparé d'une chaise qu'il tenait devant lui et, collé au mur, le regard agrandi de terreur, il tentait encore, par un suprême argument, de détourner le Corse de sa haine.

— Non, reprit celui-ci... Un homme comme toi !

— Y a pas que d'ma faute... poursuivait l'autre... et le jour où la combinaison...

— Là ! désigna le Corse.

Au mouvement qu'il fit, en élevant le bras sur Pépé-la-Vache, sa « lame » brilla et l'on entendit, avec un han ! le coup sourd du couteau. Un cri terrible l'accompagnait, puis la chute des deux corps et très vite, avec une atroce ferveur, d'autres d'autres coups, cependant que, sur le parquet de la chambre, la Vache avait encore des soubresauts.

La nuit était tombée. Par terre, le sang qui giclait d'un bruit mou, sans rencontrer d'obstacles, s'étendait. Le Corse se releva.

— Mon homme ! implora Fernande.

Il ne répondit pas.

La fille allait à lui. Ce n'était plus le même homme. Son visage serré de souffrance portait, au-dessus de l'œil gauche, une large cicatrice qui fit dire à Fernande :

— Tu r'viens d'loin... Ah ! mon homme... Si tu savais comment qu'j'ai tombée sans toi... ici... partout... des jours et des jours... C'était trop... Mais t'es revenu... j'suis folle... oh ! j'suis folle, j'suis folle !

Elle lui prenait les mains et se frottait à son épaule en riant, en l'appelant, dans une ivresse qui la rendait à l'innocence profonde de son amour. Et elle baisait ses mains qu'elle tenait dans les siennes, son veston sale et vieux, elle parlait... elle était heureuse.

Le Corse la regarda sévèrement.

— Mon homme!

Il s'écarta d'elle.

— Viens! se pâma Fernande.

Il s'essuya les mains avec les draps du lit défait, ramassa son couteau, le ferma, le mit dans sa poche, puis, sa casquette abaissée sur les yeux, gagna la porte et disparut.

La fille ne comprenait pas:

— Quoi! quoi! s'exclamait-elle... Parti? Il est parti... Il est...

— Fernande! appela Jésus-la-Caille.

Il la prit dans ses bras et l'empêcha, comme il put, de crier. Elle tremblait de tous ses membres. Ils ne se voyaient pas. Enfin, elle se mit à pleurer et Jésus-la-Caille, qui l'embrassait, lui confiait tout bas, en essuyant ses larmes:

— Pleure... Oui... Va! c'est rien... Il vaut mieux que tu pleures, Fernande! Fernande... On est si pareils, tous les deux...

Cependant il ne songeait qu'à Pépé-la-Vache, étendu dans la chambre. Il reconstruisait la scène... Cela lui était abominable...

— Pépé, murmura-t-il, atterré.

Fernande se sépara de son étreinte et sonna. Jésus-la-Caille s'affola; mais lorsque Philibert, le garçon de l'hôtel, fut monté dans la chambre, la fille alluma l'électricité...

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Philibert.

Fernande le prit par la manche de sa chemise. Il vit par terre Pépé, le sang...

— Mais... sursauta-t-il...

La fille partait d'un maladif éclat de rire...

— Mais... vous ne voyez donc pas?... ajouta-t-elle... Allons... Faites vite. Allez prévenir les agents. Moi... la Fernande... j'ai crevé mon homme!

FRANCIS CARCO.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Art Roë : *Monsieur Pierre*, Plon, 3.5o. — Odette Keun : *Mesdemoiselles Daisne, de Constantinople*, Sansot, 3.5o. — Pierre Mac-Orlan : *Le chant de l'équipage*, Edition française, 3 5o. — Albert Garenne : *La forêt tragique*, Plon, 3.5o. — Comtesse de Chambrun : *L'Echiquier*, Georges Crès, 3.5o. — Paul Duplessis de Pouzilhac : *Aile blanche*, Maloine 3.5o. — André Savignon : *Une femme dans chaque port*, Flammarion, 3.5o. — Renée d'Ulmès : *Le chemin de la Vie*, Lemerre, 3.5o. — Léon Frapié : *Bonnes gens*, Flammarion, 3.5o. — P.-J. Toulet : *Comme une fantaisie*, Georges Crès, 3.5o. — Charles Derennes : *Leur tout petit cœur*, La renaissance du livre, 3.5o, — Georges Fabri : *L'art d'accommoder et de raccommoder Civlots et Poilus*, Perrin, 3.5o.

Monsieur Pierre, par Art Roë. Né le 26 juin 1865, le lieutenant-colonel Patrice Mahon fut tué à l'ennemi le 22 août 1914. L'auteur de ce roman, qui est une reconstitution de la vie avant 70, n'avait donc pas plus de cinq ans lors de la première mauvaise aventure de la France. *Monsieur Pierre* est un essai loyal de révision du procès qu'on a souvent essayé d'intenter aux légèretés de la société de cette époque impériale aboutissant à la pénible capitulation de Sedan. Art Roë a-t-il puisé dans sa propre famille ses documents littéraires, ou a-t-il, par la logique même des compositions loyales, ramené à une vérité relative ses particulières découvertes? En tous les cas, il a cherché la sincérité dans les plus petits détails de son œuvre et il nous montre une famille qui pourrait bien être le type des familles françaises de l'époque dite frivole de Napoléon III. Les vieux instincts révolutionnaires agitent, selon l'éternel goût français, les jeunes hommes en leur dictant jusqu'à leurs besoins d'émancipations amoureuses; ils ont l'idée de liberté un peu comme une idée libertine; mais quelle différence entre leurs nobles désirs de courses à la chimère avec les appétits grossiers de sports *penses-tu réussir* des jeunes hommes de 1900! Je n'ai pas la manie de dénigrer une époque pour faire prévaloir une autre époque ; pourtant chaque fois que l'on a voulu salir le temps d'avant pour nettoyer celui d'après, je me suis demandé si le contraire ne serait pas plus... facile, sinon plus exact. Le jeune héros, Brunot de Persauges, n'a pas la notion du droit à la vie qui brutalise les voisins. Il a la sensibilité exaspérée des esprits clairvoyants cherchant à comprendre avant de prendre. D'une lignée où tous les mâles ont servi, il rêve de servir les idées avant de se laisser enrôler dans la terrible obéissance passive. Il sait que la science est, par excellence, la maîtresse émancipatrice.

Si elle n'a pour tradition que la volonté de nous découvrir surtout la vérité de demain, l'autre tradition, elle est aussi trompeuse pour le cœur que toutes les autres maîtresses donnant dans le positivisme. Il hésite, il voudrait se conduire lui-même et a peur, justement, d'échapper au frein de la noblesse de son éducation qu'il sent, malgré lui, dans ses muscles lorsqu'il glisse aux pentes dangereuses. Vient la guerre, et celui qui pouvait être un brillant officier s'engage comme simple soldat. C'est le résultat le plus certain de toutes ses tergiversations et précisément ce qui fera le mieux ressortir le courage, l'abnégation héroïque du jeune Français. Il part avec Cornette, cette brave petite jument de pur-sang qui fut sa compagne en l'art d'admettre la liberté comme un beau divertissement, une sorte d'émulation à dompter les mauvais instincts, et le maître ne tombe, grièvement blessé, que lorsqu'elle est morte. La mère, la sœur et la fiancée se réunissent à la résurrection du soldat, lui ramenant la merveilleuse sensation du devoir accompli et aussi sa récompense. Mutilé comme la France elle-même, il aura le répit accordé par la fatalité au retour possible du même drame, plus noir et plus terrible, dans lequel, au premier acte, l'auteur de ce livre, si bellement consciencieux, tombera glorieusement, *heureusement* pour lui.

Les détails d'existence rurale, dans les contrées du Jura, les joyeuses et abondantes vendanges, la confiance même du peuple d'alors, confiance qui était synonyme de foncière honnêteté, font plaisir à voir et à étudier le long de ces pages très serrées, emplies de réalités, quoique point lourdes. Et l'on pense, avec mélancolie : ne faisait-il pas meilleur vivre sans connaître les lois des nouvelles libertés sociales qui ne tendent à rien moins qu'à supprimer le pittoresque de la vie rurale et à détruire l'urbanité de la vie *urbaine* ?

J'ai dit qu'Art Roë était mort, *heureusement* pour lui, dès le premier acte du nouveau drame de la guerre... Je crois fermement que ceux qui sont tombés en dédiant leur sacrifice aux victoires prochaines seront les plus heureux, parce qu'ils auront eu la suprême consolation de la foi dans le logique enchaînement des événements. Malheur à ceux qui ne peuvent plus se raccrocher à la raison pure et que les emprisonnements, les fusillades précipitées ou lentes, les marchandages, les nettoyages, les plaidoiries et les comédies ne sauraient consoler... Tout ce qui pourrit est trop long ! Quoi qu'il puisse arriver, les spectateurs de ces états de choses-là sont des vaincus, des malheureux !

Mesdemoiselles Daisne, de Constantinople, par Odette Keun. Ces demoiselles sont des échantillons bien français d'une mondanité terriblement cosmopolite. L'auteur, qui semble connaître à fond la singulière mentalité de la société turque, n'a pas l'air de se douter que c'est à peu près la même que celle de la meilleure société

parisienne (je ne prononce pas : française). C'est tout à fait là le ton avant-guerre dit thé-tango. Les banquiers juifs y ont les mêmes noms, le même accent et on y raconte exactement les mêmes histoires, et on y rencontre les mêmes libertins en quête des mêmes libertines. Réunis par les mêmes intérêts de très vulgaires jouissances, il y a, naturellement, le même effroyable désir de réaliser la forte somme. Le cadre, plus vif de nuances, y jette peut-être un peu plus de clartés et on comprend davantage. Intéressant par le piment des mœurs qu'on croit très en dehors de ce que l'on voit ici tous les jours, on se reprend au jeu de la grande coquette qui cherche à voler un mari à la tendre ingénue et l'on retrouve, non sans un réel dégoût, le beau docteur ténébreux dont le prestige et son indifférence lui permettant un vice méthodique et sans risques pour son égoïste indépendance. Le plus attachant de ce livre est encore la description physique et morale ou immorale de la mystérieuse Stamboul. Les pauvres petites Daisne resteront *ces Demoiselles Daisne*, comme sur la couverture, et ce sera peut-être la faute d'une complexion plus délicate, d'une notion plus sérieuse de leur dignité au milieu des furieux déchaînements de mauvaises passions de tout ce monde levantin; mais je me demande si, vivant à Paris, elles auraient pu résister.. car, certainement, aucun ambassadeur américain ne leur aurait ouvert les portes du grand monde politique sans les compromettre, au moins par des relations parisiennes!

Le Chant de l'équipage, par Pierre Mac-Orlan. Ce chant est principalement du chantage très conscient et très organisé par un petit coupeur de bourses échoué dans un port breton où somnole, entre deux repas très arrosés, un gros M. Krühl, aventurier de cœur, si on peut oser dire. On finit par courir après un trésor des plus imaginaires, comme le sont tous les trésors, du reste, et le pauvre M. Krühl qui n'entend pas très bien la malice française, pas davantage celle des gitanes de contrebande, se laisse tomber dans une île déserte avec son pseudo-assassin. J'espère bien que l'auteur nous ramènera les deux héros, ou l'un ayant fini par tuer l'autre, sur le plus prochain bateau... de Pierre Mac-Orlan. La morale de cette furieuse histoire, qui peut d'ailleurs parfaitement s'en passer, est que le roman le plus étrange, le plus extravagant est toujours le bienvenu, du moment qu'il nous enlève quelques heures à notre perpétuel cauchemar.

La Forêt tragique, par Albert Garenne. C'est le récit fait pas à pas d'une mission guerrière et pacificatrice dans la forêt malgache par un brave officier qui ne veut connaître que sa consigne, laquelle est d'avancer malgré le nombre de ses ennemis, la ruse de leurs basses intelligences et la plus sûre cruauté de leurs fort noires machinations. Mais, chemin faisant, les paysages évoqués sont d'une beauté tellement en dehors de tous les trop prévus sentiers de la guerre, de

tous les trop long palabres des chefs amis ou ennemis, que l'on oublie le motif pour s'intéresser à la seule victime de ces différents genres de colonisation : la terre, la terre merveilleuse, encore inculte, c'est-à-dire féconde en seule majesté. Il y a un petit tableau de certains animaux dansants, dont les libertés s'ébattent sans conscience du danger humain, qui est un chef-d'œuvre, et il a été vu, on le sent, ce qui fait l'intérêt général du livre. Ah! voir ces choses et songer à y apporter une administration quelconque, même bonne! Quel désastre!

L'Echiquier, par la comtesse de Chambrun. Il paraît que c'est un roman *courtois*. Toutes les têtes de chapitre sont empruntées au More de Venise et il s'agit d'une jalousie très convenable qui finit d'ailleurs par un double crime. Cette jeune fille, un peu sotte, qui épouse un Français un peu léger (il est naturellement diplomate), a la prétention de plaire sans connaître l'art de la séduction. Ou elle est très ingénue, ou elle aime sans bien savoir ; mais elle aurait toutes les finesses de l'amour réunies en son cerveau de femme, qu'elle ne pourrait guère lutter contre une ennemie décidée à employer des moyens de feuilleton... absolument *discourtois*. Et elle tombe en des pièges vraiment trop savants qui réussissent toujours, dans les mélodrames, à tenir captive l'héroïne presque décidée à y rester. C'est peut-être trop mondain pour ce crime-là.

L'Aile blanche, par Paul Duplessis de Pousilhac. Une demoiselle, qui est aussi savante qu'un vieux docteur en médecine, sait, à n'en pas douter, que le mariage lui demeure interdit à cause de son atavisme. Et elle se fait religieuse après avoir refusé le prétendu qu'elle serait capable d'aimer. Il y a des remarques amusantes sur les palaces de Nice transformés en ambulance. Dans l'un d'eux on laisse brûler le calorifère tout l'été (ce qui nous explique notre pénurie de charbon?) et un arbre prisonnier d'une serre surchauffée envoie le vitrage à tous les diables tellement il y pousse ferme. Je regrette la fin. Les apothéoses de ce genre semblent quelquefois bien intempestives.

Une femme dans chaque port, par André Savignon. Curieuses aventures anglaises qui rappellent les voyages de Corbière (pas Tristan, l'autre.) Il y règne souvent une atmosphère de tabagie tenant le lecteur entre deux influences. Est-ce l'imagination qui entraîne les héros ou une sorte d'ivresse ténébreuse? On hésite et on se demande si on ne va pas découvrir quelque supercherie dans le récit ; mais comme il ne cesse pas de vous intéresser, on accepte volontiers d'en demeurer la dupe le plus longtemps possible.

Le Chemin de la vie, par Renée d'Ulmès. La sœur de celle qui vient de s'arrêter brusquement sur ce chemin-là. Ces deux charmantes femmes, vivant très loin du cabotinage parisien qui continue à faire beaucoup plus de bruit que de besogne, ont écrit modestement

quelques bons livres. Tony d'Ulmès a fait *Sibylle femme*; Renée d'Ulmès : *Sibylle mère* et elle prépare : *Les épaves*. Dans *le Chemin de la vie*, on remarquera de très fines psychologies au sujet des humbles qui se laissent absorber par leurs petites manies ou leurs timides passions. M. de Kerven ne voit pas plus Mme de Kerven que la femme ne s'efforce d'atteindre son mari, et quand l'irréparable est accompli, c'est encore la résignation qui domine celui qu'on n'a pas su comprendre et qui n'a pas compris.

Bonnes gens, par Léon Frapié. Avec la très singulière imagination de l'auteur qui, je pense ne pas le froisser en lui disant ça, en a souvent trop, on a des surprises. Ainsi *la soldate*. Un conte à l'Edgar Poe, critique effroyable de la guerre, que l'auteur le veuille ou non. Cette mère obligée au massacre fictif parce que son enfant obligé au massacre réel, est devenu fou, ressemble sinistrement à notre mère la France, avec cette différence qu'elle se trouve également forcée de massacrer réellement, pour son plus petit devoir.

Comme une fantaisie, par P.-J. Toulet. Des contes. De la poésie, de la trivialité voulue et des plaisanteries qui sentent l'énervement de l'heure. Il y a des critiques de certains milieux à tous fermés. Alors... on ne saisit pas, mais on se dit que c'est semblable aux rosseries musicales du nommé Offenbach sur le grand monde des dieux. Il est certain que Jason souffrant d'un ongle incarné ressemble, de loin et en mieux à cet incertain Ulysse qui répondait à je ne sais plus quelle déesse lui offrant tabouret à la cour : « Non, merci, j'ai l'habitude de m'asseoir debout! » Quant aux chinoiseries... elles sont d'ordre diplomatique.

Leur tout petit cœur, par Charles Derennes. Il s'agit de celles que vous savez agissant vis-à-vis de ceux que nous savons. Avant ou après la guerre, ce monde est toujours le même, leur cœur a des ressorts de pendules... qui ne voudraient savoir que l'heure du champagne. Au fond, je suis de l'avis de l'auteur : une guerre, si terrible, si universelle puisse-t-elle être ne changera jamais rien à des ressorts de pendules... Et l'heure de la victoire, c'est encore, pour leur petit cœur battant, l'heure du berger.

Encore bien heureux que ce soit un poète qui se charge de nous l'apprendre!

L'art et la manière d'accommoder et de raccommoder Civ'lots et poilus, par Georges Fabri. Je cueille cette pensée, un peu sombre, dans ces plates-bandes où l'on doit laisser le pas aux terribles ravageurs... de l'avant : « C'est triste à dire mais les peuples connaissent si mal leurs véritables intérêts que, sans leurs gouvernants, ils seraient très capables, les malheureux, de ne pas se faire la guerre! »

Ce n'est pas très sûr. La guerre est justement *civile*, quelquefois, sans gouvernement... Alors ce que l'on cogne... entre gens qui se connaissent bien !

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

Philosophies de Guerre et Philosophies des Races. Cl. Besse : *Le Paradoxe célèbre de Joseph de Maistre sur la guerre;* 1 vol. in-16,0 fr. 60, Bloud et Gay, 1917.— G. Santayana : *L'Erreur de la Philosophie allemande;* 1 vol. in-16, 3fr.50, Nouvelle Librairie Nationale, 1917. — Kant : *Ecrits Politiques*, avec une Introduction de M. A. Aulard; 1 vol. in-16, 2 frs, La Renaissance du Livre, 1917. — Gabriel Huan : *La Philosophie de Fredéric Nietzsche* ; 1 vol. in-8, 7 fr. 50, de Boccard, 1917. — E. Seillière : *Houston-Stewart Chamberlain*: 1 vol. in-16, 2 fr. La Renaissance du livre, 1917. — E. Seillière : *L'Avenir de la Philosophie bergsonienne* ; 1 br. in-8, 2 fr., F. Alcan, 1917.

Je commence cette série par la très claire et utile mise au point du **Paradoxe célèbre de Joseph de Maistre**, par M. Cl. Besse. Utile en ce sens qu'elle présente sous son vrai jour cette thèse assez souvent défigurée. Il faut bien voir que cette thèse n'est ni une apothéose, ni même une apologie ; c'est une simple explication du fait de la Guerre. — La Guerre est chose divine en tant que voulue par Dieu pour punir nos péchés. — Pour peu qu'on consente à entrer dans les points de vue de vue du Comte, on voit qu'il n'y a rien là de si scandaleux. C'est une façon comme une autre, en présence d'un fait aussi énorme, aussi déconcertant que la Guerre, de donner satisfaction à ce que William James appelle notre « besoin de rationalité »,c'est-à dire besoin d'intégrer, bon gré, mal gré, dans les cadres de notre pensée, ce qui refuse de s'y ranger. Cette mystique de la Guerre ne me paraît pas plus déraisonnable,à tout prendre, et, en tous cas, semble plus inoffensive que la mystique homaisienne de certains fétichistes du Progrès, cette mystique exterministe qui saluerait volontiers dans la guerre l'avant-courrière d'une Révolution universelle appelée à faire enfin régner sur un monde en ruines la sainte Egalité. C'est une transposition de l'*Ubi solitudinem*..... Pour ces théologiens, l'humanité vivante n'est digne d'aucun intérêt. Parlez-moi de l'humanité future ! A la bonne heure ! Je songe à ce brave Evariste Gamelin et aussi à ce couple idyllique qui, à la fin de *l'Ile de Pingouins*, fait sauter la capitale de la Pingouinie à l'aide de jolis petits œufs de métal, pas plus gros qu'un œuf de pigeon. Charmant couple ! J'en retiens des petits,doux espoir des humanités régénérées.

Le livre de M. G. Santayana : **L'Erreur de la Philosophie allemande**, est un modèle de critique synthétique et impressionniste. Je ne prends nullement ce dernier mot dans un sens péjoratif ; bien au contraire. Il y a un impressionnisme philosophique qu

n'exclut pas la science ; qui n'est que l'efflorescence délicate et légère d'un immense travail d'érudition. C'est le cas du livre de M. Santayana. L'auteur donne la sensation très vive de ce qu'il y a d'étrange et de troublant dans cette âme allemande demeurée fidèle à son vieux paganisme nordique par-dessous ses christianismes d'emprunt, avec ce qu'elle garde de sauvage, d'inapprivoisé, d'indocile, d'indompté, de véhément, d'inquiet et d'inassouvi, d'indéfini, de nostalgique à la fois et de futuriste, et, pour tout dire en un mot, d'irréductiblement romantique ; non d'un romantisme littéraire, mais biologique et racique. Ce romantisme se traduit par ce que l'auteur appelle l'Erreur de la Philosophie allemande : cet Egotisme sans limites, cet absolu mépris, cette absolue négation de la réalité extérieure et d'autrui, ce subjectivisme, ce perspectivisme, ce transcendantalisme intrépide, cette frénésie d'absolu dans l'Action et dans le Désir, ce vouloir inhumain, cette âme secrète, rancunière, à triple et quadruple fond, qui a juré à la Vie et au Mensonge la fidélité de l'Anneau...Faust et Peer Gynt, ne voilà-t-il pas d'adéquates incarnations de cette âme? M. Santayana oublie le Teufelsdrœk de Carlyle, qui me paraît aussi un assez bon représentant du type. Et que l'on compare à cette sombre troupe nos gais aventuriers de l'esprit : un Panurge, un Gil Blas, un Figaro, un Abbé Jérôme Coignard, fins et avisés compagnons qui traversent la vie sans tant de façons ni de prétentions, sans regarder leurs contemporains comme de simples feux follets de leur imagination et qui se tirent d'affaire tout de même.... Ce que dit l'auteur de l'Egotisme allemand me remet en mémoire le récit mélancolique et drôle que Henri Heine nous fait, sur un ton dolent et geignard, à la fin de *l'Allemagne* : le récit de sa mégalomanie et de ses mésaventures idéologiques. Le poète nous raconte comment, dans sa verte jeunesse, sous l'influence de Fichte et de Hegel, il s'était cru un Dieu et s'était donné dans la vie toutes les allures d'un Dieu. Hélas ! la mauvaise fortune et la maladie étaient venues sur le tard lui apprendre qu'il n'était pas un Dieu du tout !

M. Santayana nous trace de Kant le portrait suivant un peu caricatural, mais, à tout prendre, extérieurement exact : « C'était un vieux petit célibataire, un écrivain provincial et sédentaire, scrupuleux et ponctuel, un moraliste courtois qui aurait voulu que l'on traitât l'humanité avec la même bonté que son prochain. C'était un pacifiste, un humanitaire... » — C'est ce Kant-là, bonhomme et *gemüthlich*, qui transparaît à travers les **Ecrits politiques** (*Projet de Paix perpétuelle*, 1795, et *Doctrine du Droit*, 1797). La Préface de M. A. Aulard établit les relations entre les idées exprimées dans ces Ecrits et les principes et les actes des révolutionnaires français dont Kant s'est inspiré sûrement. M. Aulard

n'aborde pas la question de la place tenue par ces écrits dans l'ensemble de la philosophie kantienne.

L'ouvrage de M. Gabriel Huan : **La philosophie de Frédéric Nietzsche**, me paraît valoir surtout par l'exactitude de l'exposé. Assez d'autres se sont livrés, à propos de Nietzsche, à de brillantes fantaisies. Dans une introduction, l'auteur conteste le droit d'appliquer au jugement des œuvres de Nietzsche « les catégories de la médecine » et refuse de voir dans le cas Nietzsche un cas pathologique ; — il montre d'autre part que Nietzsche n'a pas été un dilettante ; enfin qu'il a bien une philosophie positive et systématique. Nietzsche représente le « Philosophe tragique » par excellence, le transmutateur de valeurs, le Philosophe de la Guerre.— Tout cela paraît établi sur des textes et selon une méthode prudente.

Dans le récent livre de M. G. Seillière : **Houston-Stewart Chamberlain, le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique**, nous retrouvons les qualités solides et brillantes qui font de ce critique et historien des idées un des esprits les plus compréhensifs et les plus suggestifs de cette génération. On peut dire aussi un des plus avertis et des plus prophétiques ; car il ne faut pas oublier que M. Seillière est un des rares Français qui connaissaient à fond l'Allemagne intellectuelle et qui avaient relevé, dès longtemps, bien des signes avant-coureurs du cyclone.

Au cours de son dernier essai qui s'inscrit tout naturellement dans la ligne de sa philosophie de l'Impérialisme, M. Seillière nous explique la genèse de ce chamberlainisme si curieux et si représentatif de l'Allemagne des quinze dernières années, encore qu'élaboré par un Anglais de race converti au germanisme par la grâce des sacrements de Bayreuth. Le chamberlainisme théorique, avec un arrière-fond de kantisme, se compose, par parties à peu près égales, de schopenhauérisme et de gobinisme : aryanisme noir de Schopenhauer, aryanismo blanc de Gobineau; suggestions méditerranéennes d'une part, influences nordiques de l'autre. Telle est l'étrange mixture, ultra-romantique, accommodée au goût germanique par l'auteur des *Assises du XIX siècle.*

Ce livre appellerait de nombreuses observations, soit globales, soit de détail. Il y aurait lieu de caractériser et d'apprécier les tendances et les idées directrices de la philosophie de M. Seillière : son antiromantisme, l'usage qu'il fait de la psychologie chrétienne, son réalisme politique et social, son pragmatisme. Ce serait une tâche aussi vaste qu'intéressante. Je me bornerai ici à une critique de détail. A la page 27, M. Seillière oppose à la négation schopenhauérienne de l'idée du libre-arbitre la prétendue adhésion de Nietzsche à cette même idée. Or, cette adhésion, chez Nietzsche, est purement apparente ou, du moins, provisoire et de premier plan ; car n'oublions

pas qu'ailleurs Nietzsche traite le libre-arbitre de « mythologie » et de « superstition populaire » (1).

Je ne quitterai pas M. Seillière sans mentionner son récent opuscule sur l'**Avenir de la Philosophie Bergsonienne**. Ce qui me frappe dans cet opuscule, c'est la sympathie de l'antiromantique M. Seillière pour le romantisme bergsonien. C'est que M. Seillière met l'accent, dans le bergsonisme et notamment dans la future morale bergsonienne attendue et escomptée par les fidèles, sur les éléments proprement sociaux : l'idée de l'honneur « lourde de notions sociales » ; la vertu sociale du « bon sens » bergsonien ; enfin le rôle social du rire selon M. Bergson. Je ne sais si c'est là une exacte interprétation de ce qu'est le rire dans la théorie bergsonienne et dans la réalité psychologique. Il me semble que s'il y a un rire social qui se moque des travers, des maladresses et des mésaventures des individus, il y a place aussi pour un rire individualiste qui se moque de ce qu'il y a de bêtement compassé dans l'appareil social, dans les attitudes sociales, dans toutes les choses « sociales et fausses » (Vigny). Tel est le grand rire muet d'Hamlet, le rire de Flaubert ; et ce rire-là a bien droit à l'existence comme l'autre.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Henri Mazel : *La Nouvelle Cité de France, réorganisation nationale d'après guerre*, Alcan, 5 fr. — Henri Fayol : *Administration industrielle et générale*, Dunod et Pinat, 3 fr. 50. — Maxime Leroy : *L'Ere Wilson. La Société des Nations*, Giard et Brière, 3 fr. 50. — Memento.

C'est dans cette chronique que doit trouver place le compte rendu du livre intitulé **La Nouvelle Cité de France, réorganisation nationale d'après guerre** ; on m'excusera donc d'en parler, quoique le livre soit de moi. Les lecteurs du *Mercure* qui voudront bien le lire y retrouveront toutes les idées, que l'on a dit parfois paradoxales, et que je persiste à trouver d'une banalité révoltante, car il n'y a rien de plus banal que le bon sens, et de plus révoltant pour les sots et les fols, toutes les idées, dis-je, qu'ils ont pu lire ici depuis les déjà longues années que je rédige cette chronique à leur intention. Je me suis efforcé de les exposer en le moins de pages possible, de la façon la moins aride possible, ce à quoi je crains de n'avoir pas toujours réussi, et en touchant le plus de points possible. La conclusion où je résume mon plan de réorganisation nationale comprend 218 articles dont chacun implique un nombre parfois redoutable de lois, de décrets et d'instructions à perpétrer. Tant de choses en effet seraient encore à faire dans notre « doux

(1) Cfr. Huan : *La philosophie de Frédéric Nietzsche*, p. 230.

pays » ! Je ne cite comme exemple que l'article 1. Il est ainsi conçu : « Organiser d'une façon méthodique le service de l'Hygiène nationale. Dresser la carte sanitaire du pays. Etudier le régime des eaux. Etablir une fiche médicale pour le plus petit village. Récompenser les municipalités et associations qui auront amélioré pour leur commune le taux normal de mortalité. » On voit que ces quelques lignes sont grosses de toute une organisation dont l'exposé détaillé demanderait un volume. Et il en est à peu près ainsi des 217 autres articles. Mon livre n'est donc forcément qu'un programme, un plan avec directives sur lequel les spécialistes devront intervenir. Tour à tour, en moins de 300 pages, j'étudie la Vitalité nationale (lutte contre la maladie, remèdes à la dépopulation, question de l'immigration), la Restauration morale (favoriser la concorde, la confiance, la synergie), l'Education nationale (tout un plan assez poussé de réforme de notre enseignement), la Réorganisation économique (agriculture, industrie, commerce, de quoi écrire en développement trois gros volumes !), la Réforme administrative (au double point de vue des administrants et des administrés), la Réforme judiciaire (non moins importante et urgente), l'Organisation des pouvoirs locaux (toute la question du régionalisme) et l'Organisation du pouvoir central (où il y aurait bien des améliorations à apporter et de suprême importance). On comprendra que je ne puisse pas reprendre ici chacun de ces vastes groupes de questions, et je ne veux même pas indiquer les points sur lesquels, à quelques mois de distance, car mon livre a été assez long à imprimer, j'aurais déjà des modifications à faire, à insister par exemple sur la vaillance, non moins importante que la bienveillance, dans mon chapitre sur la restauration morale, ou à élever le taux des primes à la natalité que j'avais prévues décidément trop faibles, la repopulation étant la question primordiale et supérieure à toutes autres. Je me contente donc de signaler en bloc l'ouvrage en le livrant tout simplement à l'approbation des uns et à l'indignation des autres, car quelque bien intentionné qu'on soit, il faut bien compter avec les malentendus et les ignorances, pour ne pas dire pis. Mon livre est fait pour déplaire aux politiciens, ceux d'extrême droite comme ceux d'extrême gauche, aux égoïstes, aux fanatiques, aux fakirs, je m'en console aisément. Je souhaiterais seulement qu'il fût lu et approuvé, plus spécialement, par tous ceux qui peuvent avoir une action directe sur les choses dont je parle, et tout d'abord par nos seigneurs députés, sénateurs et ministres. Si j'avais publié le livre à mes frais j'eusse tiré à dix mille exemplaires de plus pour envoyer un exemplaire à chaque parlementaire, à chaque « autorité sociale » ; mais l'eussent-ils lu ? Du moins pour les livres de ce genre, l'amour-propre d'auteur passe-t-il au second plan ; on consentirait très bien à publier son ouvrage sans nom d'auteur si on était sûr

qu'il dût en être la davantage, tandis qu'on ne voit pas très bien un poète ou un romancier ne signant pas son œuvre ; au moins en France, car ailleurs il y a eu le grand poète anonyme de la Pologne, et en Angleterre se font assez couramment des collections de livres anonymes ou des salons de tableaux non signés. C'est une petite supériorité morale de la littérature sociologique sur la littérature « littéraire ». Et sans doute, à d'autres points de vue, je préfère être l'auteur de *La Frise du Temple* ou de *L'Hérésiaque*, mais enfin, comme bon citoyen, j'ai satisfaction entière d'avoir aussi écrit *la Synergie sociale* ou *la Nouvelle Cité de France.*

§

Dans mon plan de réforme administrative, je préconise la création d'une Ecole d'administration d'où sortiraient tous les agents de direction des services publics ; les personnes qui s'étonneraient qu'on puisse apprendre et enseigner à administrer devraient lire le livre de M. Henri Fayol, **Administration industrielle et générale** ; elles y verraient démontrer tout d'abord la possibilité et la nécessité d'un enseignement administratif, et ensuite analyser fort subtilement l'importance relative des diverses capacités du personnel d'une entreprise. M. Fayol n'est pas le premier venu ; il est directeur-général de la Société de Commentry-Fourchambault et Decazeville, membre de nombreux conseils d'administration ou de perfectionnement, et son avis est aussi précieux en pratique que judicieux en théorie. Administrer, pour lui, c'est à la fois prévoir, organiser, commander, coordonner et contrôler, et chacun de ces ordres d'idées comprend tout un groupe d'actes intellectuels et volontaires. La fonction administrative n'est d'ailleurs qu'une partie de l'entreprise, laquelle implique aussi la fonction technique, la fonction commerciale, la fonction financière, la fonction de sécurité et la fonction de comptabilité, et le fait d'assurer la marche de ces six fonctions s'appelle gouverner. L'importance relative des capacités fonctionnelles varie d'ouvrier à contremaître, à chef d'atelier, jusqu'à ministre et chef d'Etat ; chez l'ouvrier, par exemple, la capacité technique est presque tout, M. Fayol la traduit par 85 sur 100, les capacités administrative, de sécurité et de comptabilité ne comptent chacune que pour 5 et les capacités financière et commerciale n'existant pas. La capacité administrative, celle dont l'auteur s'occupe spécialement, grandit à chaque échelon ; elle peut être chiffrée par 15 chez le contre-maître, 25 chez le chef d'atelier, 40 chez le directeur, 50 chez le ministre, 60 chez le chef d'Etat, tandis que la capacité technique décroît parallèlement jusqu'à tomber à 10 chez le ministre et 8 chez le chef d'Etat. Et sans doute, il ne faut prendre ces chiffres qu'à titre indicatif, mais ils n'en correspondent pas moins à des réalités, et par eux on voit du premier coup d'œil l'importance du facteur

administration dans n'importe quelle organisation, importance grandissante au fur et à mesure qu'on monte vers les hautes sphères. Tout le livre de M. Fayol serait à résumer et à approuver ; on a pu dire que c'était « l'étude la plus complète qui ait été écrite sur l'ensemble des questions que l'on désigne sous le terme vague d'organisation » et je serais bien étonné que les Allemands qui croient avoir inventé celle-ci n'y puisent pas des indications précieuses pour leurs entreprises de tout ordre. Du moins, si jamais les seigneurs dont je parlais m'apportent sur un coussin de velours les clés de notre constitution à réformer, et si je peux bâtir à mon souhait l'Ecole d'administration que je crois indispensable, je ne manquerai pas d'y créer une chaire Henri Fayol dont le titulaire s'inspirera des principes que l'on vient de noter : prévoyance, organisation, commandement, coordination et contrôle.

§

Mais réorganiser la France semblera peut-être besogne bien médiocre quand c'est la réorganisation du monde dont on a le droit de se préoccuper. Il est possible que ce soit une ère nouvelle qui s'ouvre, l'*Ere Wilson*, comme dit M. Maxime Leroy dans son livre **La Société des Nations**, car c'est bien le grand président américain qui, par son message du 22 janvier 1917, a mis en pleine lumière les principes pour lesquels nous autres Alliés combattions un peu obscurément dans l'angoisse de la lutte pour l'existence. Wilson a eu le grand mérite de proclamer le lien de l'idée républicaine et de l'idée de paix juridique : « Un accord solide pour la paix ne pourra jamais être maintenu que par le concours des nations démocratiques ; on ne saurait jamais compter sur un gouvernement monarchique pour y demeurer fidèle et en respecter les conventions. » En ceci, il ne faisait d'ailleurs que suivre Montesquieu qui a dit dans l'*Esprit des Lois* : « L'esprit de la monarchie est la guerre et l'agrandissement, l'esprit de la république la paix et la modération. » Et je sais bien qu'il y a eu des républiques d'esprit monarchique comme celle de 1793 et qu'il y a des monarchies d'esprit républicain comme celles de nos amis anglais et italiens, mais le principe posé par Wilson n'en est pas moins indéniable que « seuls les peuples libres peuvent mettre constamment leurs desseins au service de l'intérêt commun de l'humanité ».

Cette Société des Nations, que les uns regardent comme une Palingénésie prochaine et les autres comme une Utopie irréalisable, elle existe déjà, et c'est nous tous qui, en combattant pour le Droit contre la Force, la constituons positivement. Aussi pourrions-nous dès maintenant l'organiser avec tous ses organes, tous ses rouages, toutes ses sanctions. Ce beau rôle devrait tenter la France et les Etats-Unis ; nulles nations ne sont plus idéalement désintéressées, et plus profon-

dément démocratiques. Pourquoi eux et nous ne jetterions-nous pas les bases de cette organisation, conçue soit comme un ensemble de Conférences techniques diverses, soit même comme un Parlement mondial? La conception d'une telle assemblée n'est pas au-dessus des forces humaines; en donnant à chaque Etat un nombre de voix égal à ses millions d'habitants, avec maximum de quarante voix pour prévenir l'excès de puissance, on obtiendrait une représentation internationale très satisfaisante. A ce Parlement on pourrait dès maintenant accorder des droits, des moyens de surveillance mondiale, lui transférer l'administration des colonies allemandes occupées par les Alliés, ainsi que le protectorat des pays qui, comme l'Arménie, seront mis sous la protection du monde civilisé. La Société des Nations fonctionnant ainsi, les autres peuples n'auraient qu'à venir y prendre leur place, d'abord les neutres et puis, pourquoi pas, les ennemis, une fois qu'ils auraient dégorgé leur orgueil et leur haine...

Memento. — Le grand nombre des livres parus et le peu de place dont je dispose m'obligent à ne consacrer que quelques lignes à des ouvrages qui en mériteraient bien davantage. — Daniel Halévy : *Le Président Wilson*, Payot, 4 fr. Un tel homme étudié par un tel auteur, cela suffit pour dire l'intérêt de cette « étude sur la démocratie américaine ». Georges Washington, Abraham Lincoln et Woodrow Wilson sont les trois grands noms de l'histoire des Etats-Unis, et les pacifistes à tout prix crèveront de male rage en constatant que ces trois grands noms sont liés à trois grandes et justes guerres; lutte pour l'indépendance, lutte pour l'abolition de l'esclavage, lutte pour le triomphe du Droit; heureux le peuple qui a de telles pages dans ses annales! Je regrette de ne pas me rappeler exactement la phrase vengeresse de Lincoln sur chaque goutte de sang perlée sous le fouet du maître d'esclaves qui doit être rachetée par une goutte de sang versée sur le champ de bataille, elle aurait dû être rappelée contre nos esclavagistes à nous, les bourreaux de Pologne, de Bohême, de Croatie, de Slesvig et d'Alsace-Lorraine. — Justement sur nos provinces perdues on lira avec intérêt *L'annexion de l'Alsace Lorraine et la désannexion*, sans nom d'auteur ni d'éditeur, Imprimerie Cussac, Paris, avec une allocution du maréchal Joffre; *La desannexion, questions économique*, par Jacques Desbleumortiers (Jouve, 2 fr.), étude très poussée sur la situation économique de l'Alsace Lorraine à la veille de la guerre et sur la politique commerciale à suivre après le retour de nos provinces à la mère patrie ; mesures immédiates (création d'un état major commercial, d'organismes d'études, développement des moyens de communication et modifications législatives), mesures transitoires pour la période de reconstitution, et mesures permanentes qui d'ailleurs me paraissent d'un caractère bien protectionniste; et enfin *La Question d'Alsace Lorraine et le Socialisme*, par Alexandre Zévaès (Comité de propagande, 17 Boulevard du Temple, 1 fr.), qui rappelle louablement l'intransigeance patriotique de notre extrême gauche de 1871. En comparaison de ces hommes pour qui on a été parfois si sévère, nos internationalistes d'aujourd'hui sont vraiment bien vomitifs; Blanqui, Varlin, Millière, tous les fusillés ou condamnés de la Commune

auraient rougi de parler de l'Alsace Lorraine comme... ne citons personne. — *Le Luxembourg et les Luxembourgeois*, par Gaspard Wampach, Alcan, 0.60. L'auteur a raison de montrer que le Luxembourg eut toujours plus de sympathie pour ses voisins de l'ouest que pour ses voisins de l'est, et que le zollverein qui l'a rattaché économiquement à l'Allemagne est tout artificiel; quant à savoir si ce pays préférerait être rattaché à la France ou à la Belgique ou n'être rattaché à personne, qu'on consulte les Luxembourgeois ! — *Judaisme et Kultur*, par Gaston Gaillard (Giard et Brière 1 fr.) L'auteur, qui a déjà écrit des pages très fortes sur « Culture et Kultur » dont j'ai parlé ici, démontre que rien n'est plus opposé à la barbarie teutonne que l'idéalisme hébraïque. C'est exact. D'autre part, les Israélites allemands, par leur détachement de tout particularisme local et par leur enthousiasme pour la richesse croissante de l'empire, ont été le meilleur ciment de la bâtisse bismarckienne.— *L'Arménie et la question arménienne*, par Mikaël Varandian (Laval, Kavanaghi, 1 fr.) Cette monographie du « plus grand martyr de l'histoire » rappellera sur lui la sympathie du monde civilisé; il ne faut pas que la lamentable débâcle du monde slave dispense l'Occident de rétablir ce peuple en son indépendance; n'oublions pas, nous dit l'auteur, qu'au jour de leur libération, la Grèce n'avait que 400.000 habitants, la Serbie et la Bulgarie 6 à 700.000; si l'Arménie est aujourd'hui à peu près déserte, elle se repeuplera vite; la race d'Haïk est prolifique. — Revenons à la France ou plutôt à la Belgique. Voici sur celle-ci *l'Effort de demain*, de M. Henry Urban, Perrin, 3.50. Le sous-titre: « Au lendemain de la guerre; que faudra-t-il faire? que faudra-t-il éviter ? qu'en pensent les auteurs les plus autorisés qui se sont occupés de la question ? » montre la façon dont le livre a été fait ; beaucoup de citations, mais judicieusement choisies, d'auteurs ayant écrit pour la France et dont les conclusions se trouvent non moins vraies pour la Belgique aussi, nouvelle preuve de la fraternité des deux pays. — Alexis Pey : *L'Ame de la patrie*, Perrin, 3 fr. 50. Cet « essai sur la formation historique de notre idéal national » développe de très sages idées de concorde et d'amélioration sociale; mais une restauration monarchique, même avec constitution libérale et démocratique, favoriserait-elle cette concorde? il est permis d'en douter. Et puis cette manie de toujours demander la lune! — Edouard Petit: *De l'Ecole à la nation pendant la guerre*, Alcan, 3.50. L'auteur qu vient de mourir s'était, consacré au développement de l'œuvre scolaire nationale. Ce nouveau livre, recueil d'articles un peu hâtifs, ne vaut pas ses précédents ouvrages, la « Vie scolaire » ou « l'Ecole de demain », mais les spécialistes y trouveront néanmoins beaucoup de choses intéressantes. — Je signale, à propos d'éducation, une nouvelle revue double *l'Ecole et la Vie*, journal hebdomadaire des instituteurs et des institutrices, et libre tribune d'éducation nationale, que M. Paul Crouzet dirige avec un sens avisé des nécessités actuelles (Lib. Armand Colin). — Dans un genre voisin, qu'on feuillette *Nos enfants et la guerre,* enquête de la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant (Alcan), et *Le dessin dans les écoles municipales primaires pendant la guerre*, avec de nombreuses et parfois savoureuses illustrations (Lib. Larousse). — Pour éviter l'équivoque du mot « pacifisme », *La Paix par le droit* propose de le remplacer par « wilsonisme » ; l'idée n'est pas mauvaise : christianisme est en somme

plus clair que rédemptorisme ou messianisme. Je vois dans la même revue que les partisans de la Société des Nations ont choisi le bleu pour la couleur du futur drapeau mondial, bleu, couleur de la mer et de l'air. L'idée non plus n'est pas mauvaise, encore que le jaune, couleur du soleil, eût été plus chaleureux ; le bleu est d'un rayonnement un peu froid.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Martial Douël : *Sept villes mortes*, E. de Boccard, 3.50.— Jean Ajalbert : *Le Maroc sans les Boches*, Bossard, 43 rue Madame, 3 fr. — J.-A. Brutails : *Pour comprendre les Monuments de France*, Hachette, 5 fr.

Publié malgré la guerre et, dit l'auteur lui-même, après une longue hésitation, le volume de M. Martial Douël : **Sept villes mortes**, a du moins l'avantage de nous faire oublier quelque peu les traverses et les angoisses de la période actuelle. Il nous reporte en effet au vieux temps de l'Empire romain, des cités qui se développèrent alors en Algérie, qui eurent leurs fastes, leur prospérité et plus tard leur déchéance, quand déferla la cohue des invasions barbares, et dont certaines, comme Tebessa, Timgad,— Pompéi, Herculanum d'Afrique, que préserva le linceul des sables,— depuis les travaux et recherches de l'archéologie française sont justement célèbres. — Les villes ruinées remontant à la période romaine sont nombreuses dans le nord de l'Afrique. Le travail publié par M. Martial Douël nous mène aux portes d'Alger et suit les travaux qui ont remis au jour *Césarée*, — maintenant Cherchell, — et sa voisine *Tipasa*; à la recherche des cités de Numidie, *Khemissa*, *Madaure*, une autre *Tipasa*, *Theveste* ; enfin parmi les restes si curieux de l'ancienne *Cuicul*, maintenant Djemila. — *Césarée*, indique le récit de ces promenades, de cette exploration parmi les cités mortes, était la capitale de la Mauritanie Césarienne, et s'appela d'abord Iol. A l'époque romaine, elle était couverte de temple et de palais, peuplée de divinités surtout d'origine grecque, et l'on y a retrouvé, — mutilées malheureusement, — d'admirables statues. La petite ville de Cherchell n'occupe qu'une partie de son emplacement; à Césarée on rencontre, encore reconnaissable, le périmètre des remparts, datant, croit-on, du IIe siècle; mais en grande partie l'ancienne cité reste enfouie dans des jardins, des propriétés privées; chaque fois qu'on y donne un coup de pioche, c'est pour ramener des débris. —M. Martial Douël raconte cependant l'histoire du lieu, indique sa prospérité au temps d'Auguste, quand Juba II l'organisa sur le modèle de Rome. Ce fut bientôt une ville de fonctionnaires, de garnison, et qui atteignait 150.000 âmes ; son port abritait toute une division navale. Survinrent ensuite l'avènement du christianisme, et aussi les mauvais jours de l'Empire. Césarée, au IVe siècle, se trouva assiégée, saccagée, brûlée par le roi Maure

Firmus, et l'on a retrouvé de curieuses traces de ce vieil incendie. Il y eut plus tard le pillage des Vandales de Genséric, l'occupation byzantine (538), puis celle des Goths d'Espagne. Mais la ville était à peu près détruite. — Les fouilles, — toujours difficiles par le manque de ressources, — ont donné des restes de villas, de nombreuses statues, mais plus ou moins intactes, des mosaïques. M. Martial Douël a essayé une reconstruction théorique du lieu et des édifices : le Forum, le Capitole, des temples qu'il énumère, de même qu'il parle de l'amphithéâtre, du cirque, du théâtre, — dont la scène est ensevelie sous sept mètres de terre ; les Thermes de l'ouest, somptueux, décorés de sculptures, ont laissé des ruines imposantes. Sur le port on peut voir une piscine rectangulaire qui était peut-être un vivier. A côté du port de commerce, le port de guerre se retrouve dans les restes de l'Arsenal et des magasins de la flotte. D'autres Thermes se trouvaient sur la route d'Alger, et, de l'âge chrétien, il est resté quelques débris, ainsi que des noms d'évêques. Mais toute la statuaire, avec un très bel Apollon plus grand que la taille humaine et des restes nombreux de sculptures, ont été réunis dans un curieux musée.

Tipasa, à côté de Césarée, fut surtout une ville chrétienne et reste célèbre par le tombeau de sainte Salsa, dans une basilique hors les murs où s'étaient groupées d'autres tombes, par centaines, et jusque dans les dépendances de l'édifice. Tipasa s'étendait entre deux falaises à la cime desquelles vint s'appuyer l'enceinte murale, qui se développait sur plus de 2 kilomètres et comptait 12 tours et 23 bastions. M. Martial Douël a recherché la physionomie approximative de la cité et essayé d'identifier ses restes ; mais il y faut les yeux de la foi et les résultats demeurent approximatifs. Des temples se trouvaient sur la colline où l'on a établi un phare, et de ce côté le terrain est « gonflé et même tuméfié de ruines » que recouvre la végétation. C'était l'acropole de Tipasa. — Les recherches commencées en 1913 ont donné déjà des résultats heureux. On a retrouvé une vaste basilique civile ; le Forum primitif, qui s'étendait tout proche ; le Capitole, la Curie, des établissements thermaux, un temple avec perron monumental, des rues, des maisons et même une petite basilique chrétienne. A l'extrémité de la colline s'élevait encore le temple du Dragon, — qui se rattachait peut-être au culte punique d'Eschmoun, — et que la jeune Salsa, au cours d'une orgie lubrique, culbuta dans la mer, après quoi elle fut elle-même précipitée de la falaise par la colère de la foule. Son corps fut retrouvé selon la légende par un capitaine gaulois et inhumé en grande pompe. — Elle devint la protectrice de Tipasa qui se transforma bientôt, devint une cité toute chrétienne, où l'on ne voyait qu'église et chapelles, et qui resta de foi orthodoxe, malgré l'hérésie des Donatistes. Assiégée par les Barbares, Tipasa put résister et même battre l'ennemi avec le

concours de la Sainte. Ce fut ensuite la prospérité; la ville resta une sorte de capitale chrétienne, jusqu'à l'invasion des Vandales qui commença l'ère des persécutions. L'église du lieu dut même s'exiler, emportant le corps de la Sainte jusqu'en Espagne. Mais on croit que la vieille cité subsistait encore lors de l'invasion musulmane. — A la pointe de la colline occidentale et contre le vieux rempart s'étendaient des cimetières; toute la falaise était couverte de tombes, — parmi lesquelles un monument qui subsiste est d'ailleurs célèbre; c'est celui qui est connu sous le nom de *tombeau de la chrétienne*, mais qui semble proche parent des Dagobas de l'Inde. Au-delà était encore la basilique funéraire de l'évêque Alexandre.

Le volume de M. Martial Douël parle ensuite de plusieurs villes numides : *Tipasa*, maintenant Tifech, qui garde encore les ruines d'un fort byzantin au flanc d'une colline isolée ; *Thubursicum* ou Khemissa, qui entendit les controverses de saint Augustin et de l'évêque donatiste Fortunatus ; où subsistent également les ruines d'un ou peut-être deux châteaux byzantins et des restes multiples, — forum, thermes, théâtre, vestiges divers, — deux pièces d'eau autrefois décorées de marbres, sculptures, portiques, et qui se déversent dans le fleuve Bagrada. Du même côté se trouvent *Madaura*, aujourd'hui Mdaourcuch, qui fut la patrie d'Apulée et où subsistent également des ruines romaines et byzantines ; enfin *Theveste*, — mais qui se trouve seulement nommée dans cette excursion, et avant de visiter Djemila, l'ancienne *Cuicul*, du côté de Saint-Arnaud. — Il s'agit cette fois d'une ville qui a laissé des ruines imposantes et curieuses, et dont la topographie même a de l'intérêt. Je passerai cependant sur ce chapitre, un des plus remarquables du volume, car la place me manque. Les fouilles se poursuivent, du reste, de ce côté et promettent des découvertes curieuses. — Les récits de M. Martial Douël, en somme, se suivent avec plaisir, malgré quelque difficulté d'écriture, et serviront à guider bien des curieux dans la région. Les fouilles d'Algérie, de Tunisie, — demain celles du Maroc — ont été la révélation de tout un monde disparu, préservé par les sables et l'indifférence des indigènes, et l'on comprend très bien l'intérêt avec lequel les suivent les sociétés savantes. — Toutefois si la publication actuelle est une bonne tentative de vulgarisation, on y aurait souhaité au moins des plans, faute desquels on risque de se perdre dans le détail des descriptions, qui en somme ne remplaceront jamais un simple tracé figuratif.

§

Les éditions Bossard ont donné encore, à côté du conflit, un petit livre de Jean Ajalbert : **le Maroc sans les Boches**, avec de jolis dessins et une ornementation fournie par les motifs indigènes. — Jean Ajalbert connaissait déjà le pays et y retourna en 1916, pour

débarquer à Casablanca et gagner Rabat, puis Fez. Il constate avec plaisir que sous l'impulsion du général Lyautey on a établi sur les nouveaux territoires, — que pensaient bien nous contester les Allemands, — un service de protection des monuments indigènes, — de l'aspect des villes. A Rabat, on dégage la Casbah des Oudayas, la mosquée d'Hassan ; d'autres inspections méthodiques recherchent les antiquités romaines. On a créé de même au Maroc un musée des arts mineurs : tapis, cuirs, tissus anciens, etc. Le récit indique cependant les aspects de Fez, qui demeure une ville d'Orient avec ses enceintes successives, ses portes monumentales, ses ruelles enchevêtrées et tournantes ; dans la maison, toujours défendue de hautes murailles, la cour dallée de faïences et entourée de pavillons ; des jardinets symétriques, élevant leurs arbustes derrière des balustrades, tandis que dans des courettes dansent des jets d'eau. Mais toute la ville est ainsi fermée, ne communique que par les margelles des terrasses — Jean Ajalbert assiste cependant à la fête religieuse de l'Aïd-el-Kébir, sur l'esplanade, devant le palais du Sultan, — cohue, fanfares, costumes bariolés, « débraillé truculent des foules orientales », — et donne le pittoresque de la foire de Fez. Puis il relate des excursions à Meknès, dont il indique les aspects curieux, et à côté les fouilles romaines de Volubilis, proche la ville sacrée de Mouley-Idris. Plus loin c'est la Kasbah, El-Hedjel, Ito, des champs de laves ; puis Aïn-Leuh, la frontière actuelle. De Fez à Taza, c'est encore une randonnée ; mais surtout il a plaisir à retrouver l'atmosphère, les aspects de la capitale, — son silence, si impressionnant ; les *souks*, l'art exquis des Médersas ; des mosquées entr'ouvertes seulement pour le profane ; le Mellah ou quartier juif. — Il visite aussi Tlemcen, sur la frontière d'Algérie, qui est encore un coin curieux d'Islam, et pousse même dans le sud-Oranais jusqu'à Aïn-Safra et Figuieg. C'est alors le décor coloré des dunes, la beauté féerique de la lumière, — le paysage des sables qui se transforme, s'anime sous le baiser du soleil, — et aussi le souvenir curieux d'Isabelle Eberhardt, qui eut une vie si singulière et a laissé une œuvre remarquable, — slave détraquée qui s'était installée, qui ne quittait plus ce pays où elle s'était même mariée à un cavalier indigène, et qui mourut bizarrement, noyée par une crue subite de l'oued, — dans ce pays où il ne pleut pour ainsi dire jamais ! — tant qu'elle repose dans le petit cimetière arabe d'Aïn-Safra, gardée jalousement par cette terre du Sud, à laquelle elle avait tout sacrifié.

De M. J.-A. Brutails, la librairie Hachette a donné encore un curieux manuel : **Pour comprendre les Monuments de France**, qui est un petit traité d'archéologie et résume les choses principales qu'il est nécessaire en somme de connaître. — Il parle rapidement de l'architecture avant les Romains, des monuments mé-

galithiques, des palaffittes et huttes, des enceintes fortifiées de la préhistoire; c'est ensuite la construction pendant la période romaine et la période latine, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'époque carolingienne; la période romane, la période ogivale, la construction pendant la Renaissance et aux temps modernes. Les chapitres suivants parlent de la décoration, de l'iconographie, de la sculpture imitative et imaginative; de la peinture et des vitraux, de la mosaïque, de l'incrustation et de la ferronnerie. Viennent enfin des pages sur l'histoire des églises et constructions annexes, les édifices militaires et civils, les bâtiments monastiques, la construction publique et privée, etc. — Dans l'introduction, M. Brutails indique ce qu'on peut et doit rechercher dans les monuments du passé; la difficulté qu'on éprouve souvent à leur donner un âge. Le volume est terminé par un lexique qui fait faute en général dans les ouvrages de ce genre, et de nombreux dessins et figures explicatives servent à élucider le texte. — Ce volume est à mettre dans sa poche quand on se trouve partir en voyage.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Porphyre : *L'Antre des Nymphes*, trad. par Joseph Trabucco, suivi d'un *Essai sur les Grottes dans les cultes magico-religieux et dans la Symbolique primitive*, par P. Saintyves, Emile Nourry, 7.50. — Annie Besant et C.-W. Leadbeater : *L'Homme, d'où il vient, où il va*, Publications théosophiques, 13.50. — Gabriel Julliot de la Morandière : *Hermès et l'Œuvre d'Homère*, Bibliothèque des Entretiens Idéalistes ou chez l'Auteur. — René Schwaeblé : *La Divine Magie*, chez tous les libraires, 3.50.

L'Antre des Nymphes de Porphyre, traduit par Joseph Trabucco, et l'**Essai sur les Grottes dans les cultes magico-religieux et dans la Symbolique primitive**, par P. Saintyves, ne forment, au fond, qu'une seule œuvre, bien qu'en apparence ils semblent en constituer deux. L'*Antre des Nymphes d'Ithaque* n'est ici qu'un document ou un exemple servant à appuyer la thèse développée dans l'*Essai sur les Grottes*. Saintyves reproduit, d'ailleurs, au cours de son exposé, de nombreux passages de l'œuvre de Porphyre. Il a fait également beaucoup d'emprunts à Pausanias qui, dans son *Voyage historique de la Grèce*, parle fréquemment des temples grecs, des enseignements religieux et des cérémonies magiques qu'on y pratiquait.

Depuis des temps immémoriaux, les grottes et les cavernes ont servi de sanctuaires, de lieux initiatiques et de pratiques magiques.

L'aménagement et les décorations de ces cavernes et de ces grottes étaient établis suivant les données de l'astrologie. Les signes du zodiaque y étaient représentés, ainsi que les planètes dans leurs do-

miciles. C'est pourquoi Porphyre pouvait écrire que l'antre était « l'image et le symbole du monde ».

Il paraît, d'après Eusèbe, que Jésus avait révélé à ses apôtres les saints mystères dans la grotte du mont des Oliviers. D'ailleurs, les premiers chrétiens suivirent nombre de coutumes pratiquées dans les cavernes d'Adonis, telles que « les liturgies du solstice et de l'équinoxe, les lamentations de la mort et de la sépulture, les Hosanna de la Nativité et de la Résurrection. Mais en même temps que l'on continuait dans une grotte la vie liturgique, on y localisait un moment de la vie de l'homme-dieu, et c'est ainsi que les cavernes les plus achalandées devinrent la grotte de la Conception, la grotte de la Nativité, la grotte de la Quarantaine, la grotte de la Sépulture et la grotte de l'Ascension. »

Saintyves conclut son très intéressant ouvrage par cette phrase, qui le résume exactement :

« Les cavernes de Dionysos, d'Attis, d'Adonis avec leurs gouffres infernaux et leurs portes hypercosmiques ; les antres de Mithra, avec leurs décors astronomiques, ont été incontestablement des sanctuaires initiatiques où l'on enseigna la gnose stoïcienne et la théologie du cinquième élément. »

L'Homme, d'où il vient, où il va est l'histoire de l'homme, depuis sa première apparition jusqu'à nos jours et l'entrevision de son évolution et de son développement futurs. L'analyse d'un tel livre ne peut être faite en deux ou trois pages. Je dirai seulement que les auteurs, — Mme Annie Besant et C.-W. Leadbeater, — divisent les hommes en sept grandes races ou *races-mères*, lesquelles se subdivisent chacune en sept sous-races. Actuellement, c'est la cinquième race-mère qui domine, mais il reste encore de nombreux spécimens des races antérieures, surtout de la quatrième. Celle-ci domina sur la légendaire Atlantide, qui subit, paraît-il, trois grands cataclysmes, le premier vers l'an 850 000, le deuxième vers l'an 200 000 et le troisième, l'an 75 025 avant J.-C. Il restait encore une grande île, Poséidonis, qui fut engloutie, à son tour, en 9 564 av. J.-C.

Les deux auteurs décrivent longuement les deux civilisations atlantéennes, dont les Toltèques du Pérou (12 000 av. J.-C.) et les Touraniens de la Chaldée (19 000 av. J.-C.) avaient recueilli l'héritage, sinon totalement, du moins en partie.

La cinquième race-mère commença d'exister, paraît-il, il y a un million d'années, mais ne fut vraiment constituée que vers l'an 100 000 avant J.-C. Elle fut massacrée deux fois par les Touraniens. Le Manou la renouvela, en lui infusant plus de sang toltèque que la première fois. Cela se passait vers l'an 60 000 av. J.-C. Cette race constitue la race aryenne. Elle construisit une grande Cité qui arriva à son apogée vers l'an 45 000 av. J.-C. Cette cité fut la capitale d'un

immense empire qui comprenait « tout l'ensemble de l'Asie orientale et centrale, depuis le Thibet jusqu'à la Côte et de la Mandchourie jusqu'au Siam ». Cet empire établit « sa suzeraineté sur toutes les îles du Japon à l'Australie et des traces de sa domination s'aperçoivent encore dans quelques-uns de ces pays ». Il atteignit son apogée vers l'an 45 000, mais, vers l'an 40 000, il commença à entrer en décadence.

La 2e sous-race de la 5e race-mère est constituée par les Arabes, la 3e par les Iraniens, la 4e par les Celtes et la 5e par les Germains.

Les Celtes habitèrent d'abord l'Asie centrale, puis ils conquirent le Caucase vers l'an 20 000. Plus tard, ils occupèrent l'Arménie et le Kourdistan, puis la Phrygie et presque tout le reste de l'Asie Mineure. Vers l'an 10 000, ils pénétrèrent en Europe. Ils créèrent la première civilisation grecque, antérieure à celle dont nous connaissons l'histoire. Elle florissait encore, en Crète, vers l'an 2800 av. J.-C.

Les Grecs primitifs vainquirent la flotte des Atlantéens qui avaient ravagé les côtes de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie. Grâce à leur activité et à leur industrie, ils firent une mer grecque de la Méditerranée.

Les Celtes continuèrent à pénétrer en Europe et conquirent le nord de l'Italie, la Suisse occidentale, toute la Gaule et toute la Belgique, la rive gauche du Rhin et les Iles Britanniques.

D'après Mme Besant et Leadbeater, les Celtes ont « la tête ronde, les yeux et les cheveux brun foncé ». Ils ne sont pas, en général, « d'une stature très élevée », mais « d'une extrême beauté, de goûts cultivés et raffinés, et d'un grand talent artistique ».

« Ils ont, ajoutent ces auteurs, l'imagination vive, aiment l'éloquence, la poésie, la musique, sont capables d'un dévouement enthousiaste envers un chef, et d'une splendide bravoure, bien que sujets à une dépression rapide en cas d'échec. Ils semblent manquer de ce que nous nommons l'esprit pratique, et n'ont qu'un respect mitigé pour la vérité » (p. 342).

Ce dernier membre de phrase ne me paraît pas conforme à ce qu'on sait des Celtes. Quant à la 5e sous-race, — les Germains, — elle « était très forte, très résistante, plus grande que la précédente, d'un type grand et clair, à la tête allongée, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Son caractère différait beaucoup aussi de la sous-race celtique : il était têtu et persévérant et possédait peu de l'élan de la quatrième ; ses vertus n'étaient pas du type artistique, mais plutôt du genre pratique : l'aptitude aux affaires, le bon sens, rude et véridique, la parole simple et droite, soucieuse du concret plutôt que du poétique. » (pp. 345-46.)

Contrairement à ce qu'affirment les auteurs, les Germains ne sont ni *véridiques* ni *droits*. Ils sont exactement tout le contraire. La

guerre actuelle a confirmé, d'une manière éclatante, qu'il n'y a pas dans l'humanité de peuple plus fourbe et plus menteur. On peut même dire qu'il est le mensonge incarné.

Si Mme Besant et Leadbeater ont commis des erreurs si grandes sur des peuples contemporains, qui, par suite, sont les plus faciles à connaître, que penser de leurs affirmations sur les races et sous-races antérieures, surtout sur celles de la préhistoire et des pronostics qu'ils avancent sur ce que sera la sixième race-mère ?

On ne peut vraiment tenir leurs théories sur la préhistoire et l'histoire future pour des vérités certaines. Ce ne sont, tout au plus, que des hypothèses ingénieuses, qu'ils ne peuvent démontrer. Les auteurs déclarent d'ailleurs que leur livre a été écrit d'après « les recherches faites à l'aide de la clairvoyance ». Or la clairvoyance voisine parfois avec l'obscurvoyance.

Mme Besant et Leadbeater n'ont pas parlé du rôle que la France, héritière des Celtes, a joué dans le monde. Ce rôle est le plus beau de tous. Elle a, de tout temps, souvent agi d'une manière désintéressée, en faveur du bien général de l'humanité. Elle a proclamé, la première, *les droits de l'homme*. Aucune autre nation ne peut lui être comparée à ce sujet. Ce serait facile de le démontrer par l'histoire.

M. Gabriel Julliot de la Morandière s'est proposé, dans son **Hermès et l'Œuvre d'Homère**, de démontrer la haute antiquité de l'Hermétisme, c'est-à-dire de toutes les sciences occultes, depuis l'astrologie, que les anciens considéraient comme la « clé de voûte de toutes les connaissances », jusqu'aux pratiques de la magie. Et il invoque, pour corroborer sa thèse, le témoignage des prêtres égyptiens, du Zohar, de Zoroastre, de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Ptolémée, de Sophocle, d'Euripide, d'Eschyle, de Plutarque, de Plotin, de Proclus, de Jamblique et surtout d'Homère et des livres attribués à Thot et à Hermès dit le Trismégiste. Il cite également le Dante, Corneille Agrippa, Shakespeare, Ballanche, Théophile Gautier et certains pères comme saint Jérôme. Il montre que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont édifiées suivant les données de l'astrologie et il parle aussi, mais brièvement, d'Isis ou de la Nature voilée, du Destin et du mouvement universel, de l'harmonie des sphères, des puissances occultes, des signes fatidiques et de l'empire que peut acquérir la volonté humaine.

La Divine Magie est formée par une suite de dialogues, entremêlés de récits et de citations nombreuses empruntées à des livres anciens. Les interlocuteurs sont l'auteur lui-même, M. René Schwaeblé, un chanoine et un certain Jobert, qui recherche la pierre philosophale. Il y est aussi question de spiritisme, de magnétisme, d'hermétisme et spécialement de Nicolas Flamel et de sa femme,

qu'il appelle Perrenelle — sans expliquer pourquoi, — au lieu de Pernelle, qui est le nom généralement adopté. Il oppose à l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme*, par l'abbé Villain, l'opinion de D. Pernéty, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, sur le célèbre alchimiste. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas toujours indiqué les titres des livres qu'il cite et presque jamais la date de leur édition et les numéros des pages reproduites.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

Les Mystiques du Féminisme (L'Homme Libre, 16 février). — *Le Vrai théâtre au front* (Aujourd'hui, 2 février). — *Remy de Gourmont et les Lettres à l'Amazone* (l'Eclair, 26 fév.) — *Le langage poilu* (l'Horizon, mars). — *Le ténacité alsacienne* (J'ai vu, 16 février).

Après avoir défendu notre culture féminine traditionnelle dans son beau livre : « Le Génie féminin français », Mme Marthe Borély continue, dans une série d'articles dans **l'Homme Libre**, sa campagne féminine contre le féminisme envahissant.

Dans l'un de ces articles qu'elle intitule *les Mystiques du Féminisme*, elle nous montre le côté religieux de ce mouvement. C'est par leur force mystique et leur pouvoir d'illusion que les idées, même absurdes, peuvent mener le monde : « Une religion féministe est née, écrit Mme Borély, qui n'avait pu réussir depuis le commencement du monde ». Et elle nous donne une analyse philosophique de cette nouvelle croyance et la psychologie de ses « adeptes » :

Les romantiques du féminisme, qui trouvent dans les plaidoyers faibles et démodés des Condorcet et des Stuart Mill la substance de leurs rêveries, ne se montrent ni des politiques avisés, ni de profonds observateurs de la matière féminine. Ces honnêtes ennemis de la femme la connaissent trop peu pour la servir judicieusement, ils l'ignorent trop pour l'aimer. L'affectueuse commisération que son sort leur inspire surprend l'orgueil féminin habitué à de plus fiers hommages, à des sentiments moins humiliants. Il n'admettra jamais que la femme libre se précipite dans ces fers de l'égalité que la sensiblerie romantique lui a préparés avec une pitié et une émotion insultantes.

Plus commun, plus amusant, mais non moins inoffensif, nous apparaît le féministe par misanthropie. Félin, intelligent, adroit, individualiste en diable, il a plus d'indifférence que d'amour, plus d'égoïsme que d'altruisme. Il a la religion de son scepticisme, la foi de son orgueil. Il est féministe comme certaines femmes sont misogynes par horreur de leur sexe. Dans leur mépris de l'homme, ces misanthropes, pris au piège de la misanthropie, accordent à la femme le crédit, la confiance qu'ils refusent à celui-ci. Pur sentiment et qu'aucune explication rationnelle ne peut justifier.

Dans tout acte de foi, il y a un peu de désespoir. Les religions n'ont pas d'autre but que de consoler les misères réelles par des espérances abstrai-

tes. La foi féministe est une de ces abstractions religieuses. Refuge des individualismes blessés, mécontents, elle doit, par cet individualisme commun aux deux sexes qui en fait l'essence et la tare, être considérée comme un poison social et un danger national.

On ne change pas toujours de religion, de parti ou d'opinion par amour, mais par passion et amertume, pour faire échec à un autre parti, à une autre opinion. Les femmes ne paraissent pas se douter que la plupart de leurs coreligionnaires trahissent en pensée leur cause. Se rendent-elles compte que dans l'esprit de ces sycophantes, il n'y a aucune idée d'égalité ou de supériorité qui leur soit favorable ; qu'ils leur reconnaissent la seule possibilité d'égaler l'homme dans la médiocrité et d'augmenter le nombre des incompétences ?

N'ayant pas comme les autres hommes ce respect sacré, cette amitié jalouse des prérogatives aristocratiques de la féminité, ces contempteurs de la femme veulent se servir des femmes au sens le plus matériel du mot. Aussi leur féminisme n'affecte-t-il aucune tendance élevée ou intellectuelle. Il s'exerce dans le domaine des matérialités, il vise les services pratiques que la femme peut rendre et la facilité avec laquelle elle peut être manœuvrée au gré de leurs intérêts et de leurs passions. C'est l'individualisme d'un sexe qui exploitera l'individualisme de l'autre sexe à son profit.

Voilà les courtisans du féminisme qui tiennent le miroir aux alouettes de l'égalité... Les femmes qui s'y laisseront prendre seront des dupes innocentes — les éternelles esclaves, — à moins qu'elles ne soient des complices intéressées, des individualistes dangereuses, en un mot les *politiciennes du féminisme.*

Cette théorie qui nous montre les féministes-mâles comme des exploiteurs de la femme est fort curieuse et me paraît très juste. Ces féministes sont les vrais ennemis de la femme.

Mais faut-il vraiment s'alarmer de ce péril féministe ? Physiologiquement et par compensation, lorsque les femmes se déféminisent dans le travail, elles procréent plus généralement des mâles et produisent ainsi directement elles-mêmes leurs propres ennemis, l'homme, destiné à absorber et à détruire cette velleité de révolte et de domination.

§

Aux acteurs et actrices qui s'imaginent être allés au front parce qu'ils ont joué la comédie en un petit théâtre confortable d'une ville de l'arrière quelquefois bombarbée, Topsy-Turvy dédie ces lignes ironiques que publie **Aujourd'hui** :

— A lire les journaux, déclarera plus tard Géronte, je croyais ce public bruyant, brutal, amateur de gaudrioles et de grosses plaisanteries : je redoutais son accueil, j'avais le trac...

— Moi aussi, confessera Sybil. Cette soirée m'a brisé les nerfs.

Et la cantatrice de feindre une insurmontable lassitude.

Il n'en vaut pas la peine, Madame. Vous avez fait preuve de courage

en venant ici, mais vous vous êtes méprise sur le sens de ces mots : « le théâtre au front ».

Le vrai théâtre au front n'est pas là-bas, dans cette ville de province quelquefois bombarbée, il est là-haut, dans un village, dans un camp, en plein air.

Une baraque, un hangar, une grange a pris nom salle des fêtes. Avec un kilo de pointes, des planches et du papier goudronné, des machinistes ont improvisé scènes, décors, coulisses. Installation primitive, un tantinet macabre, dont se contentent acteurs et spectateurs. Ne sont-ils pas des habitués du boyau, des professionnels de la blague, qui paient volontiers d'un rhume de cerveau quelques éclats de rire ?

... Trois coups, les trois coups traditionnels. Filons, Armande, car vous ne me pardonneriez pas de vous avoir imposé l'audition des « as » du papier goudronné. Quel dommage que Géronte ou Dandin ne soit pas là !

Et Topsy-Turvy conclut :

Nous aussi, Dandin, nous sommes enchantés de notre matinée récréative. Nous savons gré de leurs efforts aux camarades qui nous ont distraits, qui nous distrairont encore. Mais cette distraction devient monotone. Il existe, dit-on, un « Théâtre aux Armées » : qu'il nous rende visite ! Peut-être n'apprécierons-nous pas toute la beauté de son talent, toute la finesse de son jeu. En tout cas nous le recevrons avec enthousiasme, avec respect.

Jusqu'alors nous lui répéterons les conseils de certain « Petit Manuel à l'usage des Comédiens, Chanteurs, Auteurs, ainsi que des Comédiennes, Cantatrices, Poétesses qui se rendent aux Armées » :

« Si l'on vous promène (les susdits) dans les rues meurtries et graves d'une petite ville située à douze kilomètres du front, ne dites pas : « Nous sommes venus ici pour chercher des émotions. » C'est impertinent. Ne dites pas non plus : « Il n'est pas prudent de rester en groupe, nous allons nous faire repérer... » C'est... naïf.

« Oubliez, s'il le faut, tout ce qui hanta votre cerveau jusqu'à ce jour, désapprenez même votre propre nom et celui de vos proches, peut-être alors éviterez-vous enfin de raconter des « histoires » de théâtre, en réponse à des histoires de guerre.

« Maîtrisez les expressions de votre enthousiasme, et, par exemple, quand votre auto croise, un jour d'hiver et de pluie, un convoi de choses vaguement carrées montées sur deux roues, ne criez pas : « Vivent nos 75 ! » au pauvre « torial » qui conduit les cuisines roulantes... »

Pourquoi cette ironie ? — Parce que, jusqu'à présent, les artistes du Théâtre aux Armées nous ignorent, nous, les poilus.

§

Je suis bien content de lire les journaux, écrit Ralf dans **l'Horizon**, journal des Poilus, j'ai appris grâce à eux le langage que parlent nos hommes. Combien de phrases signaléss comme courantes, dit-il, n'ont jamais couru par les camps.

Presque tous les termes qu'on attribue au vocabulaire poilu sont des termes d'argot archi-connus, par exemple :

En avoir marre : en avoir assez.

Flotte : pluie.
Juteux : élégant.
Limace : chemise.
Calbombe : bougie.
Jus : café.

Mots qui ont depuis longtemps leurs lettres de naturalisation, car on les trouve dans les dictionnaires de Larchey, de Rigaud, de Delveau et de Virmaître. Il n'y a donc pas d'argot de tranchée. Le populo des quatre coins de la France a apporté au front son langage spécial, et le plus ancien, le plus pittoresque, le plus répandu, l'argot parisien, s'est imposé de lui-même. Par la variation des événements, il se forme et se transforme à chaque instant sans règle aucune, mais présente une substructure, une architecture comme un monument millénaire. Certes, le recrutement argotique est, pour l'heure, essentiellement militaire ; les principaux pourvoyeurs de mots sont donc les soldats originaires de Ménilmuche, de Belleville ou du Montparno. Leur façon de parler n'est pas traditionnelle, elle est souvent créatrice.

Les paysans de toutes les provinces de France parlent leur langue ou leur patois, mais c'est le patois parisien, l'argot, qui sait immédiatement exprimer par un mot nouveau une chose nouvelle. La remarque est curieuse. L'argot parisien est une langue vivante à laquelle il faut puiser.

Pour établir que je ne suis pas sourd aux paroles qui voltigent dans mon atmosphère j'ai entendu, cinq ou six fois, pas plus, des fantassins nommer la mitrailleuse : *la machine à épousseter les paletots*. J'ignore si cette appellation est usuelle et je me contente de la signaler. Cette science m'est, au reste, d'une parfaite inutilité avec les trois cents hommes que je commande. Deux cent cinquante sont des gas du Morbihan, du Finistère, de l'Ille-et-Vilaine, qui, entre eux, parlent le breton dont je ne saisis pas un traître mot ; dans le courant du service et quoique Poilus à cinq brisques, — pas des brisques ramassées au Bourget, ils se servent d'un langage assez intelligible. Voici comment ils nomment les choses :

Vin : pinard.
Obus : marmite.
Képi : képi.
Calot : calot.
Fusil : fusil.
Baïonnette : baïonnette.
Poux : poux.
Souliers : souliers.
Culotte : culotte.
Cheval : cheval.
Cuisine : cuisine, etc., etc.

Vous voyez, jolies marraines, que vos lettres n'ont pas besoin, pour être goûtées, de contenir des phrases puisées au soi-disant vocabulaire de guerre. Lorsque vous faites volontairement ou involontairement appel à celui-ci, j'en suis bien marri, madame la duchesse, mais vous jactez comme

les pègres. Croyez-moi et répétez-le autour de vous: pour être entendu des soldats, il faut leur parler leur langue, et c'est encore le français qu'ils comprennent le mieux.

Ceci peut s'adresser aussi aux hommes de lettres qui écrivent des contes de guerre : ne pas prêter aux soldats un langage qu'ils ne comprendraient pas eux-mêmes. Le plus simple, en effet, est de leur parler français. C'est encore la langue qu'ils comprennent le mieux.

§

Mme Louise Faure-Favier, dans un petit billet de l'**Eclair** qu'elle intitule *Deux Egéries*, évoque l'image de Remy de Gourmont et note en quelques lignes cette « sensibilité nouvelle » qu'il a exprimée « au déclin de sa vie » dans les *Lettres à l'Amazone*. Mais il s'est glissé une petite erreur dans cette page. Les Lettres à l'Amazone ne viennent pas de nous être offertes, et elles ne sont pas des lettres intimes ; elles ont été publiées dans le *Mercure*, en guise d'*Epilogues*, et ont paru ensuite en volume aux éditions des *Maîtres du Livre*. L'édition récente que vient de nous donner le Mercure n'est qu'une réimpression, qui contient une nouvelle lettre inédite, — la seule d'ailleurs qui n'avait pas été écrite pour l'impression.

§

M. Gabriel Mourey, nous rapporte d'un voyage en Alsace reconquise ses consolantes impressions. Il n'est, écrit-il dans **J'ai vu**, aucune des façons de sentir, de penser, de concevoir la vie, « aucun des traits essentiels qui constituent la physionomie de leur personnalité collective que les Alsaciens d'aujourd'hui n'aient pieusement conservés tels qu'ils les avaient hérités de leurs aïeux ».

Nulle part, le pieux voyageur, qui aurait voulu « s'agenouiller sur cette terre sacrée, l'étreindre ou y poser ses lèvres » — n'a découvert l'empreinte allemande.

Les ancêtres de ces hommes et de ces femmes que je vois aller et venir par les rues de ces villages, que je vois arrêtés sur le pas de leurs portes ou s'acquittant de leur besogne quotidienne dans les ateliers et les boutiques, que je vois former avec nos soldats venus au repos ou au ravitaillement des groupes souriants et affectueux, les ancêtres de ces Alsaciens de 1917 ont laissé partout, dans leur façon d'aménager la nature, de l'accommoder à leurs besions, à leurs manières de vivre, leur empreinte ; et cette empreinte n'est à aucun degré, ni en quoi que ce soit, allemande. N'était l'aigle impérial qui timbre encore la gare ou le bureau de poste, rien n'indique ici que, quarante-quatre ans durant, la terre que l'on foule fut terre d'empire, et l'on chercherait vainement les traces de la domination exécrée, du moins en ce qui aurait nécessité, de la part de la population, un consentement, une adhésion volontaire. Les maisons de ces petites villes, de ces bourgs, de ces hameaux sont des maisons alsaciennes, et parmi celles-là mêmes que l'on sent de fraîche date, l'on n'en découvrirait pas

une qui rappelle le style villageois allemand dont, l'autre jour, voyageant de Lausanne à Berne et de Berne à Zurich, je constatais, dans les cantons de la Suisse alémanique, combien féconde est l'influence. Rien ici de pareil : ce coin d'Alsace est resté tel qu'il était avant la domination. L'aspect extérieur du pays n'a pas plus changé que l'âme de ses habitants, et c'est avec la même patience, la même ténacité, la même obstination jalouse qu'ils ont préservé l'un et l'autre de la contagion germanique. Témoignage émouvant de fidélité et d'attachement aux traditions, touchant exemple de droiture et de force morale qui nous permet de pénétrer plus avant dans le mystère de l'âme alsacienne...

Et M. Gabriel Mourey, tout imprégné de l'atmosphère qu'il a respirée là-bas, nous redit le mot caractéristique de l'Alsacien Carles Fischer : « Le paysage alsacien respire le sentiment. »

R. DE BURY.

ART

Exposition de *l'American Art Association* (Galerie Brunner). — Exposition *Mélo Muter* (Galerie Chéron).— Exposition *Antoine Villard* (Bernheim-Jeune). — Exposition *Matisse et Picasso* (Galerie Paul Guillaume). — Exposition du *Crapouillot* (Galerie Druet).

Dans cette exposition de **l'American Art Association** où ne font défaut ni les toiles séduisantes ni même les œuvres remarquables, ne cherchons point une caractéristique ethnique marquée. Ce n'est point qu'on ne puisse relever quelques goûts et quelques ambitions communes à la plupart de ces peintres, dont certains sont notoires parmi nous, par de beaux succès de Salon (Société Nationale ou Salon d'Automne). Ils ont le faire clair et précis. Ils aiment la belle lumière, la belle matière. Presque tous ont une tendance à bien *meubler* la toile, à ne craindre ni la complexité de la figuration, ni le touffu du détail dans un paysage. Ils ont le goût aussi du décor urbain ; ils se plaisent aux harmonies éclatantes, aux accords de tons tendres et vifs. Ils ont l'humeur voyageuse. Est-ce cela qui les fait si nôtres, ou ont-ils écouté avec plus d'attention les conseils qui pouvaient leur venir de nos maîtres ? Ils ne sont pas indifférents non plus à l'art anglais récent. Certaines recherches de Conder trouvent leur écho chez eux et s'y rencontrent avec des échos de *Giverny* (influences de Monet et souvenir aussi de ses beaux jardins).

La personnalité chez quelques-uns d'entre eux est incontestable et ce sont des artistes originaux et très remarquables que MM. Rupert Bunny et Friesecke.

Cinq panneaux décoratifs témoignent ici du grand talent de M. Rupert Bunny. Il s'est déjà exercé dans des cadres plus vastes ; il n'a rien fait de plus vraiment élégant et séduisant que la *Danse*

d'Amour ou la *Cour du Harem* empreintes d'une atmosphère lumineuse de fête.

Cette *Danse d'amour* à la fois antique et espagnole menée par des figures dont la joliesse convient à ce décor fleuri, coin de jardin ordonné et violent, s'ensoleille comme aussi la mythologie libre de son *Europa* s'ébat en rythme de fête. La *Conquête de la Toison d'or* sonne une belle fanfare d'aventure. Il n'est un peu de mélancolie que dans cette contemplation du soleil couchant par des sages vêtus de noir, les *Héliastes ;* mais l'ensemble de ces cinq œuvres est miroitant et joyeux.

M. Frieseke, qui excelle à la présentation de jolies femmes en toilettes d'une heureuse audace polychrome, a voulu cette fois nous montrer un nu dans le plein air ; l'éclat adouci d'une ombre tissée de soleil, nuancée par les floraisons, nimbe un corps délicat et agile et adoucit des étincelles pâles sur une blancheur à peine rosée. M. Burnside Cameron, sauf une excursion vers les murs de Kairouan à l'heure où le soleil couchant les matit et les dore, nous montre des coins de Paris agréablement transcrits. M. Gibon, adroit et épris de mouvement, a trouvé au Croisic d'intéressants motifs. M. Harrison, à des heures diverses, ourle les grèves sableuses de la mort nonchalante des vagues. Une *Avenue de l'Opéra* de M. Frank Armington a de l'espace et de la vérité. M. Elson Clark évoque un décor d'outre-Atlantique à Mira Flores (Panama), coin de voie ferrée ou d'usine sans localisation précise, quoique bien peint. M. Roderic O' Connor environne de chaude lumière une figure de femme qui lit, et nous trouvons sa franchise et son audace habituelles dans de violentes natures-mortes dominées par un ton général très vif. Il y a des choses curieuses dans des envois de MM. Rosenfield, Thomson, un joli sentiment d'harmonie décorative dans le *Vollendam* de M. Clifford Snyder. Le village à Cuba de M. Morrice est très séduisant d'aspect et une étude de femme du même artiste a de belles qualités. Il y a des choses intéressantes dans les envois de MM. Dougherty, Hostater, bizarres un peu chez M. Hartshorne, visionnaire et maniéré, des notes de belles couleurs chez M. Morton, M. Léonard, M. Lee, M. Connell. Les paysages parisiens de M. Obertauffer sont vifs, documentés et fins. Le *Paysage corse* ou le *Trou Bicot* peuvent compter parmi les bonnes pages de M. Thorndike, paysagiste de style.

Les aspects d'extrême nord de M. Franck Morse Rummel ont de la largeur et de belles lignes. De bons paysages de M. Pitts, des portraits de soldats français très poussés de M. Cauldwell contribuent au bon aspect de cette exposition.

§

La jeune réputation de Mme **Méla Muter** sortira singulièrement

affirmée de l'exposition nombreuse de ses œuvres, Galerie Chéron.

Déjà cette artiste avait, en de bons portraits, affirmé une intuition très vive de la physionomie humaine. Certaines toiles, très personnelles, auxquelles on pouvait reprocher un coloris parfois monotone, mais imprégnées d'une émotion vigoureuse, nous intéressaient à des disgraciés et disaient, en même temps qu'une recherche aiguë du caractère, un vif souci de la misère humaine. En gardant toutes ses qualités, cet art s'est élargi. Voici des paysages d'Espagne et d'Italie, très chauds de ton, très vibrants, très solides, des eaux et des montagnes de claire limpidité et de forte densité, des paysages d'une mise en page clairvoyante, très artiste, avec du beau soleil sur des pierres solides. Un portrait de joueur d'échecs, une cour de ferme avec un paysan assis, de belle et nette carrure, sont des œuvres très personnelles, d'une originalité certaine et d'un art vigoureux qui trouve le style.

§

M. **Antoine Villard** est allé à Gafsa. Il en a peint l'oasis avec dévotion, se plaisant à la vie des arbres, interprétant bien leur structure, rendant sensible leur beauté par une traduction exacte à la fois et libre. Sa vision du *Bled* rougeâtre et désolé, s'étalant entre les Djebels arides où le soleil plaque sur de grandes surfaces pierreuses de larges pans de teintes violentes, est curieuse et forte. Il a rencontré par là de jeunes Arabes qui font de la peinture, qui ont renoncé à la calligraphie et à l'arabesque coranique, pour noter des architectures, des paysages et même retracer des figures humaines, avec une naïveté qui n'est point sans agrément. Les tapis de Gafsa offraient déjà à notre curiosité de l'exotisme, des silhouettes d'animaux schématiques, anguleuses, élémentaires plus que naïves. Ces jeunes Arabes ont-ils en eux l'atavisme artiste de ces tisserands soucieux d'ornementation? Si des Arabes s'intéressent à nos formes d'art et tentent de les interpréter, restant fidèles à leur tendances originelles, ne recopiant pas les modèles européens, sans doute pourra-t-on voir se formuler un art un peu spécial et pittoresque.

MM. **Terzi ben Hasnaoni** et **Mohamed ben Mani Rochaed** sont, nous dit-on, très jeunes. Ils sont animés d'une audacieuse sincérité et ils ont du goût, un goût hardi, barbare si l'on veut, qui leur permet d'émailler de couleurs vives des formes dont la justesse les intéresse moins que l'éclat dont ils les colorent. Ils en sont à la période des improvisations curieuses. Des accords de tons heureux, dans leurs polychromies à prétexte de paysage, et une certaine finesse, on dirait malicieuse, dans les effigies sommaires qu'ils tracent font bien augurer de cet art tunisien dont on a la bonne idée de nous montrer les prémices, dans la grâce heureuse de sa première aube. Si ces jeunes artistes se développent et viennent exposer à

Paris, ils porteront certainement à Henri Matisse, quand ils connaîtront ses toiles, l'hommage de leur admiration.

§

Il y a eu de fort belles toiles d'Henri Matisse à une exposition **Matisse et Picasso** au faubourg Saint-Honoré, dont on a dit que la curiosité consistait dans la juxtaposition des deux jeunes maîtres les plus audacieux et les plus caractéristiques de notre art actuel. Je veux bien y voir un grand élément d'intérêt, mais je ne suis pas certain qu'Henri Matisse, si sobre de propos esthétiques, si sincère et un peu enclos dans la sérénité de son art, ait goûté la formule. De plus cette juxtaposition des deux peintres n'existe pas en réalité, car si nous avons vu là de beaux Matisse et en certain nombre, il y avait peu de Picasso.

Les personnages de M. Matisse sont bien campés et comme éclairés de vie intérieure; la liberté et la justesse de leur allure est extraordinaire. Les regards sont d'une attirante beauté; la force du dessin requiert l'admiration. C'est une toile curieuse et belle que cette étude de femme en toilette noire, étendue sur un divan, avec une grâce si juste et un laisser-aller du corps si joliment formulé.

Les tableaux de M. Picasso ne sont point dépourvus d'un caractère énigmatique, qui n'en accentue pas l'intérêt; des détails surgissent de l'ensemble très ordonné et très hermétique, où s'affirme la main d'un artiste; l'ensemble et les raisons de beauté de ce jeu de lignes échappent. Il faut se souvenir d'œuvres plus anciennes de l'artiste pour être certain de sa réelle valeur.

§

Le **Crapouillot** est un journal de tranchées; il est rédigé par des gens de verve et de talent, qui voient des spectacles tragiques et savent en noter justement des détails douloureux ou pittoresques. Des notes de M. Taquoy ont le caractère de puissance précise et de justesse vigoureuse que cet artiste affirma en nombre d'œuvres. M. de Segonzac a mis là de beaux dessins; M. Warnod fait œuvre émue dans des dessins et des eaux-fortes de belle qualité sur la vie des prisonniers. On retrouve l'art vigoureux de M. Luc-Albert Moreau, de M. Charmaison, la vision précise et forte de M. Jean Galtier-Boissière et l'esprit de MM. Désiré Martin et Jean Loup-Forain. Signalons aux curieux de bonne critique d'art une très alerte préface de Paul Signac à une exposition de peinture à Nice. (Tableaux de M. et Mme Gambier au Cercle artistique.)

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le droit d'entrée dans les Musées nationaux. — Deux donations : la Bibliothèque d'art et d'archéologie de M. Jacques Doucet, le Musée de la Guerre de M. et Mme Leblanc. — Les musées de Russie. — Les acquisitions récentes du musée de Berlin. — La vente de la collection Richard von Kaufmann à Berlin. — Memento bibliographique.

La commission de législation fiscale de la Chambre des députés a donné son approbation au projet du ministre des Finances, d'inscrire parmi les nouveaux impôts un **droit d'entrée dans les Musées nationaux**, et elle le fait sur les bases mêmes que nous avions suggérées ici : gratuité absolue les dimanches et jours fériés durant toute la journée (et non pas seulement l'après-midi, comme on en avait eu d'abord l'idée), compensée par un droit d'entrée plus élevé — d'abord fixé à 5 francs, prix un peu exagéré, qui fût allé à l'encontre du but qu'on se proposait, puis ramené au chiffre plus raisonnable de 2 francs — le vendredi, qui, par cet attrait de jour « select », pourra compter plus de visiteurs. Enfin, innovation qui nous semble heureuse, la commission prévoit des cartes d'abonnement du prix annuel de 10 francs, auxquelles s'ajouteront, espérons-le, des cartes d'entrée à prix réduit pour les élèves des écoles et des cartes gratuites pour ceux de l'Ecole des Beaux-Arts et les historiens d'art. Mais plus que jamais il faudra attendre la fin de la guerre pour appliquer ces nouvelles mesures ; le Musée du Louvre, qui s'était entr'ouvert il y a deux ans, a refermé à la suite du raid des avions allemands sur Paris, le 30 janvier, ses galeries de sculpture où la prudence commandait qu'on revînt aux mesures de précaution des débuts de la guerre et, sauf le Musée du Luxembourg et le Musée Galliera, toutes les autres collections publiques sont closes également.

Deux généreuses donations, annoncées depuis un certain temps, ont fait passer dernièrement en la possession de l'Université de Paris et de l'Etat deux importantes collections privées, où d'ailleurs le public avait déjà libéralement accès : la « **Bibliothèque d'art et d'archéologie** », fondée par M. Jacques Doucet, et le « **Musée de la Guerre** », créé par M. et Mme Leblanc. On ne saurait trop célébrer les services qu'a déjà rendus aux travailleurs et que rendra encore davantage, maintenant que la voilà annexée à la Faculté des Lettres, l'importante bibliothèque dont M. Doucet a jeté les bases ni être trop reconnaissant à ce mécène de son intelligente initiative et de sa générosité. Tendant à réunir toutes les publications anciennes ou modernes, françaises ou étrangères, dans toutes les branches de l'histoire de l'art, et comprenant déjà 100.000 volumes, 500 manuscrits et documents d'archives, 1500 dossiers d'autographes et documents originaux, 120.000 photographies et 10.000 estampes

la Bibliothèques Doucet est une mine inépuisable de renseignements, supérieure déjà en richesse, quoique ne datant que de 1909, à ce que renferment en ce domaine nos autres bibliothèques. Il faut espérer que l'Etat saura lui allouer un budget annuel suffisant pour la maintenir à ce degré de supériorité (M. Doucet a d'ailleurs tenu, en plus de sa magnifique donation, à assurer le budget d'entretien des premières années) et il est à souhaiter également que les précieux répertoires entrepris par la Bibliothèque sous le titre « Publications pour faciliter les études d'art en France » —dictionnaires des artistes et ouvriers d'art de la France, dont un volume, consacré à la Franche-Comté, avait déjà paru ; dictionnaires des artistes décorateurs du bois (sculpteurs, menuisiers, ébénistes, doreurs, etc.) du XVIIe et du XVIIIe siècle (1er vol. paru) ; bulletin trimestriel donnant le dépouillement de toutes les revues d'art et des catalogues de ventes de France et de l'étranger — soient tous poursuivis et même multipliés, pour le plus grand profit des travailleurs, à qui ils ont déjà rendu tant de services. En attendant qu'elle puisse être transferée dans les bâtiments que l'Université lui destinera, la Bibliothèque Doucet, qui était fermée depuis le commencement des hostilités, est de nouveau accessible aux travailleurs dans ses anciens locaux, 16, rue Spontini.

Quant au Musée de la Guerre de M. et Mme Leblanc, installé provisoirement, 6, avenue Malakoff, il est sans doute bien peu de personnes qui ne l'aient visité, et point n'est besoin, par conséquent, de décrire longuement ses intéressantes collections qui s'étendent à toutes les productions (œuvres d'art, images, affiches, livres et revues, journaux du front, bibelots, souvenirs de toute espèce) que la guerre a suscitées non seulement chez nous, mais aussi dans les autres pays belligérants, même chez nos ennemis. Le catalogue qui a commencé d'en être dressé ne comprend pas moins de trois gros volumes in-8° de plus de 420 pages chacun pour la seule période allant du 1er août 1914 à la fin de 1916. M. et Mme Leblanc ont ajouté à leur généreuse donation une somme de 500.000 francs destinée à subvenir aux frais de conservation et d'accroissement des collections. Il ne s'agit plus maintenant que de trouver un logement à celles-ci. On avait parlé un instant du Musée du Louvre ; outre que nos richesses artistiques n'y sont pas tellement au large, ç'aurait été peut-être faire beaucoup d'honneur à des collections purement documentaires et de simple curiosité. Il nous semble que leur place logique serait au Musée de l'Armée.

§

Que sont devenues, et que deviennent les trésors d'art des divers **Musées de la Russie** dans l'effroyable tourmente qui bouleverse ce malheureux pays ? C'est la question que, depuis les événe-

ments de la révolution russe, on s'est posée bien souvent avec anxiété et que posait récemment encore, dans le *Cousin Pons*, l'auteur des instructifs articles sur « nos musées pendant la guerre », M. Raymond Bouyer, en rappelant les richesses inestimables que renfermait l'Ermitage et en songeant en particulier, « comme à des parents prisonniers, à nos chefs-d'œuvre de l'école française que peut-être aucun Français ne reverra plus » : à l'Ermitage, les Poussin, les Claude Lorrain, les Watteau, les Lancret, les Fragonard, faisant cortège aux quarante merveilleux Rembrandt, aux treize Ruisdael, aux quarante-neuf Wouwerman, aux Rubens et au charmant *Philippe Wharton* de Van Dyck ; à l'Académie, les Théodore Rousseau, les Millet, les Troyon, les Meissonier, etc. (1). Il est extrêmement difficile de répondre à ces angoissantes interrogations : une incertitude absolue règne sur le sort de ces trésors et des œuvres d'art que contenaient les autres galeries publiques et les palais impériaux ; la *Chronique des Arts* (2) nous a informés seulement qu'à la suite de la prise de Riga par les Allemands on procéda en hâte à l'évacuation des tableaux et des objets d'art les plus précieux de l'Ermitage, du Musée Alexandre III, de l'Académie des Beaux-Arts, du Palais d'Hiver, du palais Anitchkov, des palais de Peterhof et de Gatchina. Cinq mille toiles environ furent emballées et expédiées à Moscou, où elles furent réparties entre les palais du Kremlin et le Musée historique. Malheureusement l'emballage laissa beaucoup à désirer ; les tableaux anciens,empilés sans grand soin dans des caisses clouées à grands coups de marteau, ont probablement beaucoup souffert, et il est à craindre également que le bombardement du Kremlin en novembre dernier par les révolutionnaires n'ait causé des dégâts et des destructions irréparables. Des vols et des pillages innombrables ont d'ailleurs accompagné les troubles révolutionnaires. C'est ainsi qu'on a annoncé de Pétrograd qu'on avait dérobé pour douze millions et demi de tableaux et d'objets d'art dans la galerie de feu le grand-duc Michel Nikolaïevitch ; une précieuse toile de Corrège, notamment, aurait disparu. Et le *Cousin Pons* (3) nous informe que le riche trésor de la Sacristie des Patriarches à Moscou, dont les objets, ornés de pierres précieuses, étaient estimés plus de 40 millions, a été également pillé. Par contre, nous avons été heureux d'apprendre par la revue *La Renaissance* que la nouvelle envoyée il y a quelques mois de Russie, et dont nous nous étions fait

(1) *Le Cousin Pons*, nos des 15 janvier, 15 février et 1er mars 1918. — L'éditeur H. Laurens a publié dans sa collection des *Galeries d'Europe* un album consacré aux *Musées de Saint-Pétersbourg* (*Galerie de l'Ermitage et Académie des Beaux-Arts*) qui reproduit en 36 belles planches en couleurs accompagnées de notices les principaux chefs-d'œuvre de ces deux galeries.

(2) N° d'octobre-décembre dernier, p. 57.

(3) N° du 1er mars 1918 (av. 7 reprod.)

l'écho, de la destruction par un incendie de la galerie Morossof à Moscou, était inexacte ; elle serait intacte, avec ses riches collections d'art français moderne et la série des décorations exécutées par M. Maurice Denis.

Cette incertitude du lendemain qui pèse sur la Russie n'a pas empêché un généreux amateur de ce pays, dont nous avons eu si fréquemment à signaler les libéralités envers nos musées, M. Zoubaloff, d'offrir au Musée Roumiantzeff, de Moscou, sa collection d'œuvres d'art, estimée plus de sept millions de roubles. Elle comprend notamment cent cinquante vieilles icones russes, une quarantaine de peintures du Moyen âge de nos écoles occidentales, une riche réunion de porcelaines et des tapisseries des XVe et XVIe siècles.

§

Pendant ce temps, le **Musée de Berlin**, pour le plus grand orgueil de l'Allemagne, continue ses acquisitions sensationnelles. En janvier dernier, il achetait pour près d'un million de marks, à un peintre viennois qui l'avait découverte en 1914 dans un vieux château du Tyrol, un exemplaire de la *Vénus au musicien* de Titien dont le Musée de Madrid conserve l'original et une première variante, regardée comme une œuvre d'atelier. On connaît le sujet de ce tableau: Vénus est étendue nue, au premier plan, sur un lit de repos, les regards dirigés vers un petit chien qu'elle caresse (dans le second tableau, ce chien est supprimé et c'est à un Amour qui lui parle à l'oreille, que Vénus prête son attention), tandis que sur le côté un jeune seigneur, vu de dos, mais se tournant à demi vers la déesse, la charme des sons d'un orgue dont il joue. Le fond de la composition est formé par une vue de parc qui, dans l'exemplaire de Berlin, est remplacée par un paysage montagneux, et l'auteur de cette variante a également modifié les traits du gentilhomme ainsi que la pose et la race du quadrupède, transformé en un petit chien blanc à longs poils qui jappe furieusement. Les Viennois, paraît-il, ne sont pas contents de s'être laissé enlever une telle œuvre, d'autant plus que l'aristocratique musicien semble être un portrait de Philippe II; le *Neues Wiener Journal* (1) se plaint amèrement que ni l'Etat, ni aucun des nombreux millionnaires de la capitale n'aient rien fait pour retenir cette toile en Autriche. Le professeur et historien d'art Dvorak, qui en avait reconnu l'importance, avait réussi à faire décréter par la Commission centrale des monuments historiques que durant deux années le tableau ne pourrait être vendu au dehors; mais, passé ce délai, aucune tentative d'acquisition n'ayant été faite par le gouvernement ou des particuliers, on dut laisser partir la *Vénus* pour Berlin, qui la guettait. Nos bons

(1) N° du 22 janvier dernier.

Autrichiens se résigneront à cette nouvelle mainmise de l'Allemagne comme ils se sont résignés à beaucoup d'autres et pourront peut-être se consoler en se rappelant l'aventure de la *Flore* du sculpteur anglais Lucas baptisée par M. Bode œuvre de Léonard de Vinci et en se disant, par suite que le Titien qui leur échappe n'est peut-être, de même que la variante du musée de Madrid, qu'une œuvre d'atelier, promue à la dignité d'œuvre originale par la volonté dictatoriale de M. Bode qui prétend, mais sans preuves, y reconnaître une *Vénus* de Titien ayant d'abord appartenu à l'évêque d'Arras Granvelle, fils du chancelier de Charles-Quint, puis vendue à l'empereur Rodolphe II et disparue depuis le sac de Prague par les Suédois en 1648 (1). Le critique de la *Strassburger Post* (2) avoue qu'on ne saurait, en tout cas, « la compter parmi les chefs-d'œuvre du maître ».

Avec cette toile le musée expose ses autres acquisitions récentes, parmi lesquelles une *Lucrèce* de Cranach le Vieux provenant de la collection du peintre Ludwig Knaus, puis trois tableaux ayant fait partie de la collection Richard von Kaufmann dont nous allons parler : une *Crucifixion* d'un peintre de Bohême des environs de 1360, un *Portrait de jeune homme* par Hans von Kulmbach, et une *Madone* d'un peintre flamand du xv[e] siècle apparenté au « Maître de Flémalle ».

Cette **collection Richard von Kaufmann**, célèbre par ses nombreuses et importantes œuvres de Primitifs dont plusieurs furent admirées aux Expositions des Primitifs flamands à Bruges en 1902 et des Primitifs français à Paris en 1904, a été dispersée à Berlin en décembre dernier, à la suite de la mort de son propriétaire. La vente des tableaux a produit 8 millions de marks; celle des sculptures et objets d'art, 4 millions de marks, soit, au total, 16 millions de francs. Le Musée de Francfort s'est fait adjuger un *Ecce Homo* de Jérôme Bosch dont une copie existe au Rijksmuseum d'Amsterdam; le Musée germanique de Nuremberg, un *Portement de croix* attribué à Hans Schuchling, et la Pinacothèque de Munich a acquis pour 310.000 marks le *Pays de cocagne* de Breughel le Vieux. La *Résurrection de Lazare* de notre Nicolas Froment d'Avignon a été acquise pour 390.000 marks par le comte Castiglione, de Vienne. Citons encore : un portrait d'homme par Rogier van der Weyden, vendu 340.000 marks ; un *Baptême du Christ*, par le maître allemand dit « de *Saint Barthélemy* », 230.000; un portrait de Luther avec sa femme Catherine von Borg, 104.000 ; un portrait d'homme par le Tintoret, 230.000; un autre par Moretto de Brescia, 200.000; une *Judith* de Botticelli, 110.000, et une *Madone* du même, 78.000.

(1) *Tægliche Rundschau*, 12 février 1918.
(2) N° du 19 janvier.

Parmi les sculptures et les objets d'art, une *Madone* en bronze de Peter Vischer a atteint 60.000 marks; une *Louve* en bronze de l'école de Padoue, 80.000; un *Neptune* de Sansovino, 71.500; un vase en bronze de Riccio, 68.000; un reliquaire carolingien, 97.000; une monstrance en émail de Limoges du XIIIe siècle, 64.000; deux tapisseries flamandes représentant *Danaé* et *L'Enlèvement d'Europe*, 81.000 et 68.000.

MEMENTO. — La revue *L'Art et les Artistes* vient de publier encore un nouveau numéro spécial consacré à *Venise avant et pendant la guerre* : M. Henri de Régnier et M. Robert Hénard y célèbrent la beauté de Venise et ses trésors d'art, tandis que M. P. Savé-Lopez y expose les mesures de précaution que nous avons dites (1), prises pour protéger ces richesses, et 70 gravures mettent sous les yeux du lecteur des vues des édifices et des principaux chefs-d'œuvre de la cité des Doges ainsi que les travaux entrepris pour les sauvegarder.

A signaler encore dans les derniers numéros du *Cousin Pons* : le 15 novembre, un juste plaidoyer de M. Arsène Alexandre en faveur de nos musées de province, dont on ignore ou méconnaît trop souvent les richesses (3 ill., parmi lesquelles la reproduction d'un buste de femme de la première manière de Rodin, conservé au Musée de Rennes), — et, le 1er février, un article de M. Raymond Bouyer sur le Musée des Arts décoratifs à propos de la réouverture récente de ses salles (3 ill.).

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

Moments of Vision, par Thomas Hardy (Macmillan 6s). — Les *Moments of Vision* sont l'œuvre d'un homme parvenu au déclin de la vie. Il voit son existence se dérouler dans le passé ; il sent l'heure venir où sa personnalité va se noyer dans la communion éternelle des choses. Son activité se réduit à se souvenir et à comprendre; mais dans cette demi-passivité crépusculaire, quelle envolée de vision, quelle émotion concentrée, quelles profondeurs psychologiques, que ne troublent plus les passions éphémères !

Aux yeux de Thomas Hardy, le monde a cessé d'être un conflit, c'est une unité dont les manifestations diverses : naturelles, instinctives et intellectuelles, « eternal artistries in circumstance », s'entrelacent et s'unissent pour créer de nouvelles formes de plus en plus conscientes, de plus en plus belles et harmonieuses. Dans les *Dynasts* le poète avait déjà exposé cette philosophie, et à la fin du drame, le chœur des esprits annonce l'arrivée :

> Consciousness, the Will informing, till it fashions all things fair.

A cette œuvre d'art suprême, l'individu contribue, et si parfois Thomas Hardy en doute et se demande pourquoi, puisque une partie

(1) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1918, p. 145-146.

de la Volonté générale est sienne, il ne peut déranger d'un pouce l'équilibre des forces pour réalisers on désir, sa désespérance n'est que passagère et c'est dans leur éternité qu'il mesure la vision d'une pensée, d'un acte, d'un baiser même :

That Kiss is gone where none can tell
Not even those who felt its spell
It cannot have died, that know we well.
Somewhere it pursues its flight,
One of a long procession of sounds
Travelling aethereal rounds
Far from earth's bounds
In the infinite.

La même idée se retrouve dans les vers : *In a Museum*. Puisque tout ce qui existe se prolonge à jamais, Le Temps n'est qu'un rêve :

Such a dream is Time, that the coo of this ancient bird
Has perished not, but is blent or will be blending
Mid visionless wilds of space with the voice that I heard
In the full-fugued song of the universe unending.

Tous les détails contenus dans une œuvre de Hardy empruntent à cette conception une grandeur qui se répercute à l'infini.

On a traité de pessimiste l'auteur de *Moments of Vision* et l'on peut sans doute appuyer cette opinion sur certain passage du poème intitulé *Fragment*. Le poète entre dans une longue galerie semblable aux catacombes ; il y trouve étendu de chaque côté des corps d'hommes immobiles et qui pourtant ne sont pas morts, et il leur demande ce qui va se passer : « Ils attendent, répondent-ils, que Dieu sache... » — « Qu'il sache quoi ? » — « Qu'il sache comment ont marché les choses sur terre et sous terre. Il est clair qu'un jour il devra le savoir. » — « Pourquoi ? » — « Puisqu'il nous a faits les humbles pionniers de Lui-même dans la conscience des larmes de la vie, il n'est pas besoin d'être grand prophète pour dire que ce qu'il peut montrer inconsciemment à ses créatures, il le saura lui-même. Par quelque mystère non dévoilé nous avons atteint la sensation avant lui, mais il nous rattrapera bientôt si le monde continue... »

Ce Dieu, ce n'est ni la Volonté, ni la Force, ni la Loi, ni la Cause ultime : c'est la conscience universelle qui se fait jour. Malgré la note ironique qui termine le récit, c'est bien là ce que Hardy, le disciple de Schopenhauer, a toujours cru. Un tel mystère n'est point l'élaboration d'un pessimiste qui s'arrête à la laideur d'un geste, à la mesquinerie de l'intention immédiate sans chercher sous les apparences une explication générale. Thomas Hardy a foi aux forces spirituelles dans le sens le plus large du mot. Il possède :

The visioning powers of souls who dare
To pierce the material screen.

Les trois voix qui l'inspirent, ses muses, pourrait-on dire, sont : l'Immortalité, la Pitié et l'Ironie. Dans les *Dynasts*, il les a personnifiées et elles commentent les événements qui se passent sur terre. Chacune exprime l'un des aspects sous lesquels le poète contemple la vie. Leurs discussions sont les débats silencieux de son âme, leurs jugements les sentences de son intellect. Si, dans *Moments of Vision*, elles ne sont point nommées, on retrouve leurs accents. L'ironie parle dans *O my pretty pink frock ; At Madame Tussaud's in Victorian Years*, *The Dolls ;* la pitié dans *The Blinded Bird*, *Imagining*, *The Choirmaster's Burial ;* mais la muse des années domine, on l'entend toujours, et les poèmes où elle règne souveraine sont de purs chefs-d'œuvre. Jamais poète n'a prononcé avec tant d'intensité réfléchie les adieux définitifs, jamais personne n'a raconté en mots plus simples et plus poignants les pensées avant-coureuses de la mort : images de jours d'autrefois où l'être plein d'enthousiasme et de vitalité vibrait de joie, souvenances douces d'heures calmes, d'amitiés échangées, de regards sans amertume. Puis, l'automne de la vie s'annonce et le vide se fait en soi et autour de soi, les tombes fraîchement creusées augmentent au cimetière et bientôt la compagne de tous les instants disparaît à son tour. L'âme se détache de tout et ne se demande plus qu'avec curiosité ce que les gens diront quand elle sera partie et s'ils se souviendront... Hardy a voulu que les *Moments of Vision* aient la mélancolie triste d'un glas, mais il les a revêtus d'une telle magnificence d'émotion que ce sont les chants d'une immortalité triomphante.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Louis Barthou : *Sur les Routes du Droit*, Bloud et Gay, s. p. — Comte de Fels *L'Entente et le problème autrichien*, Bernard Grasset, 3.50. — *La Barbarie allemande*, Plon-Nourrit, 3.50. — Anton Nystrœm : *Avant 1914, Pendant et après*, Paris, Payot, 7 fr. 50. — Jules Hoche : *En Alsace reconquise* ; Paris, Albin Michel, 3 fr. 50. — Capitaine Z.: *L'Officier et le soldat français*, Nouv. libr. nationale, in-18. — A. Rousseau : *Trois ans de guerre. Notre marine et la leur*, Alcan, 1 fr. — Jean-Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, tome I, Berger-Levrault, 6 fr. — James M. Beck : *La Guerre et l'Humanité* (traduction A. Cohn), Payot, 4 fr. — André Fribourg : *Croire, histoire d'un soldat*, Payot, 4 fr. — Gaston Jollivet : *Cinq mois de guerre*, Hachette, 3 fr. 50. — Anonyme : *Amis de la France*, Plon, 3 fr. 50. — Jacques Mortane : *Chasseurs de Boches*, l'Edition Française illustrée, 30, rue de Provence, 3 fr. 50.

Tout le monde connaît et honore infiniment certains deuils privés advenus durant cette Guerre. Je prie donc que l'on voie dans les lignes qui suivent seulement des opinions exprimées à l'occasion d'un livre, sans nulle application personnelle.

Que la pensée de généreux esprits abstraits, libéraux, qui ne trouvent rien de beau comme de cheminer **Sur les Routes du Droit** (lesquelles, trop souvent, ne sont pas les routes du Fait); que cette pensée décente, digne, officielle, en règle avec les formules reçues et les respectabilités classiques, vienne à me tomber sous les yeux, — aussitôt mes classiques à moi, qui me crois aussi bon Français que personne, mes classiques, dont les noms sont Balzac, Flaubert, Taine, me font signe, — et l'un d'entre ces grands réalistes me dit ceci, par exemple, en façon d'avertissement :

Libre aux métaphysiciens d'aligner des déductions et des formules, ou aux politiques d'exposer des situations et des constitutions. L'homme n'est point un être inerte façonné par une constitution, ni un être mort exprimé par une formule; il est une âme active et vivante, capable d'agir, de découvrir, de créer, de se dévouer et avant tout d'oser... Les hommes n'ont pas fait de grandes choses sans de grandes émotions. Le premier et souverain moteur d'une révolution extraordinaire est un sentiment extraordinaire. A ce moment on a vu paraître et s'enfler une passion exaltée et toute-puissante qui a rompu les digues anciennes et lancé le courant des choses dans un nouveau lit... Laissez de côté les formules métaphysiques et les considérations politiques, et regardez l'état intérieur de chaque esprit quittez le récit nu, oubliez les explications abstraites, et observez les âmes passionnées...

Observez la vie. Tout est là. Ceux qui, l'ayant observée, n'y ont jamais discerné autre chose que le fait de force dans lequel elle est comprise tout entière, ceux-là hausseront violemment les épaules au mot de Droit ! C'est un mot devenu d'une fadeur intolérable ! d'une inefficacité fastidieuse! Je me soulage en disant carrément cela, qu'on le sache! et d'autres que moi seront soulagés aussi! Un Droit qui paraît, c'est simplement une Force qui se fait reconnaître. Nous nous refusons absolument et en tout à nous agenouiller devant l'Idole du Droit abstrait, béatifié, renté, oisif, mis hors de cause et dispensé d'effort.

Ou les hommes qui ont passé par le pouvoir, qui maintenant écrivent et parlent, se sont trouvés, en réalité, « incapables d'affaires », comme dit La Bruyère (ce qu'on ne croit pas), ou bien, dans la pratique,... ils ont eu nécessairement à se former de l'Europe, avant la guerre, une image très différente de celle à laquelle ils paraissent s'être fiés lorsqu'ils nous disent leur surprise, leur indignation grande du bouleversement « soudain », et qu'enfin ils nous assiègent de leurs tirades sur le Droit. Etaient-ils véritablement si mal préparés, si mal avertis? La philanthropique Europe des Conférences de La Haye, des Arbitrages, de l'Internationalisme juridique dispensé aux peuples par Salomon en personne, — faisaient-ils vraiment fonds sur cette chose, respectable sans doute, mais tout à fait précaire? Allons donc!

Ils n'étaient pas des enfants, ils savaient les choses, ils avaient vécu. Un fait que j'ai maintes fois remarqué, c'est la brutalité, la crudité, souvent véridique, des propos faits *de vive voix* en ce qui concerne l'histoire contemporaine. Deux mots échangés dans ces conditions renseignent vraiment, donnent le *la* d'une situation ou livrent tout au moins une impression réelle. Pourquoi rien de cela ne passe-t-il dans les écrits que nous lisons, dans les morceaux oratoires que nous entendons? Pourquoi tout, dès lors, devient-il au contraire concerté? Ah! voilà, c'est qu'alors on fait figure de personnage, on est officiel, on est sur son petit Sinaï, on ramasse instinctivement tout ce qui traîne de phraséologie et de grandiloquence communément usitées, la pensée, d'elle-même, prend la forme des moules reçus. Et la réalité se perd. Et ceux qui, par leur situation, par ce qu'ils *savent*, pourraient de façon positive éclairer les esprits, ne le font pas, — certains d'entre ceux-là, d'ailleurs, on se plaît à le reconnaître, se trouvant emportés, par l'élan de leur générosité, vers les astres... éteints. Mais...

... Mais qu'y a-t-il, en somme? Ceci : le monde, offusqué par la puissance allemande, s'est ligué contre elle, comme il s'était ligué contre la puissance française sous Louis XIV et Napoléon. Tel est en deux mots le fait. Je ne vois aucune nécessité de mêler à un tel fait de la métaphysique à haute dose. Vous ne trouverez aucun mot de métaphysique dans toute la politique de Richelieu, ni dans la politique du monde touchant Richelieu! Qu'on nous parle tant qu'on voudra de la Belgique, de l'Italie, des deux Amériques : mais, *sauf pour la Belgique*, que ce soit en laissant de côté le point de vue du « Droit »; point de vue qui, pour la Belgique elle-même, gagnerait beaucoup à être considéré d'une manière pratique, relativiste, — ainsi que des Belges avertis (j'en connais), exempts de trop grandes illusions sur leur neutralité, l'envisageaient dès avant la guerre.

O France, toi qui as Rome dans ton héritage, recherche la positive leçon romaine, et défais-toi des métaphysiciens politiques, des phraseurs, qui, dans bien des cas, ne sont que des Gaudissarts intrigants!

Dans ses considérations sur **l'Entente et le problème autrichien**, M. le Comte de Fels expose une politique dont le but serait de détacher l'Autriche de l'Allemagne. « Cet affaiblissement de sa force, encore si redoutable, comment la réaliser sinon en détachant d'elle ses alliés, l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie? » Loin d'exiger de ces puissances des concessions,... « on ne saurait payer trop cher leur défection et leur concours ». La note des Alliés en réponse à la communication de M. Wilson sur leurs buts de guerre, il y a un an, enlevait à l'Autriche-Hongrie, au nom du principe des nationalités, la plupart de ses territoires slaves et latins : la Galicie était jointe à la Pologne; la Transylvanie à la Roumanie,

Trente et Trieste à l'Italie, tandis que les accroissements concédés aux Yougo-Slaves fermaient le cercle, tout ceci ne laissant à l'Autriche-Hongrie que les provinces magyares et les provinces allemandes. Or, selon M. de Fels, le résultat d'une telle politique serait d'« agréger à un empire d'Allemagne toujours soumis au sceptre, des Hohenzollern les débris de la double monarchie », d'où, pour l'avenir, « une Allemagne agrandie et fortifiée ». M. de Fels veut au contraire, favoriser un retour de l'Autriche à « sa politique traditionnelle en Allemagne même », c'est-à-dire « opposer les Habsbourg aux Hohenzollern, affaiblir la Prusse en Allemagne, à charge d'établir dans l'Europe centrale un contre-poids à l'Autriche » (Pologne?) Telles sont les idées de M. de Fels. Le système d'une politique favorable à l'Autriche n'est pas nouveau, et cela, dans notre pensée, est loin d'être une critique. La tradition de Choiseul, qu'on tâcha de reprendre au pied levé en 1870, n'a peut-être pas dit son dernier mot. Certes, dans notre période de bouleversement, on peut causer de bien des choses; pourquoi pas, également, en ce qui concerne l'Autriche, de l'abolition du double héritage de Frédéric II et de Bismarck, comme aussi de l'utilisation, à certains égards, de celui de Metternich et de Talleyrand? Moi, je veux bien!

M. de Fels croit trouver une confirmation de ses vues dans la récente déclaration de M. Lloyd George : « Nous estimons, avec le Président Wilson, que le démembrement de l'Autriche-Hongrie ne fait pas partie de nos buts de guerre. » Mais M. Lloyd George a dit aussi, je m'en souviens bien, qu'il fallait « accorder une autonomie véritable, suivant les principes démocratiques, aux nationalités d'Autriche-Hongrie qui l'ont désirée si longtemps. » C'est singulier, mais ceci, à moi, tout d'abord, m'avait fait l'effet d'une manière de démembrement, ce qui m'avait fait penser qu'on voulait, dans cette paix, traiter l'Autriche comme si elle était vaincue. (Même remarque pour la Turquie). Pour M. de Fels, au contraire, cette autonomie serait le moyen cherché de créer le « contre-poids » à l'Autriche dans l'Europe centrale, et cela sans démembrer l'Autriche (?) Enfin, aux dernières informations, le contre poids polonais se trouverait escamoté en partie au profit de l'Ukraine, d'après les termes de la paix de celle-ci avec l'Allemagne ; et comme l'Ukraine entre dans l'orbite du germanisme, il y aurait, en dernière analyse, fameuse diminution, escamotage, à vrai dire, du « contre-poids »... Complexité, complexité! Mon opinion, la voici : pour détacher l'Autriche de la Prusse, il faudrait une ou deux grandes batailles perdues par celle-ci sur le front ouest. Jusque-là, il n'y a que paroles en l'air. Mais je vois sourire M. de Fels : ce que je dis là est si simple...

Le livre de M. Paul Gaultier sur **La Barbarie allemande** se compose d'un exposé de faits, — violation de traités ; attentats

contre les biens et contre les personnes; actes de cruauté; — et d'un exposé psychologique et doctrinal : caractère, philosophie et militarisme allemands; germanisme, étatisme, pangermanisme. C'est un livre très bien composé, où se trouve assemblé tout ce dont il est fait plus ou moins état, d'habitude, en matière de constatations et d'opinions de guerre touchant les Allemands. Des ouvrages comme celui de M. Paul Gaultier, inspirés d'un patriotisme dont la vibration, la force intrinsèque, est préférable à tout (puisque aussi bien il faut se battre), préjugent d'ailleurs, d'une manière purement négative, la question de la liberté d'esprit d'un critique désireux de *connaître*, ce qui peut s'appeler *connaître!* On n'a rien à dire, sinon qu'on enregistre de tels livres, du point de vue de l'instinct, à titre de force active. Puis, qu'avons-nous autre chose à faire, aujourd'hui, que la guerre? Hélas! hélas! les pères des enfants de dix-neuf ans savent leur serrement de cœur devant cette nécessité. Faisons-la donc, la guerre; mais faisons-la, M. Paul Gaultier, avec *réalisme;* j'insiste tout particulièrement sur ce mot, en m'adressant à vous, M. Paul Gaultier; faisons-la en *réalistes*, afin que les métaphysiques à longue échéance, « Droit » abstrait, « Paix idéale », etc., etc., éternisant les choses, nous n'allions pas nous y installer, dans la guerre! A faire l'ogre rationaliste, à vouloir absolument le triomphe des doctrines, des entités, on risquerait fort de s'y installer, dans la guerre!

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Ce M. Antoine Nystrœm est une vieille connaissance. En juin 1889, à l'occasion d'une fête commémorative du Serment du Jeu de Paume, Jules Ferry, répondant au discours qu'il avait prononcé au nom de ses compatriotes, lui dit entre autres choses : « Vous avez parlé de la France, monsieur, avec une hauteur et une délicatesse de sentiments dont nous sommes profondément touchés. Merci à vous de nous avoir montré que, quoi qu'on en dise, les Suédois sont toujours les Français du Nord. » M. Millerand a rappelé ces paroles dans la préface qu'il écrivit en 1903, pour une brochure de M. Nystrœm, traduite du suédois et qui s'intitulait *L'Alsace-Lorraine*. Il y a quinze ans, le docteur scandinave, à la suite d'une enquête minutieuse dans le pays et en s'appuyant sur des arguments historiques, avait déjà demandé la rétrocession des deux provinces à la France.

Les Suédois ne sont plus les Français du Nord, depuis qu'un fils de la Révolution monta sur le trône de Gustave-Adolphe. L'alliance étroite qui avait duré deux siècles sombra dans la tourmente napoléonienne et, de nos jours, la majorité des Suédois ne cachent pas l'admiration que leur inspire l'essor prodigieux du germanisme. Une modification dans les lignes générales de sa politique extérieure

n'aurait peut-être pas suffi à faire graviter le royaume scandinave dans l'orbite allemande. Le développement de son industrie et la communauté des intérêts matériels ont rapproché la Suède de l'Allemagne. Il faut croire cependant que, depuis la guerre, l'opinion du pays s'est quelque peu modifiée et qu'un courant de sympathies françaises s'y développe tous les jours. En tous les cas, M. Nystrœm, salué comme « Français du Nord », il y a près de trente ans, par l'un de nos hommes d'Etat, a largement contribué à éclairer ses compatriotes sur les véritables desseins de l'entreprise belliqueuse déchaînée par l'empire allemand. Le succès qu'obtint le copieux ouvrage qu'il a consacré aux origines de la guerre en est la meilleure preuve. **Avant 1914, Pendant et après** paraît aujourd'hui en traduction française. L'auteur en a achevé la rédaction en mars 1915, huit mois après la déclaration de la guerre. Il ne pouvait prévoir alors l'extension que prendrait le conflit mondial, mais il a su discerner dans les événements tragiques qui se déroulaient sous ses yeux l'aboutissement logique de toute la politique prussienne depuis un siècle.

Le docteur Nystrœm a fait à la fois œuvre d'historien et de polémiste. Le grand mérite de son ouvrage, écrit avec le « désir sincère de rester objectif et de demeurer impartial », c'est d'avoir su enchaîner les grands faits historiques, en montrant leur connexité.

Il faut pour bien comprendre l'origine de cette guerre, écrit-il dans sa préface, remonter loin dans le passé. Plus j'ai médité sur ses causes, plus ferme est devenue ma conviction qu'elles sont profondément encloses dans l'histoire de l'Allemagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et particulièrement depuis l'apparition de la Prusse en tant qu'Etat militaire. Il devient donc essentiel d'examiner les origines de la guerre du Slesvig, entre le Danemark et l'Allemagne (1864), de la guerre d'Allemagne de 1866 et de la guerre franco-allemande de 1870. Ce n'est pas assez, le développement du germanisme depuis le début du XIXe siècle doit également être scruté ; si l'on veut que les causes profondes des événements soient complètement révélées, il faut nous rappeler les faits essentiels des guerres allemandes du XVIIe siècle et du moyen âge, et remonter jusqu'à l'apparition de la race allemande dans l'antiquité, et même jusqu'aux grandes migrations des peuples.

Vaste programme qu'il était assez malaisé de réaliser complètement, même dans un gros in-octavo. Aussi M. Nystrœm s'est-il contenté de projeter des vues sommaires sur les origines lointaines de la mentalité allemande. Il fait en particulier remonter au XIXe siècle seulement la formation de l'état d'esprit d'où est sorti le pangermanisme. « C'est de 1808, écrit l'auteur, que date la naissance du germanisme. » S'il avait poussé plus loin ses investigations, il eût découvert chez les écrivains du XVIIIe siècle toutes les idées sur les-

quelles s'est appuyée la doctrine du messianisme allemand, mais ce sont précisément ces écrivains que M. Nystrœm tient à invoquer pour ruiner les théories néfastes qui donnèrent à l'Allemagne d'aujourd'hui sa véritable figure.

M. Nystrœm est plus à l'aise quand il relate les événements historiques. Il y a dans son volume de courts aperçus de la guerre du Slesvig, de la guerre de 1870-71, de la question d'Alsace-Lorraine, du problème slave dans les Balkans qui, dans leur sobriété, sont de véritables petits chefs-d'œuvre d'exposition. C'est que l'auteur suédois fut lui-même un témoin attentif des événements qu'il relate. A l'âge de vingt-deux ans, alors qu'il était étudiant en médecine, il s'engagea comme volontaire dans l'armée danoise et put constater de ses propres yeux les terribles ravages de la première expédition prussienne. Sept ans plus tard, après avoir visité les lignes allemande, il était à Paris, quand les Prussiens y firent leur entrée par les Champs-Elysées, le 1er mars 1871. De pareils souvenirs, malgré le recul des temps, sont ineffaçables. Dans la suite, il poursuivit ses enquêtes en Allemagne et les recherches qu'il fit sur l'état d'esprit en Alsace-Lorraine sont appuyées sur des documents de première main. Dès la guerre du Slesvig, il notait :

Fait remarquable, et en quelque sorte paradoxal, l'empire allemand, ostensiblement fondé sur l'élargissement systématique du germanisme, c'est-à-dire sur le principe des nationalités, n'a cessé de violer lui-même le droit des autres nationalités ; aussi les exposés précédents de ses savants chauvins ne sont-ils qu'une colossale duperie, la plus gigantesque dérision peut-être de toute l'histoire.

Eclairé de longue date sur les visées allemandes, M. Nystrœm, bien qu'il fût citoyen d'un pays neutre, quand éclata le conflit du mois de juillet 1914, n'hésita pas à reconnaître que tout le bon droit se trouvait du côté des Alliés. « Nous devons observer, écrit-il, dans la guerre, une stricte neutralité politique ; mais cela ne doit pas nous empêcher de protester hautement contre cette horrible dégénérescence de la mégalomanie germanique. » La conduite de la guerre lui inspire des pages éloquentes. Après avoir parlé de la violation de la Belgique, de la sauvagerie des troupes allemandes dans les pays envahis, des premiers crimes de la guerre sous-marine (rappelons qu'il écrit en mars 1915), il note avec un amer désespoir :

Tout ce qu'était l'idéal commun de l'humanité a disparu. *Tout effort de culture internationale* a été rendu impossible, car les nations se haïssent et ne veulent plus agir de concert. Quelle foi aura-t-on désormais dans les *traités internationaux ?* Etudier le *droit international* est maintenant une perte de temps. A l'université de Copenhague, par exemple, le droit international a été provisoirement *supprimé des examens de droit.*

Enfin, M. Nystrœm, qui est sociologue et à qui ses compatriotes

doivent de nombreux ouvrages d'économie politique, n'a pu s'empêcher de chercher une explication aux visées belliqueuses de l'Allemagne. C'est le danger de la surpopulation qui, selon lui, empêche la nation germanique d'être pacifique. L'Europe est actuellement beaucoup trop peuplée, mais ce sont les nations de civilisation inférieure qui s'accroissent de la façon la plus inquiétante. Or, « dans tous les pays qui jouissent d'une civilisation avancée, il devient de plus en plus général, parmi les gens mariés, de comprendre la nécessité de *limiter le nombre des enfants* ». M. Nystrœm, résolument néo-malthusien, recommande à l'Allemagne l'exemple de sa voisine française :

La lutte pour la vie a souvent fait de la guerre une « nécessité biologique », comme dit le général Bernhardi, mais cette loi ne s'applique qu'aux époques primitives, aux peuples sauvages et barbares comme à certaines races d'animaux.

Les nations civilisées ne devraient plus permettre cette propagation sans responsabilité.

La surpopulation de l'Allemagne est due au fait qu'une immense majorité a continué, sans nécessité, à avoir des enfants; et cela, à son tour, est devenu une *causa remota* de la guerre. Si les naissances sont à l'avenir aussi nombreuses que par le passé, elles en deviendront une *causa proxima,* la cause immédiate et directe d'une nouvelle guerre.

Les Allemands goûteront peu cette comparaison avec les animaux trop prolifiques. Précisément, au moment où nous écrivons, ils viennent de préparer des mesures législatives qui tendent à édicter une pénalité sévère contre la limitation des naissances. Un projet de loi a, en effet, été déposé au Reichstag, le 18 février, lequel assimile les pratiques néo-malthusiennes aux crimes contre l'Etat. M. Antoine Nystrœm apprendra avec tristesse que le gouvernement de l'empire, pour réparer les pertes de la guerre actuelle, s'engage dans des voies qui, selon lui, devront immanquablement précipiter le pays dans une nouvelle guerre.

Des journalistes alliés et neutres, accrédités auprès du grand quartier général, ont été autorisés, à plusieurs reprises, à visiter les régions de l'Alsace méridionale occupées par nos troupes. On a donc pu lire depuis trois ans, dans les feuilles publiques, une série d'articles consacrés tantôt aux sentiments des habitants, tantôt aux opérations militaires sur le front alsacien. Récemment encore, à la fin du mois de janvier, les grands journaux parisiens du matin ont été appelés à recueillir sur place des témoignages de la fidélité à la cause française des populations « désannexées ». Mais, jusqu'à présent, aucun travail d'ensemble n'avait encore été consacré à ce modeste coin de terre qui symbolise actuellement la légitimité de nos revendications, M. Jules Hoche, qui est d'origine alsacienne, l'a entre-

pris dans un petit livre qui s'intitule **En Alsace reconquise.** A vrai dire, sa tâche était assez malaisée, car une censure rigoureuse interdit, du moins à Paris, de parler en bien ou en mal, de notre administration en Alsace. Il ne semble même pas qu'il soit permis de nommer en toutes lettres les fonctionnaires mobilisés qui, avec un zèle au moins louable, président aux destinées des populations qui depuis plus de trois ans se sentent définitivement françaises. N'insistons pas, car, aussi bien, les journaux de la région ont imprimé leurs noms sans qu'on ait pu y voir le moindre inconvenient. En lisant régulièrement les *Kriegsberichte*, que M. Jules Hoche accable de critiques tout à fait injustifiées, on a pu suivre à peu près dans ses différentes phases, l'évolution de notre doctrine administrative en matière d' « occupation ». Ces *Kriegsberichte*, quoi que puisse en penser M. Jules Hoche, ont parfaitement leur raison d'être. Ils fournissent aux 20 ou 30.000 habitants qui ne savent pas le français des renseignements sommaires sur les événements de la guerre et, jetés dans les lignes allemandes, ils constituent un excellent moyen de propagande. Evidemment, une petite feuille hebdomadaire, de dimension réduite, ne saurait se comparer à la *Gazette des Ardennes*, au moyen de laquelle les Allemands font une si vilaine besogne. Mais, en Alsace, nous n'avons pas besoin de ces instruments-là.

M. Jules Hoche, s'il a parlé avec une extrême prudence de l'occupation militaire du Sundgau, a cependant cru devoir faire une discrète allusion à l'évacuation en France des Alsaciens relevant du landsturm allemand, qui donna lieu, au moment de notre avance au mois d'août 1914, à de déplorables incidents. Mais il s'empresse d'ajouter que la « responsabilité n'en incombe à personne ». Il s'élève aussi contre l'habitude, souvent critiquée déjà, de faire revêtir aux jeunes filles du pays, à tout propos et hors de propos, un costume de fantaisie qui ne s'est jamais porté dans le pays :

Cela n'a jamais été, à aucune époque, le costume du Haut-Rhin, mais il sied si bien aux petites poupées blondes qu'on en devrait généraliser l'usage, si ce n'était point là purs déguisements de fêtes.

Plus loin, il note cependant la « disgrâce noire » où est tombé ce costume, de telle sorte qu'on l'a laissé finalement « aux petites boutiquières, trop heureuses de poser en pied, en buste, de face et de profil, l'Alsacienne symbolique dont les cartes postales ont déversé l'image sur le monde entier par centaines de milliers d'exemplaires ». Malgré la guerre, nous n'avons pas encore pu nous déshabituer de considérer l'Alsace comme un sujet d'opéra-comique.

De fait, M. Jules Hoche, au cours de ses excursions en Alsace reconquise, a restreint presque exclusivement ses investigations à la

région de Massevaux. Il nous fournit des détails intéressants et pittoresques sur les choses et les gens, assiste à une fête de Noël et à une leçon de français et initie le public parisien à la psychologie des habitants. Mais il ne nous dit à peu près rien de Saint-Amarin qui est devenu le véritable centre intellectuel de ce coin de terre française, ni de Dannemarie, dont le rôle administratif a été particulièrement important jusqu'à la fin de l'année passée. Quand l'auteur s'aventure sur le terrain économique, il avoue modestement son incompétence, tout en s'imaginant naïvement qu'il foule le terrain dont le sous-sol contient des sels de potasse, quand il rend visite à M. Vogt de Niederbruck. On a tant écrit sur les gisements des environs de Wittenheim, d'Ensisheim, de Réguisheim et de Mulhouse qu'il eût été facile de se renseigner.

L'auteur de l'*Alsace reconquise* reproduit à la fin de son volume le journal d'une jeune habitante de Massevaux qui, commencé le 29 juillet, se termine le 31 décembre 1914 et qui fournit les plus précieux renseignements sur la façon dont a été organisée la défense militaire de l'Alsace occupée après la bataille de la Marne. Les historiens futurs y puiseront des enseignements salutaires.

HENRI ALBERT.

§

Le capitaine Z... vient de nous donner un nouveau livre : **L'officier et le soldat français**. Il était dûment autorisé à nous parler de l'officier et du soldat de la guerre de 1914 : « J'ai été soldat, nous dit-il, chasseur de deuxième classe au début de la campagne. » Nous ne connaissons pas ses états de services ; mais il semble qu'il ait marché comme au temps des soldats de la Révolution. Grandi dans le civil, la guerre l'a façonné, l'a pétri à sa manière et il est devenu un de ces admirables officiers de troupe, que l'on compte aujourd'hui par milliers, sortis du cœur de la race et fortifiés par sa sève généreuse. La vocation l'a pris ; il en a senti la poignante beauté, au milieu des circonstances tragiques qui lui révélaient l'importance grandissante de son rôle. L'homme jeune qui a à manier des hommes et qui ne ressentirait pas, à ce dressage d'âmes, une sorte de volupté violente, serait indigne de commander. Etre un vivant exemple, une sorte de héros, mais accessible à tous par quelque endroit, exige à la fois beaucoup de modestie et une si forte simplicité, que celle-ci peut être prise parfois pour de l'orgueil. S'imposer à des volontés d'abord rétives, quelquefois monstrueusement développées, suivant les tendances de nos tempéraments individualistes, les ployer peu à peu en un faisceau, qui s'anime d'un geste, d'un regard, d'une parole brève ; leur forger en un mot une âme collective pour les jeter ensuite dans la fournaise, voilà une tâche qui n'est pas à la por-

tée de tout le monde. Cette guerre, qui prétend tuer le militarisme, réhabilitera l'officier de troupe, l'officier qui, dans le rang, aura partagé les misères de ses hommes, et vécu heure par heure leur rude existence. Encore un problème d'après-guerre. *Caveant Consules!*

J'avais lu, avec une sorte de surprise joyeuse, le premier livre du capitaine Z. : *L'Armée de la guerre*, dont j'ai parlé ici, tardivement et d'une manière bien imparfaite. Son nouveau livre a les mêmes qualités de mâle franchise, de virile assurance et de netteté d'expression. Les idées s'y pressent en phrases rapides : elles miroitent et jouent comme les reflets d'une lame d'acier. J'y ai pris un plaisir presque aussi grand. Cependant ce livre n'est qu'un choix de pages sur la guerre, dues à des compagnons d'armes, qui ont vécu le même drame. Le capitaine Z... a tenu à les faire suivre de quelques commentaires; il l'a fait avec son allure habituelle de vivacité et de franchise. Il souligne quelques traits; il développe rapidement te aperçu, tel tableau. Il apporte son témoignage décisif. Il a voulu ainsi, sans doute, marquer la communauté d'idées et d'impressions que les mêmes événements ont fait éclore chez des hommes d'éducation diverse et mettre en lumière cette unité de pensée que l'on trouve dans les œuvres, déjà nombreuses, de cette jeune littérature militaire marquées d'un pli de gravité, mais pleines aussi de sensations d'une délicieuse fraîcheur, où se sont inscrits déjà, d'une manière inoubliable, les noms de Paul Lintier, d'A. Bertrand, de Péricard, de M. Dide, de Tuffrau, sans compter ceux que j'oublie et que je prie de m'excuser.

Il est remarquable que le capitaine Z..., sorti du rang, né de la guerre, ait tenu à rendre un hommage aussi complet aux officiers de l'active, à ces officiers du début « qui se firent tuer pour sauver le pays, la tradition et l'honneur de la France ». On a souvent parlé avec une sorte de commisération de certaines erreurs tactiques de ces premiers jours de guerre. « Ces erreurs de détail, écrit un des camarades du capitaine Z..., ils les ont payées de leur peau. Et j'en sais beaucoup qui ne commirent point d'erreurs. Ils ont donné, ajoute-t-il, à cette armée qui fit la guerre son entrain, son audace. Si depuis nous avons été vainqueurs à Carency, à Souchez, en Champagne et sur la Somme, si nous n'avons jamais été battus en Alsace, si nous avons su tenir à Verdun, c'est que nous sommes restés les mêmes qu'au début de la guerre. Nos officiers du début nous ont appris à mépriser le Boche et la mort... Ces chefs étaient préparés par des traditions, des habitudes, par une discipline du caractère à nous conduire, le jour du danger. Ils nous ont donné le temps d'apprendre le métier... N'oublions pas ce que nous devons à ces magnifiques entraîneurs d'hommes. »

Je suis heureux de cet hommage, si complet et si gratuit; il prend

dans les circonstances actuelles la valeur d'un acte de justice. Je voudrais citer encore telles pages sur les générations nouvelles, sur la jeunesse du commandement, sur la valeur exacte et l'emploi de l'artillerie, où j'ai eu le grand plaisir de trouver des idées parallèles à celles qui me tiennent particulièrement à cœur. Mais je craindrais de trop m'étendre. Au surplus qu'on lise ce recueil de pensées ardentes, où la saine raison de notre race s'allie d'une manière si heureuse à des qualités juvéniles, qui lui donnent un grand charme.

JEAN NOREL.

§

Le petit livre de M. Rousseau, **Trois ans de guerre. Notre marine et la leur**, résume clairement notre situation maritime. Pourtant, aux yeux de beaucoup, notre situation n'est nullement claire : plaisante maîtrise de la mer que celle dont se vantent les Alliés qui ne leur permet pas de nettoyer seulement leur littoral de la vermine sous-marine et qui les oblige à tenir leurs énormes dreadnoughts soigneusement à l'abri au fond des ports ! La remarque est juste, mais peut-être prouve-t-elle seulement que les mots maîtrise de la mer ont changé de sens, depuis, même, Tsoushima ; les navires alliés ne peuvent pas traverser les océans sans courir de danger, c'est exact, mais tout de même ils les traversent, tandis que les navires ennemis ne les traversent pas, donc ils ont encore moins que les nôtres la maîtrise dont on parle. Au début des hostilités, l'Allemagne avait pas mal de croiseurs disséminés dans les mers lointaines; tous ces croiseurs ont été coulés ou pris en quelques mois et à cette heure on navigue hors des mers d'Europe avec presque autant de sécurité que s'il n'y avait pas de guerre, les raids de sous-marins aux Açores et à Punta-Delgada n'ayant été que bluffs à peu près inoffensifs; sauf dans les eaux baltiques, pas un navire n'entre dans les ports allemands, alors que le mouvement des ports alliés est aussi intense que le permet l'effectif amoindri des flottes de commerce, et vraiment, vue sous cet angle, la formule « maîtrise de la mer » n'est pas aussi dénuée de sens que ce qu'on veut bien le dire. Et que les gros cuirassés maintiennent cette maîtrise en restant tapis au fond de leurs rades, cela peut sembler paradoxal, mais le résultat n'en est pas moins positif.

Quant à l'action de la guerre sous-marine, il serait bien puéril de la nier ou même de l'atténuer ; elle a été, elle est encore terrible ; à cette heure, le cinquième environ des flottes mondiales, soit près de 10 millions de tonneaux, a disparu par torpillages, et comme il faut ajouter à ces pertes celles provenant des accidents de mer et de l'usure, on aboutit à une raréfaction presque effrayante de nos marines de commerce. Quand nous tirons motif d'espoir de la diminu-

tion des sinistres, les Allemands ricanent. En effet, disent-ils, il arrivera un moment où il n'y aura plus de torpillages, c'est quand il n'y aura plus de bateaux ! Ils n'ont pas tout à fait tort, mais une fois le danger reconnu, il ne faut pas se l'exagérer. D'abord, il y a longtemps que les Iles britanniques se sont mises à l'abri de la famine ; les Anglais savent aussi bien que les Allemands planter des pommes de terre et transformer des terrains de chasse en champ de culture ; même si plus un seul bateau n'abordait dans les ports du Royaume-Uni, le Royaume-Uni n'en continuerait pas moins de vivre et de lutter, tout comme l'Allemagne. En outre, il est possible, en intensifiant l'activité des chantiers de constructions navales, de compenser les destructions ; à la fin de 1916 l'ensemble des pertes provenant tant de la guerre que de l'usure se trouvait dépassé par les constructions neuves et les saisies de navires ennemis ; depuis lors l'équilibre a été rompu par le déchaînement en 1917 de la guerre sous-marine à outrance qui a dû couler de 5 à 6 millions de tonnes ; mais les constructeurs, eux aussi, ont travaillé à outrance. L'Angleterre, en dépit de ses autres travaux, compte lancer cette année-ci les 2 millions de tonnes qu'elle livrait annuellement avant la guerre, et et les Etats-Unis parlent d'en lancer le quadruple ! Enfin la lutte contre les sous-marins devient de mois en mois plus efficace, la disproportion croissante des navires attaqués et des navires coulés montre bien que la piraterie perd de sa nuisance, les Anglais assurent que d'ici au mois d'août tout danger véritable aura disparu ; on peut d'autant les croire que les Allemands de leur côté déclarent maintenant qu'ils n'ont jamais compté sous leurs sous-marins pour réduire leur adversaires ; les deux sons de cloche sont au diapason.

Pour nous, Français, nous avons souffert peut-être plus que les Anglais de cette dure épreuve ; nous avons perdu le tiers de notre flotte de commerce et nous ne pouvons pas le reconstruire, manquant de tôles et cornières ; au début nous avons bien compensé nos pertes avec des achats de navires à l'étranger et des captures de navires allemands dans les ports alliés ou neutres, mais ces ressources sont épuisées maintenant. Certes nous n'avons pas à désespérer de l'avenir ; même, chose inattendue, nous devriendrons après la guerre, avec nos minerais de fer de Briey et de Normandie, de grands constructeurs de navires ; peut-être la Seine, la Rance, la Loire seront-elles aussi retentissantes que la Clyde du fracas des forges navales, mais il y aura une période critique à passer, celle qui suivra immédiatement la paix ; nous serons absolument sans navires et obligés de payer un tribut écrasant aux armateurs étrangers ; si nos gouvernants pouvaient dès maintenant obtenir de nos alliés ou des neutres sympathiques la location pour deux ou trois ans d'une partie de leur flotte de commerce, qu'on laisserait d'ailleurs sous pavillon étranger,

ils nous faciliteraient le passage de ce moment critique ; à leur tour nous leur revaudrions cela en leur construisant par la suite à de bonnes conditions des cargos de tous types ; ce n'est pas le travail qui manquera aux chantiers de constructions navales et les gens qui craignent la surproduction peuvent se rassurer ; rien que pour nous, nous aurons à lancer une dizaine de millions de tonnes pour avoir une marine de commerce en rapport avec notre mouvement économique ; on le voit, nous aurons des tôles sur la planche.

C'est une œuvre considérable qu'a entreprise M. Jean-Bernard en écrivant l'**Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914**; elle promet d'atteindre un nombre imposant de gros volumes et de constituer un des répertoires les plus curieux et les plus précieux de faits-divers héroïques ou atroces ; même s'il fallait adresser à l'auteur un reproche, ce serait de ne pas avoir fait uniquement anecdotique son ouvrage ; de beaux traits de vaillance et d'affreux exemples de cruauté, tous authentiques et précis, eussent suffi, même sans récit général des événements, à composer un monument *œre perennius*.

Le premier volume de l'*Histoire anecdotique* s'arrête à la bataille de Charleroi ; les innombrables détails qu'il révèle en ses 500 grandes pages à deux colonnes se rapportent donc seulement à la déclaration de guerre et à l'invasion de la Belgique, et ceux du premier groupe révèlent ce qu'il y a d'ignoble, comme ceux du second ce qu'il y a de féroce dans l'âme de l'Allemagne. Les mots sont durs, ils ne sont que justes. Qu'on laisse de côté, en ce qui touche la déclaration de guerre, cette série de machinations retorses et de cyniques parjures qui regarde les histoires graves, et qu'on ne retienne, pour ne pas sortir de la note anecdotique, que la façon dont furent traités les ambassadeurs des puissances de l'Entente, on trouvera que le mot « ignoble » est encore trop doux. Il faut lire chez M. Jean Bernard, qui ne fait d'ailleurs que reproduire des documents officiels, le traitement que subirent notre représentant, M. Jules Cambon, et les Français qui l'accompagnaient, le refus de les rapatrier par la Belgique, puis par la Suisse, l'acheminement vers le Danemark par un train « pénitentiaire », rideaux tirés et sentinelles revolver au poing, comme si l'on transportait des criminels, et, au moment de franchir la frontière, le major von Rheinbaben (le nom de ce junker est à retenir) réclamant le prix du transport, 5.000 fr., refusant tout chèque et exigeant la somme en or ! L'ambassadeur russe fut plus maltraité encore ; la foule se jeta sur les landaus, crachant au visage des voyageurs et les frappant de cannes et de parapluies. Dans toute l'Allemagne, consuls et chanceliers furent ainsi injuriés et battus ; des femmes même furent blessées ! En vérité, pour trouver le pendant à des brutalités aussi odieuses, il faudrait remonter à l'assassinat de

nos plénipotentiaires de Rastadt (toujours par des Allemands). Les Turcs eux-mêmes, quand ils jetaient les ambassadeurs des puissances chrétiennes dans les cachots des Sept Tours, rite de rigueur de leurs déclarations de guerre, s'abstenaient de les rouer de coups et de leur cracher au visage. Personne ne pouvait penser que l'Allemagne, toute l'Allemagne, celle de la Cour comme celle de la rue, descendrait à ce bas fond d'ignominie! Pour en savourer l'abjection, que l'on compare à ce départ de Berlin de M. Jules Cambon le départ de Paris de l'ambassadeur allemand, M. de Schœn, le train spécial qu'on met à sa disposition, le trajet direct sur Berlin qu'on lui permet, la courtoisie de tous nos fonctionnaires et employés à son égard, ce qui n'empêcha pas d'ailleurs, nouvelle contre-épreuve, que les convoyeurs français du train spécial, à leur arrivée à Berlin, sont arrêtés, frappés, conduits au poste de police, gardés à vue dans leur train par des sentinelles armées et ne peuvent regagner la France qu'à grand peine, et grâce à la complaisance de leurs camarades des chemins de fer suisses. L'Allemagne devait montrer par la suite de la guerre qu'elle ne respectait aucun traité; mais dès le premier jour cette violation du caractère sacré de ses hôtes diplomatiques la déshonorait.

Quant au second groupe d'anecdotes, celui qui se rapporte à l'invasion de la Belgique, il vous secoue de plus d'horreur que n'importe quelles atrocités de Mongols ou de Peaux Rouges, car enfin les sauvages sont des sauvages, mais pouvait-on penser que des Allemands du xxe siècle, après Kant et Gœthe, après Beethoven et Wagner, se transformeraient subitement en brutes atroces et féroces? Civils inoffensifs fusillés ou mitraillés, femmes violées, vieillards massacrés, enfants mutilés, la série est aussi monotone que répugnante; or il s'agit, qu'on le remarque, de gens à qui on n'en veut pas, à qui on ne fait pas la guerre, et qu'on jure d'indemniser quand on aura passé; si c'était chez nous, l'ennemi héréditaire, on pourrait peut-être comprendre une explosion subite et frénétique de haine sanguinaire, mais chez un petit peuple inoffensif et pacifique! et qui n'a cherché pendant un demi-siècle qu'à se concilier les bonnes grâces de ceux qui viennent justement se ruer sur lui, la torche et le fer à la main! Je ne crois pas qu'on trouve dans l'histoire d'exemples d'atrocités pareilles. Nos terroristes eux-mêmes ont fait couler moins de sang que les kaiséristes, et ils avaient des excuses que ceux-ci n'ont pas.

Mais ici se présente une question troublante : Quelle attitude devrons nous garder après la guerre vis-à-vis de ce peuple abominable? Des Ligues se sont fondées pour perpétuer le souvenir de ses férocités, et certains s'en sont indignés, comme s'il n'y avait pas d'autres motifs d'indignation! Certes je n'ignore pas que la morale chrétienne prescrit le pardon des injures, mais le pardon n'est pas

l'oubli, et d'ailleurs est-il possible d'oublier ? Je sais aussi qu'on peut croire, malgré tout, à une ère future de réconciliation ; mais que de précautions il y aura à prendre ! D'abord aucun civilisé ne devrait avoir de relations, même économiques ou intellectuelles, avec un Allemand que si celui-ci se désolidarise d'avec les bandits de 1914, et il faudrait alors trouver une formule par laquelle il renonçerait au Kaiser, à ses pompes et à ses œuvres, peut-être un simple mot (on a proposé ici *wilsonisme*) ; mais même s'il prononçait ce mot, même s'il signait la formule, comme on devrait, quand même, se tenir sur ses gardes !

M. James Beck, ancien sous-secrétaire d'Etat au Département de la Justice des Etats-Unis, est un de ces hommes envers qui nous ne saurions être trop reconnaissants, car par ses conférences, ses articles, ses livres, il a été pour beaucoup dans l'évolution vengeresse de l'Amérique. J'ai déjà rendu compte ici de son admirable réquisitoire contre l'Allemagne, *The Evidence in the case*, traduit en français sous le titre *La Preuve* ; mais plus terribles encore sont certains articles dont la réunion s'intitule **La Guerre et l'Humanité**. Il faut les lire pour savoir jusqu'à quel degré de férocité hypocrite ont pu descendre les hommes du kaiser.

Voici par exemple l'affaire Cavell, dont il est bon de parler, puisque le ministre allemand Zimmermann a osé exprimer sa surprise que l'exécution d'une Anglaise pour crime de trahison ait produit telle sensation. Miss Cavell n'a pas été convaincue de trahison, elle a été frappée en vertu de l'article 58 du Code militaire allemand qui édicte la peine de mort contre toute personne coupable d'avoir amené des soldats à l'ennemi. Or elle avait seulement facilité le passage en Hollande de jeunes Belges et de prisonniers anglais et français. La Hollande étant un pays neutre et non ennemi l'application de l'article précité de la loi allemande constitue une iniquité flagrante. L'Allemagne le comprit si bien qu'au lendemain de l'exécution, le Gouverneur militaire de Belgique étendit la loi pour y faire rentrer le crime de « donner un asile quelconque à l'ennemi ». Avec ce texte, Miss Cavell aurait pu être condamnée, mais c'est donc qu'avec l'ancien elle ne pouvait l'être. A cette injustice du fond ajoutez les irrégularités de la procédure. Edith Cavell avait été arrêtée secrètement le 5 août 1915 ; le 31 août, le ministre des Etats-Unis en Belgique, ayant eu vent enfin de la chose, s'adresse au fameux Von Bissing ; pas de réponse. C'est vers le milieu de septembre seulement que, sur une nouvelle intervention du ministre, il lui est répondu affirmativement ; on refuse d'ailleurs à l'avocat-conseil de la Légation de voir Miss Cavell ; l'avocat désigné d'office par Von Bissing pour la défendre est un personnage suspect, de nom allemand, qui explique à son confrère que devant les Conseils de guerre allemands, les défen-

seurs ne peuvent pas voir leurs clients avant le procès ni voir aucune des pièces de l'accusation (!) et, comme l'autre demande à assister au procès, il lui répond « qu'un tel acte ferait grand tort à l'accusée parce que les juges allemands s'en formaliseraient » (!) La Légation cherche néanmoins à se tenir au courant; le 11 octobre à 6 h. 20 du soir, elle reçoit des autorités officielles allemandes l'assurance que le jugement n'a pas encore été rendu; or la peine de mort avait été prononcée à 5 heures ! Un appel suprême est fait à la clémence du gouverneur militaire, le général Sauberzweig; celui-ci refuse et la sentence s'exécute. Vraiment tout est réuni en cette affaire pour produire la « sensation » dont s'étonnait Zimmermann; la dureté implacable des chefs, les mensonges honteux des subordonnés, la lâcheté suspecte de l'avocat, la forfaiture odieuse des juges. Ici comme ailleurs *Deutschland über alles*.

En face de ce jugement de l'Allemagne, si terrible dans son calme, il faudrait mettre l'éloge ému de notre pays que fait M. James Beck : « La décision de la France de se ranger à côté de la Russie pour la défense de la Serbie est une des décisions les plus héroïques qu'ait jamais prise une nation ». Mais il vaut mieux s'abstraire de toutes personnalités même collectives et approuver ce que dit de général l'auteur «... La grande leçon qui ressort de cette guerre et la grande restriction qui en résulte pour l'arbitrage international, c'est qu'il y a quelque chose de pire que la guerre, à savoir l'injustice... Il peut y avoir telle paix qui soit déshonorante, et mieux valent mille morts que mille actes déshonorants. » James Beck écrivait ceci avant que les Etats-Unis se fussent décidés à descendre dans l'arène et peut-être appuyait-il un peu sur l'idée; on ne peut pas dire néanmoins qu'il exagérait : « L'amour de la guerre est assurément un grand mal, mais les choses seraient infiniment pires si la crainte abjecte de la guerre devenait le bouclier de l'injustice. Si ces deux biens, justice et paix, ne sont pas tous deux immédiatement à notre portée, mille fois mieux vaut la justice par la guerre que l'injustice par la paix, car une paix qui par lâcheté sacrifie la justice et fortifie l'injustice retarde le progrès et révolte la conscience de l'humanité. » En vérité, ce sont là de nobles paroles, et si l'auteur, comme il le dit, pensait, en les écrivant, aux pacifistes à tout prix des Etats-Unis, les pacifistes à tout prix de tous les pays peuvent y trouver leur leçon.

HENRI MAZEL.

§

Parmi les publications récentes sur la guerre, il semblera juste de signaler spécialement le livre de M. André Fribourg : **Croire**, *histoire d'un soldat*, qui donne, sinon mieux que d'autres, du moins en une narration d'un intérêt soutenu, les aventures, les espoirs et

les angoisses de l'être pensant qui se trouve jeté dans le conflit actuel. — L'auteur avait du reste commencé à prendre des notes bien avant l'échéance présente, lors des menaces allemandes de 1911 et du coup d'Agadir. Il se trouvait avoir à faire des manœuvres cette année-là du côté de l'Argonne. C'était la petite guerre, qui n'était que la préparation de la grande, mais où l'atmospère se retrouvait déjà, — les idées n'étant plus celles de l'arrière, — et en se rapprochant de l'Allemagne on eût trouvé tout naturel d'en venir aux mains. — En 1914, toutefois, ce fut la réalité; les choses arrivèrent. Les notes de M. André Fribourg donnent le récit d'un soldat qui *veut être* de bonne volonté, qui s'y efforce toujours et quand même. Les autres aussi étaient de bonne volonté dès le début, lors du départ, — tous déclarant qu'il fallait se battre « pour que nous n'ayons jamais plus la guerre », — douce illusion, mais qui fut alors générale et dont on peut toujours dire qu'elle part d'un bon sentiment. — Mais les troupes qui se trouvent en Champagne doivent être ramenées sur Paris, autour duquel le convoi tourne pour gagner ensuite la région du nord-est. C'est après la bataille de la Marne. Les troupes se trouvent envoyées dans la zone de bataille du côté de Verdun, les Eparges, et, après le village de Mouilly, se trouvent établies au bois des Chevaliers, proche de l'adversaire. C'est la vie de tranchées qui commence bientôt. On doit repousser une attaque allemande, aller à la corvée des cartouches; puis les jours coulent lentement, parfois sous l'averse qui dure des journées entières, — et ce sont des heures d'inaction, de cafard, pendant lesquelles on en est réduit à noter la musique des balles, dont la chanson varie sans cesse : détonation des Mannlicher, tac-tac des mitrailleuses ressemblant « au bruit d'une règle de bois frappant sur une table » ; déchirement des feux de salve, miaulement des balles bavaroises, etc... Plus loin le narrateur avoue que depuis un mois il ne s'est ni déshabillé, ni déchaussé, et qu'il a réussi à se débarbouiller tout juste deux fois. On dort quand on peut, indique-t-il, à genoux, assis, accroupi, au hasard de l'aubaine; le jour, la nuit, le matin, le soir, — sous la fusillade comme dans le vent, par la pluie comme sous les bombes, — et le silence seul réveille, tant il est anormal. Autres supplices, l'isolement, l'attente. Le combattant est loin de son pays, de sa maison, des siens. Il ignore tout du monde, de la situation des troupes, de la guerre. Il ne vit que dans un petit cadre, l'escouade. Sur cela, la lassitude des hommes, qui « espèrent » la relève ; des odeurs diverses et parfois infectes ; le repas qu'on apporte refroidi, — et puis le bombardement, les obus arrivant par rafales, qui éclatent, enterrant les vifs et déterrant les morts. Enfin, dans la clarté blême du matin, la ration de café qu'on apporte. — Plus tard, c'est la relève; mais la marche est éreintante dans les terres détrempées ; « les mus-

cles énervés pendent le long des os et j'ai l'impression, dit M. André Fribourg, d'être maintenu debout par ma capote que la boue raidit en marchant ». — On arrive pourtant à Rupt, qui doit servir de lieu de repos; mais après deux jours il faut repartir, — de nuit,— gagner les premières lignes. Bientôt il pleut ; il y a trente centimètres d'eau dans les tranchées. L'auteur est envoyé avec d'autres camarades à 80 mètres de l'ennemi et se trouve dans un boyau qu'il faut approfondir sous l'averse et la canonnade,— et cela dure quinze heures. Il finit par être blessé par l'éclatement d'un obus, et analyse longuement ses sensations, ses souvenirs, — assez confus du reste — jusqu'au moment où il est évacué sur l'ambulance de Mouilly.

Sa convalescence se passe en Bretagne, à Vitré; de là, il retourne au front, et cette fois en Flandre. Mais nous n'avons plus, dès ce moment, une relation suivie. Ce qu'il donne, ce sont surtout des tableaux, récits de combats, la vie dans les sables, les dunes de la côte; plus loin la recherche d'un gîte à Hondschoote,qui possède une bien curieuse église et où les troupiers qui vont de maison en maion sont reçus presque comme des ennemis, mais finissent par être accueillis par une bonne vieille dame qui leur offre le meilleur de sa cave. Il y a aussi un estaminet, le cabaret du Chat, où les poilus se réunissent; des pages qui rappellent la pluie cinglante et les grincements de la rafale ; le décor des villages saccagés, des campagnes meurtries, noyées dans la brume ou que chevauche la galopade des nuages bas; ailleurs, c'est un curieux tableau de Bergues bombardé par les grosses pièces allemandes et dont la population s'enfuit bientôt, s'égaille sur les routes en un long cortège d'effroi et de misère.

Il revient enfin,— après vingt mois d'absence, — perclus, les yeux malades, tant qu'il a été réformé — et note l'impression bizarre que lui donne l'indifférence apparente de la capitale. Il avoue du reste qu'il fut long à se reprendre, car il s'analyse toujours, réfléchit, raisonne beaucoup; mais son impression première se modifie lorsqu'il se trouve de nouveau parmi la foule dont il doit reconnaître les prévenances et la sympathie. Le livre finit quand il reprend ses fonctions d'instituteur, — situation que certaines phrases avaient pu indiquer déjà,—et ses dernières paroles sont un appel à la confiance du pays, nécessaire plus que jamais. Le volume de M. André Fribourg mérite d'être lu ; c'est une œuvre de sincérité, d'enthousiasme surtout et qui justifie pleinement son titre : *Croire*.

La librairie Hachette publie également un nouveau volume de M. Gaston Jollivet : **Cinq mois de guerre** (*février-juin 1916*), qui continue la série de ses éphémérides, et dont on peut toujours dire que s'il n'y a pas là des livres de lecture, ce sont au moins des tableaux synchroniques d'événements et qui mériteront d'être consultés plus tard. Le livre actuel, qui contient plusieurs cartes comme

ceux du début, nous parle de la bataille de Verdun; des opérations sur les divers fronts : anglais, italien, russe; de la guerre en Albanie, à Salonique, dans le Caucase, en Mésopotamie, -- voire en Afrique. C'est aussi, en mer, la bataille du Jutland, qui fut une victoire anglaise, et le compte rendu de diverses expéditions; c'est la révolte de l'Irlande et, en Asie, la capitulation de Kut-el-Amara. D'autres chapitres nous parlent, à côté des opérations militaires, des négociations et actes diplomatiques; de la politique et des affaires intérieures, d'abord en France et chez nos alliés, chez l'ennemi ensuite et chez les neutres. — Une dernière partie du volume est relative aux à-côtés de la guerre : les ecclésiastiques tués à l'ennemis; les pertes austro-hongroises; celles des Allemands depuis les débuts de la guerre, — pertes avouées et pertes réelles; la mort de von der Golz, —qui aurait bien été tué par les Turcs; la question des munitions; les progrès de l'armement; la mort du lieutenant-colonel Driant, tombé sous Verdun, au bois des Caures; la fin du sous-marin *Monge*, etc. Il y a même des anecdotes : l'aventure des soixante Allemands qu'un sergent fit prisonniers; les prouesses de sept chasseurs d'Afrique sur le front de Salonique, — et autres. C'est en somme une revue très complète de la période et qui donne un intérêt véritable à la publication de M. Gaston Jollivet.

Un volume encore a été publié par les membres du *Service de Campagne de l'ambulance américaine* qui se trouvent au front depuis les débuts de la guerre, **Amis de la France**, où l'on raconte ce que fut cette entreprise de bonne volonté. On sait qu'elle a rendu de précieux services, mais les Américains nous en remercient encore, car, dit l'un d'eux, ce fut pour nous « l'occasion de bien mourir » et « en venant servir la France, nous sommes encore ses obligés ». — Bien avant, en effet, que les Etats-Unis se soient rangés à nos côtés dans le conflit actuel, ses fils étaient venus installer des ambulances pour secourir les nôtres et des sections pour le transport des munitions et du matériel au feu,— le tout occupant plus de deux mille volontaires. Diverses relations sont données du travail accompli, et d'ailleurs se trouvent faire, entre temps, des constatations précieuses; concernant la tranquillité, par exemple, des troupes amenées sur la ligne de feu : « Une fois seulement, dit une des relations, je me rappelle avoir vu quelques signes d'excitation ou de désordre. C'était sur les routes autour de Poperinghe, aux premières heures menaçantes de la bataille d'Ypres... On n'observe partout que peu ou point d'emphase. Tout se fait sans tambour ni trompette. Les hommes s'exposent à la mort comme d'autres prennent le métro et descendent en ville pour leurs affaires. Il n'y a pas de fanfares, pas de grands gestes, pas de belles phrases sur l'Âme et la gloire. » — Plus loin, le même témoignage montre le retour des

troupes harassées de fatigue après la deuxième bataille d'Ypres et le contre-courant de ceux qui marchent au feu, tandis qu'à l'arrière s'entassaient les blessés et les réfugiés. Une autre section se trouvait « en Alsace reconquise », et l'un de ceux qui en faisaient partie raconte le séjour chez l'habitant dont on n'eut qu'à se louer. La section de Lorraine. — dont le rapport est précédé d'une note de M. Th. Roosevelt qui gourmande fort ses compatriotes, — donne également des détails curieux. Viennent ensuite les récits qui concernent la physionomie de Verdun dévasté ; une autre relation encore de la seconde bataille de l'Yser, avec les gaz asphyxiants, le bombardement d'Elverdinghe, celui de Dunkerque par des canons placés à 49 kil.; un épisode de la veillée de Noël 1915 en Alsace, — puis des séries de fragments de lettres et de journaux écrits par les hommes dans leur service de campagne, et qui racontent des épisodes curieux : Premières impressions ; le maniement des blessés ; paysages de guerre ; une attaque, l'hiver, en Alsace ; les dangers d'une tempête de neige, etc. C'est une des parties surtout vivantes et précieuses de ce recueil, qui se termine par quatre lettres écrites de Verdun et insère même des pièces versifiées.

Il faut signaler, pour finir, le volume de M. Jacques Mortane : **Chasseurs de Boches**, qui est en quelque sorte le livre d'or des aviateurs et relate abondamment leurs prouesses. D'ailleurs, on peut faire cette constatation curieuse que les Allemands, au début de la guerre, déclaraient qu'un « véritable combat s'engageant dans les airs devait être considéré comme un mythe » (Rapport du Quartier Général, 1er oct. 1914). Le rôle des aviateurs à ce moment devait être de renseigner, — espionner, — non de combattre Pourtant dès le 5 août, la même année, un aviateur français avait abattu un appareil allemand. Ce début sensationnel devait être suivi de bien autres exploits. M. Jacques Mortane donne le « palmarès » de l'aviation française, la liste de ses travaux jusqu'aux débuts du capitaine Guynemer, depuis disparu et dont il raconte abondamment les hauts faits après un chapitre sur « la tactique de la chasse », dont la réussite, dit-il, est affaire d'habileté, de souplesse et de chance. On eut bientôt des rencontres d'escadrilles ou même d'escadres, — surtout sur le front anglais ; mais ce sont les Allemands qui adoptèrent les premiers cette manière de combattre, où nous retrouvons leur façon habituelle. M. Jacques Mortane donne ensuite des monographies consacrées aux célébrités de l'arme nouvelle et la liste de leurs victoires. Il parle de deux aviateurs qui furent pris par l'ennemi et s'évadèrent ; de l'Américain Lefbury ; du mitrailleur Vitalis ; du sous-lieutenant René Dorme, tué à l'ennemi (25 mai 1917) ; de l'adjudant Maxime Lenoir, tué le 25 août 1916, de même que le célèbre Guynemer qui fut porté manquant le 1er septembre

1917. — Beaucoup d'autres disparurent de même dont les noms sont moins connus, car la profession offre des dangers multiples. M. Jacques Mortane leur consacre un chapitre spécial, ainsi qu'à l'escadrille dite « des Cigognes », la plus fameuse de la guerre aérienne, et aux autres qui ont été citées. Un chapitre encore parle de Bale et des aviateurs anglais, et cette curieuse monographie s'achève avec des documents concernant la profession.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Norvège.

La paix, toujours la paix, et l'on se demande s'il faut vouloir une paix juste, où s'il ne vaut pas mieux courir à la paix plus rapide, en sacrifiant le droit des peuples. Car ceci est admis sans discussion, que la paix sera plus tôt obtenue si l'on renonce à ce qu'elle soit bonne, — ce qui est, d'ailleurs, bien évident, si un tel renoncement va jusqu'à l'acceptation, par l'une des parties, des conditions de l'autre, quelles qu'elles soient. Mais ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. C'est d'une paix intermédiaire qu'il s'agit. On admet sans examen qu'une paix de compromis pourrait amener plus vite la fin de la guerre, et l'on en devient partisan pour cette raison. Cette tendance d'esprit est celle de M. Edvard Bull, professeur à l'université de Kristiania. Il la manifeste dans un article de *Social-Demokraten* (21 décembre) sur « Les socialistes de Serbie et de Bulgarie ».

Cette paix si désirée peut être — mise à part la possibilité de grandes annexions — de deux sortes. Ou bien *une paix démocratique générale* sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, — ou bien *sur la base du statu quo*, avec quelques petites rectifications prudentes sur lesquelles on peut se mettre d'accord. La première sorte de paix serait la meilleure, mais malheureusement la seconde est seule pratiquement possible. Le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes pourrait seulement être la base de la conclusion de la paix dans le cas où le prolétariat jouerait, dans toutes les autres grandes puissances, le même rôle qu'en Russie. C'est pourquoi la proposition du comité hollando-scandinave est logique et conséquente, puisqu'elle prend son point de départ dans une situation de fait donnée, et qu'elle se propose un but pratique et immédiat : *la paix le plus tôt possible.*

J'ai publié dans la *Grande Revue* du 25 février le texte complet de la proposition du comité hollando-scandinave, et j'ai montré qu'il est, en réalité, un programme détestable pour la sécurité future du monde, et que l'agitation en sa faveur peut seulement contribuer à prolonger la guerre. L'impatience d'obtenir la paix le plus tôt possible peut ainsi provoquer des actes directement contraires aux intentions qui les ont inspirés.

Mais M. Edvard Bull ajoute une idée nouvelle en faveur de la paix de compromis : c'est que la paix générale démocratique serait tout simplement impossible. Pourquoi cela? Parce qu'elle ne peut être voulue, elle ne peut être faite avec sincérité que par des Etats où les prolétariats seraient tout puissants. Ce serait la paix socialiste, et les Etats actuels, malgré les déclarations des gouvernements de l'Entente, ne sauraient la faire. Je crois que telle est bien la pensée de M. Edvard Bull. On disait habituellement, jusqu'ici : « Les gouvernements de l'Entente veulent faire une paix conforme au droit des peuples, ou, du moins, ils veulent réaliser un énorme progrès dans ce sens; mais pour cela, il faudrait que la guerre fût pour eux une victoire complète, et ils ne pourront l'obtenir; c'est pourquoi il faut se contenter d'une paix moins parfaite. » M. Edvard Bull ne raisonne pas ainsi, il ne tient pas compte de l'issue de la guerre, il ne conçoit une paix conforme au droit des peuples que conclue entre les prolétariats devenus maîtres partout.

C'est là une idée toute récente, qu'il convient d'analyser. Elle devra plaire au *Temps*, et à tous les journaux qui aiment employer l'expression de « paix socialiste », — expression très fausse, puisqu'elle désigne simplement la paix démocratique avec droit des peuples et société des nations, c'est-à-dire une paix qui n'a rien de spécifiquement socialiste. Ceux des socialistes qui croient à la possibilité et à la nécessité d'obtenir une telle paix sont, il est vrai, les plus hardis à en formuler toutes les clauses concrètes. Cela ne suffit pas pour croire que seuls les socialistes et les prolétariats soient capables de la vouloir. Il suffit pour cela d'avoir le sens démocratique assez développé.

Mais l'idée de M. Edvard Bull ne vient pas du *Temps*. Elle lui vient de Russie. C'est l'idée bolchévique. Les bolcheviks disent : « Nous sommes contagieux. Attendez, et vous verrez la révolution sociale se propager partout. *Alors*, nous ferons la paix conforme au droit des peuples. » Et M. Edvard Bull, qui comprend combien leur plan est chimérique, admet toutefois leur idée, et conclut : « *Puisque* vous ne ferez pas la révolution sociale universelle, renoncez donc au droit des peuples. »

Hélas, M. Edvard Bull croit-il que le prolétariat joue un grand rôle dans la sinistre tragédie des bolcheviks? Le pronunciamiento de quelques centaines d'hommes et des gardes rouges peut bien établir une passagère tyrannie anarchiste. Mais je ne comprends pas comment ce régime a pu faire illusion à tant de socialistes en Norvège.

M. Edvard Bull observe très justement, dans la suite de son article, que le programme de paix de l'ancien Soviet minimaliste était très mauvais. Le gouvernement d'alors avait pourtant un caractère

populaire. La vérité est que, parmi les programmes de paix russes successifs, le plus satisfaisant, et de beaucoup, a été celui du premier gouvernement Lvov, malgré les fâcheuses prétentions de M. Miliukov sur Constantinople. Il est incomparablement meilleur que celui du comité hollando-scandinave, et s'il avait été soutenu en Russie, la guerre serait finie, et il n'y aurait aucune crainte de réaction. Le droit des peuples aurait été réalisé presque partout, et un immense progrès dans la vie politique internationale aurait été obtenu sans intervention du prolétariat à la manière russe, tandis que c'est précisément l'accaparement de la révolution russe par les pacifistes à tout prix qui a prolongé la guerre et rendu plus incertain l'espoir d'une issue pleinement satisfaisante pour la démocratie.

Je trouve dans le journal socialiste un article tout différent : « Paix de compromis ou paix de justice ? » (19 décembre). L'auteur, M. Ola Raknes, venait d'arriver à Paris, où il était nommé lecteur pour l'enseignement des langues scandinaves, lorsqu'il lut le manifeste de la commission de Stockholm, et fut aussitôt choqué de voi que la commission avait pu envisager une autre paix qu'une paix de justice.

Les amis de la paix de tous les partis ont résolument inscrit sur leur programme que le droit devra remplacer la force lorsqu'il s'agira de résoudre des conflits entre les peuples. Mais, cette fois, il semble que la revendication de justice s'est tout à fait effacée derrière la volonté de paix. Le programme de paix mentionne bien la justice comme un vœu d'avenir que réalisera plus tard la Société des nations. Mais, autant que je puis voir, aucun des amis neutres de la paix n'a pris la revendication de justice comme base de sa proposition de paix, de telle sorte que l'on puisse faire dépendre de cette revendication chaque paragraphe du Programme.

Et pourquoi s'est-on ainsi écarté de la méthode qui aurait dû être suivie ?

La raison principale paraît être qu'un très petit nombre des amis de la paix ont su voir la différence essentielle qui sépare une paix de justice d'une paix de compromis. Une paix de compromis, quoi que l'on puisse dire, doit nécessairement se fonder sur le rapport des forces entre les deux parties, et donne, par conséquent, une confirmation nouvelle au principe contre lequel les amis de la paix ont résolument lutté : que la force prime le droit.

Si tant d'amis de la paix ne se sont pas rendu compte de cela, une raison l'explique, dont la plupart d'entre eux n'ont certainement pas conscience : ils veulent se tenir en dehors et au-dessus de la lutte, ne pas prendre parti, ne juger personne. Tandis que si l'on veut fixer le programme d'une paix juste, on est obligé de se faire une opinion sur la question : qui a raison ? — à la fois pour le passé et pour l'avenir. On est obligé de répondre aux deux questions : Qui est responsable de la guerre ? et par suite : quels buts de paix sont justes ?

Les observations de M. Ola Raknes ne sont pas nouvelles. J'ai eu souvent l'occasion de les développer ici. Elles caractérisent le neutralisme, — j'entends le neutralisme systématique d'opinion, qui ne devrait pas exister, et que l'on s'étonne de rencontrer surtout dans des pays démocratiques et parmi des socialistes. La commission hollando-scandinave, en se prononçant en faveur d'une paix de compromis, a implicitement reconnu le droit de la force.

On dira que la paix de justice, telle qu'elle est conçue chez les alliés, ne peut être obtenue que par leur victoire, et par suite, comme une application du droit de la force. Cela est vrai. Pour que la justice se réalise, il faut que la force reste à ceux qui défendent le droit. Verrait-on là une contradiction? Le droit cesserait-il d'être juste le jour où la force le soutiendrait? Il est vrai qu'il serait bien plus séduisant d'imaginer une paix amiable qui résulterait d'un accord entre les parties sur les principes mêmes et l'application du droit. Hélas, il est trop clair qu'un tel accord est impossible, et que si le parti socialiste allemand parvient à comprendre de nouveau les intérêts de la démocratie internationale, ce sera précisément la défaite du gouvernement impérial qui lui aura ouvert les yeux. C'est pourquoi, sans oublier ce qu'il peut y avoir d'inquiétant et de dangereux dans l'idée même de victoire, l'Internationale socialiste, si elle avait su montrer quelque vigueur de pensée dans cette guerre, aurait pesé de toute sa force unie en faveur des alliés.

M. Ola Raknes n'exprime pas cette conséquence extrême de ses observations. Il se contente de conclure :

Si les amis de la paix ne révisent pas leur travail, et n'essayent pas de poser le programme d'une paix de justice à la place du programme d'une paix de compromis, et si leur travail pour une paix de compromis réussit, ils auront, pour une longue période, barré la route à la justice entre les peuples. Et si la socialdémocratie n'entreprend pas dans tous les pays, bientôt et vigoureusement, le travail pour la paix de justice, — en opposition à la paix de compromis, — elle risquera de perdre pour une longue période le rôle de directrice de l'effort vers la justice internationale.

L'article de M. Ola Raknes est suivi d'une remarque signée « Red. », où M. Jacob Vidnes allègue que le programme de la commission hollando-scandinave « est précisément une paix juste, sans laquelle une paix d'entente est impossible ». Cette formule est singulière. L'état d'esprit des Allemands est tel, même dans la social-démocratie, qu'aucune « paix d'entente » ne peut être juste, et que sur une paix juste l'entente ne peut pas se faire. M. Jacob Vidnes le sait fort bien. C'est pourquoi il a évidemment modifié le sens des mots, et la paix juste est pour lui celle qui comprend le maximum de justice auquel on puisse espérer que les Allemands se rallieraient. C'est, on le voit, d'une justice très relative qu'il s'agit.

M. Jacob Vidnes et M. Edvard Bull sont loin d'être hostiles aux alliés. Ils passent tous deux pour avoir des sympathies particulières pour l'Angleterre et la France. Très internationalistes, ils ne sont pas de ces socialistes cosmopolites à qui le droit des peuples est indifférent S'ils pouvaient dicter librement les termes de la paix, un esprit de véritable justice dominerait leur esprit. Mais ils sont neutres, ou plutôt, neutralistes. Le compromis est devenu, pour eux, un principe supérieur à tout autre. Aussi convient-il de ne pas méconnaître leur sincère bienveillance. Mais il importe de savoir que l'on n'en peut espérer aucune médiation favorable. Ils enseignent à l'Entente qu'elle ne peut compter que sur elle-même.

Pour moi qui les connais, qui sais leur sincérité, leur sympathie pour les pays occidentaux, leur véritable esprit démocratique, rien ne peut, mieux que leurs illusions au sujet de la possibilité d'une paix de conciliation, démontrer que les alliés n'ont vraiment d'autre ressource que de chercher la victoire.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Suisse.

LA PRESSE DÉFAITISTE ET GERMANOPHILE EN LANGUE FRANÇAISE. — Poursuivant notre examen de la propagande que l'Allemagne fait en Suisse par la presse, nous aborderons celle qui s'opère en langue française. Une constatation s'impose d'abord. Contrairement à ce que nous avons vu en Suisse alémanique, aucun des grands journaux qui existaient en Suisse romande avant la guerre ne s'est inféodé à l'Allemagne, aucun même (à part, peut-être, *la Liberté* de Fribourg) ne témoigne de la moindre germanophilie. Certains sont, il est vrai, neutralistes. Mais c'est beaucoup plus par un helvétisme mal compris, pour ménager Berne et le Conseil fédéral, que par quelque tendresse à l'endroit du germanisme, du moins en ce qui concerne l'Allemagne, car l'Autriche jouit parfois d'un traitement de faveur. Ce n'est pas que la propagande allemande n'ait fait des efforts considérables pour s'assurer le concours de la presse romande. Elle a essayé d'acquérir des journaux, et nous connaissons tel quotidien pour lequel elle a offert jusqu'à un million et demi. Ses tentatives sont restées infructueuses. C'est tout au plus si elle a pu réussir à s'y ménager quelques intelligences, tantôt par le moyen d'articles-plaidoyers, présentés par des personnalités plus ou moins connues, et que les journaux insèrent de temps en temps, pour ne pas paraître se refuser de parti pris à faire entendre *alteram partem*, tantôt par le moyen d'agents masqués, comme le fameux V.-S. Ruelens-Marlier, qui parvint à collaborer pendant deux ans aux journaux les plus insoupçonnables.

Devant l'indocilité du public et de la presse existante, l'Allemagne a donc dû, en Suisse romande, créer de toutes pièces ses organes. Elle l'a fait non sans quelque maladresse, mais avec une singulière audace et une inlassable persévérance. L'entreprise, au reste, n'allait pas sans aléa. Elle risquait, par le mécontentement, les réactions, les colères qu'elle pouvait soulever, d'aller à fin contraire du but qu'elle se proposait, ce qui lui arriva, en effet, quelquefois. Comme le dit M. Georges Batault, dans les articles du *Petit Parisien* auxquels nous nous sommes déjà référé :

Ici, toutes les sympathies étant tournées vers l'Entente, il ne peut être question de se montrer ouvertement germanophile ; il faut biaiser et louvoyer ; le terrain est difficile, il faut agir avec circonspection. Le grand argument, répondant du reste au but de l'effort germanophile, c'est la paix, la paix allemande sans doute et zimmerwaldienne, mais parée d'un grand P, symbole d'un idéal humanitaire élevé.

La Suisse romande est d'ailleurs pleine d'Allemands, de naturalisés, d'étrangers plus ou moins germanophiles, de déserteurs, de réfractaires et d'escarpes, constituant un public prédisposé, qu'il était intéressant de grouper et de stimuler. Il s'agissait, en outre, et surtout, de créer un foyer propre à alimenter la flamme sacrée en Suisse alémanique et en Allemagne même, par de bonnes traductions « neutrales » du français, et dont les rayons bien dirigés pouvaient en même temps diverger fructueusement sur la France.

Les organes de la manœuvre austro-allemande en langue française sont de deux sortes : les uns s'emploient à certaines propagandes spéciales chères à l'Allemagne et conduites dans le sens allemand ; il font alors du pacifisme, du zimmerwaldisme, des finances, de l'économie sociale ou s'occupent de questions de nationalités ; les autres, sous couleur d'organes suisses et mettant toujours en avant l'intérêt de la Suisse, font de la haute politique allemande, traitant toutes les questions soulevées par la guerre d'après les directives de l'Allemagne ou selon qu'elle a intérêt à voir se répandre telle ou telle opinion chez les neutres ou dans les pays de l'Entente. Il est souvent assez difficile de discerner ceux de ces organes qui sont directement subventionnés par l'Allemagne et ceux qui sont simplement favorisés et soutenus par ses services de propagande. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir décider de la vénalité ou de la sincérité de leurs directeurs et de leurs rédacteurs, que ceux-ci soient des agents, des espions ou des traîtres, ceux-là des fanatiques, des dupes ou des dévoyés, tous participent à une œuvre commune, tous servent semblablement le dessein de l'Allemagne.

Le principal de ces organes était le grand quotidien *Paris-Genève*, dont nous avons eu l'occasion de parler, et qui, à la suite d'une campagne anti-française par trop scandaleuse, fut suspendu par

l'autorité fédérale. Il a été remplacé par un journal jusque-là de second ordre, passé dès lors au premier plan, *la Feuille*, de M. Jean Debrit. Nous reviendrons sur ce personnage d'importance. Passons préalablement en revue le reste de cette presse. Voici ce qu'en mentionne M. Georges Batault :

Pour ne point m'étendre indéfiniment, dit-il, je ne ferai que citer la *Revue de la Presse*, le *Nouvelliste*, organe hebdomadaire de la colonie allemande à Genève, et l'ultra-germanophile *Indépendance helvétique*, bi-hebdomadaire, qui est l'organe officieux du sieur Gessler, consul d'Allemagne dans la même ville. Je nommerai encore pour mémoire la revue bi-mensuelle l'*Aube*, publiée à Lausanne, qui, subventionnée par un mécène « russe » anonyme, défend la politique du maximalisme germano-humanitaire, pacifiste et zimmerwaldien, la *Revue politique internationale*, paraissant à Lausanne, et dont le directeur est M. F. Valyi, un Hongrois tout dévoué au comte Tisza, ainsi que l'*Echo de Grèce*, organe des Grecs constantiniens et germanophiles, paraissant à Genève. Les Ukrainiens austrophiles ont leur revue, l'*Ukraine*, qui paraît à Lausanne; les Lithuaniens germanisants disposent de deux organes publiés aussi à Lausanne, les *Annales des nationalités*, de M. Gabrys, et le *Pro Lithuania*. Cette dernière feuille a un pendant en langue allemande qui s'édite à Fribourg, sous le titre *Lithauen*. Enfin, les Polonais d'observance allemande défendaient leur thèse dans l'*Aigle Blanc*, que dirigeait M. Kucharzewski, et dont l'un des principaux inspirateurs était le professeur Ashkenazy, de l'université de Cracovie, lui-même germanisant plutôt qu'austrophile.

Un autre groupe de journaux doit aussi attirer notre attention : c'est celui des journaux subventionnés par un soi-disant mécène de nationalité indécise, mais se disant Américain, du nom de Hartmann. C'est à ce groupe qu'appartenait le scandaleux *Paris-Genève*. Le philanthrope M. Hartmann subventionne deux autres feuilles dirigées, l'une et l'autre, par le docteur Broda, qui fonda, avant la guerre, à Paris, la revue les *Documents du progrès*.

L'une de ces feuilles est la *Versœhnung*, paraissant en allemand à Zurich, que nous avons déjà signalée. L'autre est la *Voix de l'Humanité*, qui se publie en français à Lausanne.

L'humanitaire M. Hartmann, continue M. Georges Batault, est un personnage bien singulier qui, avant la guerre, « faisait » à Paris de l'anarchisme et de l'antimilitarisme et qui actuellement sert en Suisse de masque aux manœuvres de la propagande austro-allemande. En fait, selon des renseignements de la meilleure source, feu le *Paris-Genève*, comme la *Voix de l'Humanité* et la *Versœhnung* sont subventionnés sur un fonds de propagande de six millions géré par trois notables autrichiens : M. de Montelon, ancien chef du service de la presse au ministère des Affaires étrangères à Vienne, aujourd'hui consul d'Autriche à Genève, et deux personnalités bien connues en France, M. Jellineck Mercédès, qui vient de mourir, et le banquier Rosenberg. On assure, d'autre part, que le prince de Bulow ne dédaigne pas de prêter parfois le concours de ses lumières à

ces messieurs. M. Hartmann joue donc un rôle de paravent ou de paratonnerre et distribue philanthropiquement les millions de marks et de couronnes sans trop s'appauvrir lui-même.

Il paraît probable aussi que c'est le même M. Hartmann qui aide de *ses* deniers la revue défaitiste d'Henri Guilbeaux, *Demain*, à laquelle M. Romain Rolland eut la faiblesse de collaborer. *Demain*, qui défend l' « idéal » humanitaire de la paix pangermanique, se pique d'être une revue d'intellectuels; il trouve une sorte de succursale populaire dans la *Revue mensuelle*, que dirige un nommé Charles Bernard.

Puisque nous revoici en présence de M. Guilbeaux, je compléterai de quelques détails ceux que l'insistance de quelques-uns de ses admirateurs français m'ont mis en demeure de donner. La *Feuille* du germanophile Jean Debrit a prétendu répondre point par point à mes imputations dans une argutieuse et sophistique diatribe, suivie d'une missive de Guilbeaux lui-même. De cet impudent factum, il n'y a à retenir qu'une rectification, que je fais volontiers à mon tour, en la précisant. L'assemblée du Victoria-Hall, à laquelle j'avais fait allusion, n'a pas eu lieu en l'honneur de Lenine, mais de deux membres de la mission Ford, MM. Lochner et Harry Evans, présentés par Guilbeaux à Genève. A cette époque, Ford était germanophile et pacifiste, et Guilbeaux s'attachait à le couvrir de gloire à l'égal de Romain Rolland. Aujourd'hui, Ford, devenu militariste, fourbit des armes pour les Etats-Unis : *Demain* a cessé de lui tresser tout laurier. Mais la rectification de la *Feuille* est incomplète. Achevons-la. Si ce n'est pas à Genève que Guilbeaux a pris contact avec Lenine, c'est ailleurs, en Suisse alémanique, à Berne ou à Zurich. Voici, en effet, ce qu'on lit dans l'*Humanité* du 23 avril 1917 :

> La presse allemande parle aussi d'un représentant du groupe socialiste français qui aurait donné sa bénédiction à Lenine avant son départ. En réalité, il s'agit d'un écrivain demeurant à Genève, où il a rédigé un certain temps (1) une revue ultra-kienthalienne écrite en français et vendue beaucoup en Allemagne. Il est donc assez grotesque de parler d'un « représentant du groupe socialiste français ».

Voici donc précisé ce point de la biographie de celui que le *Socialiste*, organe du parti ouvrier socialiste de Genève, appelle crûment « l'agent Guilbeaux ».

« Ces manières-là conduisent en correctionnelle, M. Dumur! » s'écriait théâtralement la *Feuille*. Hélas! on sait que, depuis, Henri Guilbeaux a été inculpé d' « intelligences avec l'ennemi » et qu'une nstruction a été ouverte contre lui par le gouvernement militaire de Paris.

La revue *Demain*, comme nous l'avons dit, a commencé à paraî-

(1) A ce moment-là, comme on le verra plus loin, la publication de *Demain* avait subi une interruption.

tre en janvier 1916, entre Zimmerwald et Kienthal, au moment où s'organisait la manœuvre pour la paix allemande. La collection de ses fascicules mensuels se partage en deux séries, séparées par une interruption de quatre mois. La première, comprenant toute l'année 1916, est éditée chez l'Allemand naturalisé Jeheber, libraire à Genève, 28, rue du Marché. C'est ce qu'on pourrait appeler la période pacifiste et zimmerwaldienne. Les dieux en sont Romain Rolland et Robert Grimm; les demi-dieux, Ford, E.-D. Morel, Brizon, Raffin-Dugens, Merrheim. On y voit collaborer Jean Debrit, avec un article sur la réforme de la presse où figure un chapitre intitulé : *Utilisation de la presse d'extrême-gauche;* E.-D. Morel, avec un morceau portant pour titre : *Pourquoi ne pas discuter?* Brandès, avec un *Appel à la Paix;* Birukoff, avec une étude tolstoïenne; Jacques Mesnil, avec un article sur le philosophe germanophile Croce. La revue, qui arbore des prétentions littéraires, publie également des vers; un poème porte pour titre : *Tu vas te battre!* Elle donne les principaux documents zimmerwaldiens et kienthaliens, fait l'éloge de la Fédération des métaux et de son organe, *l'Union des Métaux*, du *Populaire du Centre* de Brizon, de *la Belgique Indépendante* du malheureux Bary, de *Ce qu'il faut dire* de Sébastien Faure et en général de toutes les associations et publications pacifistes, défaitistes et révolutionnaires, dont elle présente un florilège complet. *Demain* ayant été interdit en France dès son quatrième numéro, Guilbeaux, dont cette mesure contrarie les projets, fait faire des démarches à Paris pour la faire rapporter. Son intermédiaire en cette circonstance est M. Jean Longuet; mais le ministre des Affaires étrangères d'alors, M. Briand, reste inflexible, ce dont Guilbeaux s'indigne véhémentement. Enfin, en octobre, on voit paraître au sommaire le nom d'Angelica Balabanoff, la grande apôtre du défaitisme italien; puis, en décembre, celui de Lunatcharsky. Le contact avec les Russes est pris.

La nouvelle série de *Demain* commence en mai 1917. Elle porte comme adresse : 15, rue Merle d'Aubigné, à Genève, puis, à partir d'octobre, 25, avenue Gerebzow, qui est celle d'un bel immeuble moderne où réside présentement Guilbeaux. La revue accentue son attitude et aiguise son activité. C'est la période maximaliste. C'est à cette période que se réfère la lettre suivante publiée par *le Temps* du 23 janvier dernier :

Télégramme aux « bolcheviks » à part, il est bon que l'opinion française puisse mettre en regard de ses affirmations quelques textes mêmes publiés par M. Guilbeaux dans sa revue *Demain*. En voici :

« Des manifestes furent distribués (en France) indiquant aux ouvriers quel était leur devoir révolutionnaire » (numéro de mai 1917, p. 41). « On a entendu dans toutes les rues de Paris des clameurs..., le peuple français

est décidé à la fraternisation immédiate avec les autres peuples... (numéro de juin 1917, page 67, 68).

Quant à l'issue de la guerre préconisée par le directeur de *Demain*, qu'on en juge :

« Partout les peuples doivent se débarrasser de leurs gouvernements de classe... La révolution russe est le signal de la révolution universelle » (numéro de juillet 1917, p. 137, signé Henri Guilbeaux). « Peuple... incendie tout le théâtre ! » (numéro de septembre 1917, p 271).

Certes, il suffit de révéler de pareilles absurdités pour les confondre, et tout Français en fera justice par la simple comparaison avec l'impeccable tenue de notre front et de notre arrière. Mais cette réfutation, faite en France, ne sera pas inutile à l'étranger, où la propagande de M. Henri Guilbeaux méritait récemment cet éloge de la *Gazette de Francfort* : « La revue *Demain* est un précurseur de l'humanité régénérée et généreuse. »

La liste des collaborateurs, qui s'étale dès lors in-extenso au verso de la couverture, porte les vedettes suivantes : Lénine, Trotzky, Zinovieff, Alexandra Kollontaï, Lunatcharsky, Karl Radek, A. Balabanoff, Birukoff, Romain Rolland, E.-D. Morel, A. Forel, Jean Debrit. Un nombreux lot de pacifistes, de poètes et de déserteurs français leur font escorte. La couronne défaitiste brille du plus pur éclat.

De ces collaborateurs russes de *Demain*, quatre figurent sur l'ordre de la *Deutsche Bank*, du 2 mars 1917, ouvrant des crédits illimités aux chefs bolcheviki et que nous avons reproduit dans notre dernière chronique : Lénine, Trotzky, Zinovieff et la Kollontaï.

Voici une autre pièce qui, outre Zinovieff, intéresse un cinquième collaborateur de *Demain*, Lunatcharsky :

Circulaire du 2 novembre 1914.

Banque impériale aux représentants de Nia-Banken à Stockholm et aux agents de Diskonto Gesellschafft et de Deutsche Bank :

A l'heure actuelle sont terminés les pourparlers entre les agents autorisés de la Banque impériale et les révolutionnaires russes Zinovieff et Lunatcharsky. Lesdites personnes s'étaient adressées à certains financiers lesquels, à leur tour, se sont adressés à nos représentants. Nous consentons à appuyer l'agitation et la propagande qu'ils se proposent de faire en Russie à la seule condition expresse que cette agitation et cette propagande, dirigées par MM. Zinovieff et Lunatcharsky susnommés, touchent les armées du front. Si des agents de la Banque impériale s'adressent à vos banques, nous vous prions de leur ouvrir les crédits nécessaires qui seront couverts à Berlin à votre première réclamation (1).

(1) Que les bolchéviki ne se soient jamais fait scrupule de passer aux guichets allemands, voilà qui est maintenant un fait avéré. Mais, dira-t-on, c'était « pour la cause ». On a nié leur vénalité personnelle. Il faut sans doute en rabattre. Nous lisons dans une correspondance publiée par le *Temps* du 3 mars :

« Si les masses sont sincères, c'est-à-dire sincèrement déchaînées, les chefs — la plupart d'entre eux — sont vraiment, j'en suis convaincu, à la solde des Allemands. Vous savez combien je suis prudent en cette matière et vous n'ignorez pas non plus que je croyais à la sincérité révolutionnaire des Russes. Mais maintenant,

Or, ce Lunatcharsky, stipendié par l'Allemagne, nous le trouvons collaborant à *Demain* dès décembre 1916. C'est là qu'il publie le texte d'une ignoble conférence contre Verhaeren, prononcée par lui à Genève, où il accuse le grand poète de la Belgique martyre de n'avoir « pas réussi à se mettre au-dessus de la mêlée maudite ». Guilbeaux lui-même, ainsi qu'on me l'écrit de Genève, proférait sur Verhaeren, mort depuis quinze jours, d'immondes paroles en pleine Maison communale de Plainpalais (était-ce à cette même conférence Lunatcharsky ?), souillant la mémoire du poète d'une imputation infamante que je me refuse à reproduire ici. C'était avant que ne fût connu le faux Zech. Celui-ci produit, Guilbeaux change de tactique, cherchant à s'annexer Verhaeren, comme l'a lumineusement établi M. Paul-Hyacinthe Loyson dans son article *les Maquilleurs de cadavres.*

Avec sa nouvelle série, *Demain* est désormais tout à la Russie, qui va réaliser le grand programme. Le premier numéro (mai 1917) exhibe : un leader d'Henri Guilbeaux, *la Révolution russe et la paix*, un Romain Rolland, *A Maxime Gorki*, un E.-D. Morel, *Pourquoi l'herbe du printemps sera rouge*, un panégyrique enthousiaste du léninisme, un article de la Kollontaï sur *les Internationalistes d'Amérique*, la Déclaration des socialistes internationalistes approuvant le voyage de Lenine et de ses amis à travers l'Allemagne (parmi les signatures figure celle de Guilbeaux), enfin, entre autres gentillesses, l'éloge de Goldsky et de sa *Tranchée républicaine* dont la publication vient de commencer.

Les numéros suivants contiennent plusieurs articles de Trotzky, dont l'un au moins semble original, deux Lenine, qui paraissent traduits du russe, un Racovski, une collaboration suivie de la Balabanoff. En décembre, après la révolution maximaliste, Guilbeaux

apres tout ce que je vois, la vénalité des maximalistes ne fait plus pour moi aucun doute. A l'heure actuelle, nous vivons dans le régime de la terreur : je me promène dans les faubourgs la main sur la crosse de mon revolver. On peut obtenir de ces messieurs tout ce qu'on veut si la somme proposée est coquette. Les banques sont confisquées et il est impossible de toucher l'argent des comptes courants. Je vous donnerai le nom d'un ami intime de Trotzky qui, pour la somme de .. vous délivrera l'autorisation de toucher. Vous êtes commerçant, votre wagon plein de savons est réquisitionné à la gare. Pour une somme de 3,000 roubles, vous recevrez la main levée à Smolny (au Soviet), chambre 74, etc...

« Quant aux mesures économiques et financières, quelque révolutionnaire que soit leur caractère à première vue, elles ne sont profitables, en dernière instance, qu'aux Allemands. Ainsi, selon les décrets de Lénine, on vient de « confisquer » plusieurs entreprises, par exemple les usines de Bogoslof, dans l'Oural. Or, en même temps que ces sociétés deviennent soi-disant propriété de l'Etat, leurs actions, dépréciées à cause du décret de Lénine, sont rachetees par les Allemands de Pétrograd. De même, les banques sont socialisées, leurs portes fermées, mais derriere les portes closes, de grands changements s'opèrent dans la composition des conseils d'administration des établissements encore soustraits à l'influence allemande. Et on fourre dans la forteresse Pierre-et-Paul le financier Wichnegradski, qui peut gêner la combinaison. »

peut s'écrier triomphant : « Nos camarades russes ont vaincu ! » Le pacifisme le plus extrême s'étale dans cette série. Guilbeaux va jusqu'à publier un article d'un déserteur français, J.-P. Samson, ci-devant directeur d'une petite revue littéraire à Paris, *la Belle Matineuse*. L'article, intitulé : *Pourquoi je suis insoumis*, est précédé d'une note de Guilbeaux ainsi conçue : « Un jeune Zimmerwaldien français, appelé à participer à la boucherie mondiale, a refusé et préféra quitter son pays. Il nous donne ici les raisons de son refus au service militaire. » Le plaidoyer du déserteur porte comme épigraphe : « Aux amis, aux camarades qui n'ont pas pu en faire autant. » Voilà un Samson qui m'a tout l'air d'avoir laissé couper ses cheveux par la Dalila du défaitisme (1).

Guilbeaux est heureux et glorieux de son activité. Il se vante à tout propos. Il est content de lui-même. Répondant au sénateur Henry Bérenger, il n'hésite pas à écrire (décembre 1917) :

Je suis fier de compter l'intrépide Morel parmi mes collaborateurs et d'avoir la confiance de mon cher et courageux camarade Lenine. J'apprendrai à mon « Jacobin » que je suis aussi l'ami de Trotzky, Lunatcharsky, Zinovieff, etc., et que je suis correspondant français de la *Pravda*... M. Bérenger m'accuse d'avoir organisé des troubles sur le front français et d'avoir prédit des mutineries militaires. Dans *Demain* je n'ai fait que relater des faits qui m'avaient été rapportés par des hommes de confiance, mais j'avoue que ces faits, comme révolutionnaire, m'ont réjoui.

Tel est l'homme, telle est l'œuvre, du moins l'œuvre publique, car pour l'œuvre occulte, que j'ignore, elle est sans doute plus odieuse encore.

Je parlerai dans ma prochaine chronique d'un autre agitateur, que j'ai déjà nommé plusieurs fois, Suisse, celui-là, mais non moins dangereux, qui a un pied dans la plupart des feuilles défaitistes ou germanophiles de langue française et qui, à lui seul, en a fondé et en dirige trois : M. Jean Debrit.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — *Le Canada*, de Montréal, rend compte d'une conférence faite à un lunch du Canadian Club par un homme d'État anglais, Sir Frederick Smith, sur la guerre et ses problèmes. Comme on le lira, l'orateur parla entre autres du Colonel Repington non sans critiques.

(1) Il existe à Genève une revue de déserteurs français, intitulée *les Tablettes*, à laquelle collabore Guilbeaux. Le directeur en est le déserteur Salèves, dit Claude Le Maguet, et l'administrateur le déserteur Albert-Ch.-Léon Ledrappier. Les autres collaborateurs des *Tablettes* sont : P.-J. Jouve, Andrée Jouve, Jules-Victor Raveau, le capitaine de landsturn dans l'armée suisse Jean Debrit et M. Romain Rolland.

S'exprimant [Sir Frederick Smith] avec toute l'impartialité de l'historien et toute l'élégance soignée d'un conférencier, dans un style châtié et riche, il a tout d'abord raconté ses impressions cueillies au cours de ses nombreux voyages aux Etats-Unis. Il a trouvé dans ce pays, dit-il, une admiration profonde et une sympathie prononcée pour tout ce que le Canada et les Canadiens ont fait pour la défense des libertés civilisatrices. Il s'est dit grandement impressionné de la détermination tenace des Américains de poursuivre la guerre jusqu'au bout aux prix des plus grands sacrifices en hommes et en argent, pour la sauvegarde des droits invoqués par la Grande-Bretagne.

Quant au moral des habitants de l'Angleterre, après trois ans et demi de guerre, l'orateur est incliné à croire que les gens de ce continent doivent être parfois grandement induits en erreur par les journaux de là-bas. Certes, la Grande-Bretagne a traversé des phases de dépression et de découragement quand des individus qui se piquaient d'être les porte-paroles de l'opinion anglaise n'ont jamais émis que des opinions plutôt fades et grossièrement exagérées par une presse à gage. Ces opinions ne sont que de certains groupes influents et ne sont pas celles de la masse.

Jamais la Grande-Bretagne n'a été si unie et plus déterminée à poursuivre la guerre vers une fin glorieuse, quels que soient les sacrifices d'aujourd'hui et de demain.

On lit parfois, dans les journaux, des attaques voulues et calculées contre le gouvernement afin de déprimer la confiance populaire, de détourner son énergie vers d'autres considérations et d'amoindrir sa prévoyante détermination.

Trois gouvernements se sont succédé, en Angleterre, depuis la guerre. Le premier était presque entièrement composé d'hommes qui, six mois avant la guerre, étaient des partisans du pacifisme Et, quelque temps après la guerre, il s'écroula. Mais trois jours après la déclaration des hostilités, ce gouvernement fut appelé à prendre une responsabilité sans précédent dans l'histoire d'Angleterre. Il prit deux décisions importantes que l'histoire de demain saura qualifier de sages et d'héroïques.

La première était d'entrer dans le conflit, la seconde de transporter en France toute et la seule armée que l'Angleterre comptait alors.

Ici, le conférencier parle longuement des critiques du colonel Repington. Sir Frederick dit que celui-ci avait la réputation d'être un de ces écrivains de guerre qui eurent la particularité d'être, à maintes reprises, absolument nuls en matière de stratégie et d'affaires militaires. Il ne veut pas mettre en doute la sincérité du colonel, car personne n'était en mesure de juger du caractère des opérations militaires et des relations gouvernementales ou diplomatiques en rapport avec ces opérations, c'est-à-dire sur l'approvisionnement nécessaire de la force armée. Là-dessus le colonel Repington a souvent fait fausse route dans ses prédictions. Une fois, entre autres, il a fait une bévue impardonnable et très onéreuse pour son pays.

C'était au début de la guerre quand il annonça au public anglais qu'il devait s'attendre à ce que les Russes fussent à Berlin avant le jour de Noël. Il criait alors qu'il fallait expédier d'urgence en France dix à douze divisions. C'est sûr que ces corps d'armées auraient été les bienvenus, si seulement ils avaient pu sortir de terre comme des champignons, pendant le sommeil des troupes, ou comme les soldats d'Annibal, en frappant du pied!

Mais, raisonnablement, la Grande-Bretagne ne pouvait pas fournir de si forts effectifs, en plus des vastes armées qu'elle avait déjà levées, au risque de faire brèche aux usines de munitions, aux chantiers maritimes et à l'agriculture. Ces paroles du procureur-général de la Grande-Bretagne (disons-le en passant) mériteraient d'être assimilées profondément par notre gouvernement : —« Retirer plus d'hommes encore qu'on en avait retiré déjà de ces industries de guerre aurait été jouer avec la vie de l'Europe entière et la frapper au cœur même de sa force. »

Sir Frederick se fait fort d'assurer ses auditeurs que le gouvernement, en aucune circonstance, ne s'est immiscé dans la stratégie ou les tactiques militaires. Les chefs d'armée ont eu libre et absolu commandement et ont eu une juridiction étendue comme jamais cela ne s'était vu dans toutes les guerres de l'empire.

L'orateur dit enfin que, n'eût été la défection de la Russie, la guerre aurait pris fin avec l'année qui vient de mourir. Mais si gigantesques sont les nouveaux problèmes des Alliés, après la défaillance russe, qu'il croit que l'ultime issue, avec l'entrée des Etats-Unis dans les rangs alliés, aura des conséquences encore plus considérables et plus profondes, dans l'histoire future des civilisations, qu'en aurait pu occasionner la défection même de la Russie.

LA PRESSE ENNEMIE. — Friedrich Naumann, le théoricien de la « Mitteleuropa », envisage, dans la *Vossische Zeitung*, une après-guerre fort dure pour les puissances centrales, encore qu'il soit certain de leur victoire :

Nos réserves d'activité économique dépendant de l'importation seront plus complètement épuisées qu'elles ne l'ont jamais été pour un Etat moderne. Nos industriels auront bien de l'argent dans leurs poches, mais plus de laine en dépôt, plus de cuivre en cave. D'autre part, la valeur d'achat de l'argent dans la Mitteleuropa a constamment diminué, et cet argent sera cependant accaparé en vue d'achats par l'administration des Finances. C'est avec cet argent diminué dans sa valeur internationale qu'il faudra procéder aux achats les plus onéreux, tout en limitant strictement le permis d'acquisition et le tonnage. Etant donnée cette situation, il faut que les membres de la Quadruplice évitent toute concurrence inutile. L'expérience de la guerre nous a appris ce qu'il nous en coûte de tenter la surenchère réciproque sur les marchés neutres. Bref, ou bien nous travaillerons en commun, ou bien nous nous disputerons chaque bout de cuir, ou de lard, et chercherons à nous voler le tonnage au lieu de le répartir entre nous. Il ne s'agit pas d'édifier un socialisme théorique, mais de partir des réalités. L'Etat devra centraliser et diriger l'achat et la vente, régler en conséquence la nature, la quantité et le prix de la production. A quoi bon s'insurger platoniquement contre cette tutelle qui s'imposera à la Mitteleuropa ? Il faut donc que non seulement les organismes directeurs s'y adaptent (ils sont prêts de part et d'autre), mais aussi les grands représentants de notre activité économique. Il convient d'abord de veiller à ce que le change allemand ne s'affaisse pas trop, afin de faciliter les transactions entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie et le recouvrement de nos créances chez nos

alliés. Nous avons déjà subi assez de dommages du fait de nos ennemis, sans chercher encore à nous en infliger entre nous.

— La reconnaissance du Sionisme par M. Balfour ne laisse pas de gêner beaucoup le gouvernement allemand, qui aimerait sourire à l'impérialisme turc en même temps qu'aux juifs allemands. Karl Endres, dans les *Münchner Neueste Nachrichten*, nous dit cette gêne et son espoir d'en sortir.

Il est compréhensible que les sionistes aient salué avec joie cette consécration attendue par eux depuis si longtemps. Wilson a aussitôt désigné Brandeis, le chef des sionistes d'Amérique, pour étudier dès maintenant la question. Il s'acquiert ainsi la reconnaissance de plus de 2 millions de juifs américains, pour la plupart sionistes, et il s'assure une représentation efficace de l'Amérique dans toutes les questions orientales que soulèveront les négociations de paix. Les puissances centrales ne peuvent rester étrangères au problème. Le comte Czernin s'est déclaré déjà favorable au sionisme ; von dem Busche l'a imité. Mais il est évident que les déclarations du gouvernement allemand sont gênées par la nécessité de ne pas heurter l'impérialisme turc, qui est absolument hostile au sionisme, comme l'a laissé entendre déjà le Grand Vizir Talaat Pacha, bien qu'avec une prudence toute diplomatique. Il n'admet pas que les juifs de Palestine, après la suppression des capitulations, ne deviennent pas sujets turcs. Quoi qu'il en soit, le problème sioniste mérite d'être suivi avec la plus grande attention par les hommes politiques de l'Allemagne : son importance est considérable en ce qui concerne les relations économiques de l'Allemagne avec l'Orient.

LA PRESSE NEUTRE. — La Commission de la réforme électorale, au Landtag prussien, a rejeté par 20 voix contre 15 le principe du suffrage égal, lui substituant un droit de vote plural. M. William Martin, fort renseigné sur tout ce qui concerne l'Allemagne et ses rouages politique, commente ainsi, dans le *Journal de Genève*, la décision prise par la Commission :

En théorie pure, les conservateurs prussiens ont raison. Ils refusent de faire élire la Diète de la même façon que le Reichstag, parce que le jour où les deux assemblées seront identiques, c'en sera fait du fédéralisme allemand. Nous ne pouvons reprendre ici cette démonstration, mais elle est incontestable. Placés dans des circonstances identiques, nous qui sommes des fédéralistes convaincus, nous agirions de même. Ce qu'on demande aux Prussiens, c'est d'éteindre la Prusse et de la jeter dans le grand feu de l'empire. Les conservateurs de l'Elbe, qui savent ce que l'Allemagne leur doit, puisque sans eux elle n'existerait pas, ne peuvent consentir à ce sacrifice.

Il ne refusent pas d'évoluer. Leur transformation de la Chambre des seigneurs en une représentation d'intérêts est une idée saine en théorie pure et essentiellement moderne. Le vote plural, s'il ne repose pas sur une base censitaire, mais sur des préoccupations sociales, est, lui aussi, parfaitement soutenable.

Nous n'avons aucune peine à juger cette question froidement et objectivement. L'Europe est complètement désintéressée, en dépit des apparences, dans la question du suffrage prussien. Il y a, en Allemagne, des questions intérieures qui ont une portée internationale ; le droit de paix et de guerre, la suppression du cabinet militaire, etc... importent au repos de l'Europe. Le fait qu'en Allemagne le pouvoir n'appartient pas au gouvernement, mais à des généraux, souvent anonymes et toujours irresponsables, est un péril pour chacun de nous. Mais cela n'a rien à voir avec la composition des assemblées.

Le Reichstag est un parlement démocratique, dans son recrutement et sa composition, mais il est impuissant à rien faire et rien empêcher. Il est un danger, parce qu'il permet à l'Allemagne de couvrir un visage d'absolutisme d'un masque démocratique. Le seul effet de la réforme électorale prussienne sera de mettre la Diète à l'unisson du Reichstag et de supprimer en Allemagne le contrepoids prussien. Ce n'est pas assez pour nous passionner.

Cependant, l'imprudence des conservateurs prussiens nous surprend et nous effraie. Ils ne voient pas que, si le monde peut se désintéresser de leur réforme ou de leur résistance, le peuple prussien, lui, s'y intéresse. Ils n'ont compris ni la leçon de la guerre, ni l'avertissement des grèves. Comme tous ceux que Jupiter veut perdre, ils sont aveuglés.

Telle est, à nos yeux, la portée exacte du problème électoral prussien. La forme des élections nous importe peu, aussi longtemps que nous savons la Diète impuissante. De même l'augmentation du nombre des députés au Reichstag, la péréquation des circonscriptions, la représentation proportionnelle nous paraissent des hochets qu'on jette aux démocrates pour les endormir.

Par contre, la colère du peuple, si on lui refuse les satisfactions élémentaires qu'il réclame, peut devenir une affaire européenne de première grandeur, et l'on ne voit pas sans quelque effroi, et sans un secret espoir les conservateurs de l'Elbe jouer ainsi avec le feu.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Médecine et pharmacopée chinoises (*Notes d'un Profane*). — De passage à Yun-Nan-Fou au cours d'une épidémie de peste, j'eus la curiosité de me faire traduire l'ordonnance du médecin chinois qui soignait mon lettré malade. Elle diagnostiquait la peste bubonique (Ouen Ping) et prescrivait :

Chaque matin, à l'aube, 5 fenn (1) de rhubarbe ; chaque soir, au coucher du soleil, 1 ts'ien (2) de gingembre.

Les nobles caractères, tracés de haut en bas sur la feuille de papier de riz, contenaient aussi ces recommandations :

(1) Le fenn : environ 0 gr. 4.
(2) Le ts'ien : environ 4 grammes.

S'il y a hémorragie, décoction de racines de mûrier ; si le malade a des nausées, faciliter les vomissements par des infusions de racine de bétoine.

Je tenais à sauver mon lettré, qui n'avait pas achevé de me révéler les beautés des trois Livres canoniques ; aussi appelai-je à la rescousse le médecin français du Consulat, qui lui fit des injections de sérum de Yersin. Huit jours plus tard, mon pestiféré, rétabli, recommençait à me dévoiler la philosophie du Tao-Té-King. Je m'imaginai qu'il allait courir chez mon docteur pour se confondre en remerciements. Erreur occidentale ! Il se contenta de me présenter une note de drogues, assez élevée, sous l'ingénieux prétexte qu'il avait dû doubler les doses de gingembre et de rhubarbe pour compenser le douteux effet du sérum !

L'exercice de la médecine est aussi libre, dans la République du Milieu, que le métier de mendiant. Chacun peut s'y déclarer médecin du jour au lendemain sans autre diplôme qu'une enseigne achetée chez le bon faiseur, grande planche de laque noire, aux caractères d'or grassement incisés. Quelques fonds ne sont pas superflus pour débuter ; car il sied d'avoir une belle porte d'entrée et d'étaler bien en vue, dans le cabinet de consultation, les livres théoriques indispensables à tout praticien soucieux de s'achalander, tels que le *Traité de matière médicale* de Li-Tche-Tchen ; l'*Encyclopédie* de l'empereur Hoang-Ti ; le *livre des Dix mille maladies des femmes ;* etc.

Beaucoup de traités de médecine chinoise sont antérieurs à notre ère chrétienne ; lorsque l'empereur Che-Hoang-Ti, pour punir la caste des lettrés, frondeuse et indisciplinée, ordonna de brûler tous les livres existants, il fit exception pour ceux qui traitaient de la médecine ou de l'agriculture.

Il existait à Pékin, jusqu'à ces dernières armées, une soi-disant Académie Impériale de médecine ; mais le métier de guérisseur étant moins honorable que celui de fonctionnaire, les anciens élèves de cette école versaient le plus souvent dans le mandarinat, avec l'appui de quelque personnage influent dont ils prétendaient avoir prolongé l'existence.

Signalerai-je que nos empiristes et rebouteurs ont leurs émules en Chine ? La nuance entre le médecin et le charlatan y est simplement plus subtile, à tel point qu'on les pourrait presque confondre.

Les deux qualités essentielles réclamées par le Chinois de son médecin sont de savoir tâter le pouls et d'être expert dans la pratique de l'acupuncture. J'ai connu, à Canton, un marchand de canards laqués, voisin et ami d'un praticien en vogue, et qui, après la mort de celui-ci, reprit sa clientèle. Il s'était fait initier par lui aux cinquante et une manières de tâter le pouls ; car il y en a cinquante et une et il faut s'exercer pendant au moins deux années à ces gammes de l'art médical avant de pouvoir faire un diagnostic sérieux. Mon marchand

24

de canards prévoyant s'y était pris longtemps à l'avance, s'étant rendu compte que la chair humaine rapportait plus que la volaille.

Par contre, un pauvre lettré de mes amis, qui avait longuement travaillé les livres théoriques afin d'être en état de tuer scientifiquement ses malades, dut renoncer à son ambition, dans l'impossibilité où il s'était trouvé de payer un confrère qui voulût bien l'initier à l'art de tâter le pouls; il se résigna à s'établir simple marchand de cercueils : il n'en était pas moins dans la partie !

On prend le pouls en onze endroits différents, tantôt de la main gauche, tantôt de la main droite ; l'index, l'annulaire et le médius de chaque main servent chacun à la recherche de symptômes différents. C'est ainsi que le pouls, perçu à la tempe sous l'annulaire, correspond, pour la main droite, si je me rappelle bien, aux troubles du cœur ; pour la main gauche, à ceux de l'estomac. Remplaçons l'annulaire par le médius : la main droite décèlera un déséquilibre du cervèau, la main gauche une maladie des voies urinaires.

L'incontinence d'urine, soit dit en passant, se soigne au moyen d'ingestion d'araignées. Quatre petites araignées suffisent pour obtenir un résultat ; n'en pas abuser sous peine de passer de l'incontinence à la rétention. Il serait peut-être téméraire de déduire, du fait que les araignées guérissent l'incontinence, qu'on puisse utiliser les mouches contre la rétention !

Quant à l'acupuncture, ce n'est autre chose qu'une piqûre d'aiguille opérée au siège d'une douleur névralgique. Cette méthode, connue jadis des médecins européens, n'est plus employée chez nous qu'au moral, par les revuistes de fin d'année, sous forme de coups d'épingle. Les névralgies transformées en sciatique chronique par la maladresse d'un opérateur n'ont jamais entravé, là-bas, la tradition de l'acupuncture. De même, à Paris, les duels entre agresseurs et patients résultant des coups d'épingle ne remédièrent jamais à la sensibilité des uns ni à l'audace des autres! En Chine, comme à la Grande-Jatte d'ailleurs, on s'arrête au premier sang.

Le fameux système Brown-Séquard, autour duquel se fit tant de bruit il y a quelque vingt ans, était connu des fils de Han dès les temps préhistoriques. Ceci rentre dans le domaine de l'opothérapie ; mais ce procédé qui, chez nous, consiste à soigner des organes anémiés par des injections ou ingestions d'extraits d'organes sains est trop rudimentaire pour des imaginations orientales. Notre médecine ne réprouverait pas le fiel de buffle pour remédier à l'insuffisance hépatique ; mais elle traiterait sans doute de fantaisiste le traitement des rougeurs de la peau par des infusions de camélia blanc. Ici l'empirisme ne connaît plus de bornes. La poésie et la superstition entrent chez le pharmacien comme en pays conquis, tel jadis l'humour d'Alphonse Allais !

Certaines affections du rein sont soignées par les haricots, parce que le haricot a la forme du rein ; la luciole, le ver luisant servent à la préparation des collyres; des pattes de sauterelles desséchées sont préconisées contre la paralysie des jambes.

Il n'est pas jusqu'à la corne de rhinocéros qui, bien que réduite en poudre, ce qui semblerait cependant en détruire la signification symbolique, ne serve à rendre de la vigueur aux maris épuisés. Détail délicat et qu'il est prudent de connaître pour ne pas s'exposer aux pires déboires : les aphrodisiaques et anaphrodisiaques, prescrits le plus souvent sous forme de poudre à priser, doivent être respirés, les premiers par la narine gauche, les seconds par la narine droite. Cette distinction subtile serait-elle imposée par le côté du cœur ?

Il est de bon ton, dans la Céleste-République, d'exhiber un ventre proéminent, tels ces poussahs dont l'enflure s'harmonise de manière si esthétiquement invertie avec le galbe de nos consoles Louis XV ; aussi la pharmacopée chinoise est-elle riche en médicaments destinés à faire engraisser, graines de lotus, tendons de cerf, sels d'arsenic ; mais vous demanderiez en vain à un médecin ou à un pharmacien le nom des remèdes à l'obésité. Ils vous regarderaient avec des yeux ahuris : une cervelle de « diable étranger » peut seule, selon eux, hospitaliser l'idée saugrenue de se faire maigrir.

Ne nous moquons pas trop. Les Chinois n'en sont pas moins des gens judicieux. Leurs médecins, direz-vous, les protègent mal contre la douleur et contre les microbes. Soit ! Mais eux savent fort bien se protéger, en revanche, contre leurs médecins. Toute famille notable a son « guérisseur » attitré, parce qu'il est de bon ton de suivre cette tradition ; les honoraires de ce guérisseur sont payables chaque fin de lune, à raison d'un chiffre convenu de taels par enfant et par grande personne. Mais, chose des plus importantes, le client ne doit plus rien à partir du jour où il tombe malade. Le traitement de l'abonné implique la suspension de celui du médecin. Inutile d'ajouter que le praticien fait toutes diligences afin de voir sa mensualité rétablie. Son malade en bénéficie-t-il ? Pourquoi pas, si l'auto-suggestion se fait la complice de l'art médical ?

§

Quant au pharmacien, son diplôme consiste en une boutique classiquement aménagée ; quiconque a les moyens d'acheter un fonds ou d'en créer un est reconnu d'emblée « maître-ès-médicaments » ; sa devanture, ouverte sur la rue, laisse voir les pots et flacons rangés ; des gavials et serpents desséchés rampent au plafond ; une balance au cadre laqué rouge et or est placée sur le comptoir, bien en évidence entre deux vases garnis, suivant la saison, de fleurs de pêcher, de nélumbos ou d'hémérocalles.

Les plus avisés de ces notables commerçants exhibent des planches en couleur sur lesquelles sont figurés les différents genres de plaies et affections de la peau ; ce sont d'ailleurs les maladies les plus répandues de l'Extrême-Orient. Le malade qui n'aime pas se déshabiller évite ainsi l'examen du médecin : il désigne lui-même du doigt la planche qui paraît reproduire avec le plus de fidélité l'aspect de son mal ; on lui délivre alors sur le champ le remède correspondant. C'est simple et pratique. Arriveront-ils, avec les progrès de la mécanique, à installer des pharmacies automatiques, à l'instar de nos bars, qui remplaceront non seulement le médecin, mais aussi le potard ? De menues sapèques seraient glissées dans des fentes et des déclanchements mystérieux mettraient le client en possession de ces poudres, dragées, pilules, onguents, dont le moins pudibond hésite à murmurer les syllabes scabreuses sous l'œil ironique des autres acheteurs !

Et la chirurgie, demanderez-vous ? Et l'hygiène ? Billevesées européennes ! Ne parlez pas aux Chinois d'amputations obligées ni d'a- ou d'antisepsie : ils vous répondraient, sur la question chirurgie, qu'un homme mort est plus enviable qu'un infirme ; sur le chapitre hygiène, que les animaux boivent impunément les eaux contaminées, parce qu'on les a toujours ainsi laissés faire et qu'ils sont immunisés par l'accoutumance héréditaire. Le Chinois ne se doute même pas qu'il observe une règle d'hygiène contraire à cette thèse en ne buvant que du thé.

La réduction de la mortalité infantile est pour eux une niaiserie. Ceux qui meurent jeunes n'étaient pas taillés pour vivre et leur disparition, théorie toute spartiate, est un bienfait pour eux et pour leur famille.

Pour conclure, nous pourrions soutenir que l'indifférence ordinaire des Chinois en face de la mort concorde mal avec l'abondance comique de leurs drogues, si nous ne nous rappelions le fameux dicton cantonais : « On connaît la situation d'un homme à sa note chez le pharmacien ! » signe extérieur de la fortune auquel les apôtres de l'impôt sur le revenu pourront recourir lorsque la République Chinoise permettra à ses parlementaires de s'occuper des célestes finances.

Les fils de Han se soignent donc en grande partie par snobisme, pour obéir à un rite consacré. Peut-il en être autrement dans un pays où même les pratiques religieuses sont observées avec plus d'éclectisme que de conviction ? Un apologue édifiant à cet égard me fut un jour conté par un bonze :

Un statuaire taoïste, sur un autel de pagode, avait mis Lao-Tseu à la place d'honneur, alors que la coutume veut que cette place soit occupée par Confucius. Un confucéen, choqué de cette dérogation

au rite, replaça Confucius à gauche et Lao-Tseu à droite ; le statuaire, s'obstinant, les changea à nouveau. Comme tous deux étaient des gens éduqués, incapables d'en venir jusqu'à la discussion injurieuse, ils continuèrent toute une journée leur chassé-croisé de disciples agissants. Malheureusement, au cours de leurs allées et venues, les deux statues se heurtèrent. Et la tête de Confucius, ébréchée, dit à celle de Lao-Tseu roulant sur le sol :

« J'étais bien à ma place et vous bien à la vôtre ! Que Fô nous préserve des gens qui nous aiment avec trop de zèle ! »

La mentalité chinoise est assez bien définie par cet apologue. Les Célestes aiment toutes choses, mais sans excès, même la médecine. Le système qui consiste à ne payer son médecin que lorsqu'on n'est pas malade découle de cette tendance. Le fils de Han s'estime ainsi mieux garanti que nous ne le sommes en Europe au moyen des assurances sur la vie ; car, c'est lui-même, dit-il, et non ses héritiers, qui en recueille le bénéfice, sous forme d'automnes prospères, innombrables comme les bras de Kouan-Yin, la Vierge bienfaisante !

EMILE LUTZ.

LA VIE ANECDOTIQUE

Un faux Titien au Musée de Berlin. — Le tir rapide. — La favorite de François-Joseph. — Fumées.

L'Administration allemande vient de faire admettre **un faux Titien au musée de Berlin**. Les faux ne se compteront bientôt plus dans les musées allemands. La presse des empires centraux mène grand bruit autour de ce « riche joyau », de ce « chef-d'œuvre du Titien » qui fait désormais partie du *Kaiser Friedrich Museum*. Le tableau, d'après la presse berlinoise, représente une femme nue étendue sur une couche ; à ses pieds est assis un jeune homme qui la regarde en touchant l'orgue ; des tentures tombent à grands plis ; dans le fond un paysage. On ne dit pas d'où vient ce tableau. Mais son identification ne fait aucun doute, c'est en effet la description d'un chef-d'œuvre de Titien : *Vénus se récréant avec la musique et le joueur d'orgue.*

Ce tableau est depuis plusieurs siècles en Espagne et orne le musée du Prado.

Il fut acheté en Angleterre par Alonso de Cardenas pour le roi Philippe IV à la vente du roi décapité Charles Ier. Il fut payé 165 livres sterling. Il vaudrait aujourd'hui un nombre respectable de millions. A moins que l'Espagne n'ait vendu les tableaux du Prado, le musée de Berlin est un faux. Il est vrai qu'il y a des copies. L'une d'elles se trouve au Prado même qui présente avec l'original des différences de détail. Au reste elle lui est infiniment inférieure. L'An-

gleterre en possède trois copies, il y en a une à la Haye, une à Dresde et plusieurs en Italie.

Mais, l'histoire valait d'être notée. Les critiques d'art colossalement érudits d'Allemagne n'ont pas été corrigés par la mésaventure du fameux von Bode qui prit pour une œuvre de Léonard un buste en cire du XIXe siècle et ne voulut pas avouer son erreur. Les Allemands n'avoueront pas qu'ils ont pris une médiocre copie pour une œuvre authentique du Titien.

§

On pense généralement que **le tir rapide** des canons est une chose moderne. C'est une erreur.

On en trouve la preuve dans un passage des *Mémoires* de Casanova, tome VII de l'édition Garnier, page 183 :

Le colonel Mélissino m'invita à assister à une revue qui eut lieu à trois verstes de Pétersbourg, et où le général Alexis Orloff donna à dîner à quatre-vingts convives. J'y allai avec le prince de Courlande et on y fit le tour de force de tirer vingt coups du même canon dans une minute. Les pièces de campagne, servies par six artilleurs, tiraient vingt fois par minute, soit en position, soit en marchant à l'ennemi. J'ai vu cela une montre à secondes à la main : dans trois secondes le tube lançait la mort, à la première la pièce était écouvillonnée, chargée à la seconde et déchargée à la troisième.

Le 75 ne tire pas en général aujourd'hui un nombre de coups supérieur à celui que l'artillerie russe tirait au XVIIIe siècle.

D'autre part, on voit par ce passage que le chronométrage n'est pas non plus une invention moderne. Le prince de Courlande désigné ici est le père de cette charmante Dorothée, princesse de Courlande, qui devint la duchesse de Dino et dont le journal et les lettres contiennent tant de détails intéressants sur Talleyrand, ce diplomate qui avait à un si haut degré le sens des réalités.

Mais, que l'artillerie russe était puissante et bien exercée au XVIIIe siècle !

§

La favorite de François-Joseph, Charlotte Schratt, est morte après son royal amant.

Elle le retint non seulement avec des baisers, mais encore avec du riz et des petits pois. Un proverbe culinaire d'Italie dit : *Il riso è la morte del pisello*, c'est à-dire : « Le riz est la mort du petit pois ». Le riz n'a pas tué seulement le petit pois, mais encore les vieux amants qui faisaient leurs choux gras de ces aliments plein d'innocence.

Il y a beaucoup d'années que Charlotte Schratt était une gracieuse comédienne du *Burgtheater* où l'empereur l'admira. Le théâtre de la *Burg* perdit son étoile et Charlotte Schratt devint la favorite du vieux monarque, et ce n'est pas assez dire, elle en devint véritable-

ment la maîtresse, avec tous les sens que l'on peut attacher à ce mot. La dynastie des Habsbourg dispersait au vent du siècle les feuilles mortes de son arbre généalogique, la famille de François-Joseph s'anéantissait par le suicide, le naufrage, l'assassinat, les mariages dégradants, Mme Schratt s'éternisait comme une momie.

Depuis longtemps la beauté, les grâces, les séductions physiques avaient quitté la vieille actrice; il ne restait à sa disposition que les sortilèges de la cuisine; elle les mit tous en œuvre pour conserver son amant. L'alchimie des fourneaux lui fournit d'exquises préparations qui flattaient le goût de la façon la plus voluptueuse, et les dernières années de François-Joseph furent marquées de gourmands sacrifices à la Vénus culinaire.

Comme Mme Schratt connaissait bien les goûts du monarque, elle savait qu'il lui était resté comme une nostalgie des mets vénitiens; longtemps il fit venir des friandises trévisanes, et mille autres nourritures délicates lui étaient envoyées d'Italie. Mme Schratt voulut que son cuisinier apprît entre autres cette fameuse soupe de riz aux petits pois, joyau de l'ancienne cuisine vénitienne, que chacun pourra essayer quand le temps des pois verts sera venu : il suffit de faire revenir un peu d'oignons dans du beurre; quand ils ont blondi, on ajoute de l'eau bouillante dans laquelle on jette des petits pois, des pommes de terre coupées en morceaux et, quinze minutes avant de servir, le riz; cette soupe épaisse s'assaisonne de fromage râpé. François-Joseph n'épargnait pas le parmesan.

L'archiduc François-Ferdinand et l'archiduchesse tentèrent de lutter culinairement avec Mme Schratt. Ce fut une guerre terrible où l'artillerie des casseroles fit de savantes « préparations ». Les rivaux de la Schratt découvrirent un cuisinier extraordinaire dont les menus flattaient à la fois le goût et le sentiment. François-Joseph n'y résista pas. La gourmandise atténua chez lui son antipathie pour l'archiduchesse. Mme Schratt vit avec désespoir que son « Schatz » acceptait de plus en plus souvent des invitations de l'archiduc, mais elle ne se considéra pas comme battue; elle déclara la guerre et le résultat de cette campagne fut que, traître et déserteur, le cuisinier de l'archiduc passa au service de la Schratt.

L'attentat de Sarajevo rendit sa victoire définitive; durant la guerre, son influence, grâce à la cuisine, s'accrut encore, si bien que le gouvernement impérial allemand, s'efforçant d'empêcher une rupture entre l'Autriche et l'Italie, versa deux millions à Mme Schratt et donna une croix enrichie de diamants à son confesseur, car la favorite avait un confesseur en titre, casuiste et aussi sensible sans doute pour tout ce qui concernait la bouche, que peu chatouilleux sur l'honneur matrimonial.

Voici deux ans déjà que la vieille comédienne ne régnait plus. Un

collectionneur a déjà voulu acheter le lit et la batterie de cuisine de la défunte : c'est par l'un et l'autre qu'elle domina si longtemps le vieil empereur.

§

Fumées. — Le tabac à priser ne manque point, le tabac à chiquer non plus, mais seulement le tabac à fumer.

On est donc privé, non de tabac, mais de **fumer** : « une volupté nouvelle », a écrit M. Pierre Louys, bien que dans plusieurs dissertations des savants aient étudié, sans la résoudre ni l'épuiser, la question de savoir si l'on a fumé dans l'antiquité.

Pour ce qui est de chiquer, la coutume se perd décidément, du moins en France, et l'habitude autrefois si raffinée de priser suit le même chemin. Avant la guerre, je ne connaissais plus comme priseurs que le Prince des poètes et quelques employés de la Bibliothèque Nationale. J'ignore s'ils ont persisté dans leur habitude.

Et puisque la matière à fumer manque, et que l'on en a augmenté le prix, à diverses reprises, c'est le cas de raconter un trait où le tabac joue un rôle.

Dans une ville d'Italie quelques années avant la guerre, un de ces Allemands enrichis et sadiques qui traduisaient leurs imaginations grossières et compliquées en décors d'une banalité splendide me fit demander d'aller voir ses livres, sa collection de fétiches d'Océanie et d'Afrique et ses tableaux de Gauguin. Cet homme, dont le nom importe peu, cherchait à rivaliser en raffinement avec ce qu'il avait entendu dire de certains Anglais et en goût avec ce qu'il savait des Français. Parmi ses tableaux, il y avait quelques faux. Les fétiches avaient été choisis sans discernement. Quant à ses livres, je n'eus pas le temps de les regarder.

On me fit passer dans un fumoir, où le parvenu allemand était enfoncé dans un fauteuil de cuir et fumait des cigarettes égyptiennes, tandis qu'auprès de lui, nue, une fillette, idéalement fine, attendait qu'après avoir tiré trois ou quatre bouffées, avant de la jeter, il éteignît sa cigarette sur les reins de la petite fille, dont la peau frémissait, et une brûlure tachait la blancheur du corps charmant que le vieil Allemand cynique torturait d'un air indifférent.

Imaginez ce personnage pourvu d'un grade militaire et imaginez les déportements où peut le conduire sa manie de fumeur invétéré.

Mais pour ce qui nous concerne, nous vivons privés désormais de cette « volupté nouvelle », privés de fumer, sans tenir compte de l'absurde vers de Thomas Corneille dans *le Festin de Pierre* :

Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Géographie

René Musset : *Le Bas-Maine.* Avec 84 fig. et cartes, 1 planche de cartes et 7 planches de reprod. photog., Colin. 15 »

Littérature

P. Aguétant : *La Tour d'ivoire.* Préface de Mad. Alph. Daudet ; Plon. 3 50

Gilbert Chinard : *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* ; Hachette. 3 50

P. Rioux de Maillou : *Souvenirs des autres.* Préface de Gustave Geffroy ; Crès. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Marguerite Baulu : *La Bataille de l'Yser.* Préface de M. Vandervelde, avec 2 cartes et 8 plans ; Perrin. 3 50

C. Bouglé : *Dans le secteur de Jeanne d'Arc* ; Attinger. 1 »

C. Bouglé : *Des raisons d'aimer la France en guerre* ; Attinger. 1 50

C. Bouglé : *L'Intervention de l'Amérique latine* ; Attinger. 1 »

J. C. Brinville : *Hohenzollern et Démocratie* ; Attinger. 1 »

C. Clermont : *Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre.* Préface de M. Donnay ; Berger-Levrault. 3 50

Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault, XXXII : juillet 1917. 0 90

Fernand Darde : *Vingt mois de guerre à bord du Croiseur « Jeanne d'Arc »* ; Perrin. 3 50

Le Livre Blanc Grec ; Berger-Levrault. 1 50

La Part de la France ; Attinger. 1 »

René Puaux : *La question des colonies allemandes* ; Attinger. 1 50

Raymond Recouly : *M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin* ; Plon. 3 »

Daniel Vincent : *La bataille de l'air* ; Berger-Levrault. 0 90

Maxime Vuillaume : *Pourquoi l'Entente doit vaincre* ; Attinger. 2 »

Philosophie.

E. Baudin : *Psychologie*, I, Gigor » »

Louis Dimier : *Descartes* ; Nouv. libr. nat. 3 50

Poésie

Paul Æschimann : *Le Coureur d'Azur* ; Crès. 3 »

Christian : *Le Pérégrin dans l'ombre* ; les Tablettes. » »

Charles Conrardy : *Ronde autour des saisons.* Avec 2 bois gravés par P.A. Masin-Castricque, Ed. d'Art. 1 35

Henry Dérieux : *Le livre d'heures de la guerre* ; Le Divan. 2 50

Louis Texier : *C'est la guerre* ; Revue des Indépendants. 1 50

Publications d'art

Henri-Guerlin : *L'Art enseigné par les maîtres : La Couleur* ; Laurent. 4 »

Roman

Marcel Berger : *Jean Darboise, auxiliaire* ; Calmann-Lévy. 3 50

René Boylesve : *Tu n'es plus rien* ; Albin Michel. 4 »

Dr P. Duplessis de Pouzilhac : *Aile Blanche* ; Maloine. 3 50

Jean d'Exil : *Les Voluptés mortelles* ; Maison française Art et Edition. 4 »

Charles Géniaux : *La passion d'Armelle Louanais* ; Flammarion. 3 50

J. Hénouard : *Cœurs français, consciences anglaises* ; Perrin. 3 50

Paul Ilg : *L'homme fort.* Traduit par Jules Brocher ; Payot. 3 50

Paul Junka : *Romain Landry, soldat aveugle* ; Perrin. 3 50

Jean Morgan : *Le Rêve et la Vie* ; Plon. 4 »

Antoine Redier : *Le mariage de Lison* ; Payot. 4 »

Edith Wharton : *Plein été* ; Plon. 4

Sociologie

Biard d'Aunet : *La politique et les affaires* ; Payot. 4 »
André Lebon : *Problèmes économiques nés de la guerre* ; Payot. 4 »
H. Lichtenberger et Paul Petit : *L'Impérialisme économique allemand* ; Flammarion 3 50
Émile Vandervelde : *Le Socialisme contre l'Etat* ; Berger-Levrault. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Edmond Deman. — A propos de la Hanoura. — West-Point. — Les Veuves tragiques. — Les Tissus en papiers. — Les Restrictions à travers les âges. — « Don Quichotte » roman à clef. — M. Bergson et Flaubert. — La Reine de Saba. — Abréviations. — Les Cafés à Rome. — Aérolithes. — Erratum.

Mort d'Edmond Deman. — Edmond Deman, l'éditeur bruxellois et l'ami d'Emile Verhaeren, est mort, à l'âge de 62 ans, dans sa petite propriété du Lavandou (Var), le 9 février dernier.

Demeuré en Belgique, ses forces l'avaient trahi ; les privations, les souffrances avaient épuisé sa constitution qui paraissait robuste, cependant. La tuberculose s'était emparée de lui, avait réduit sa résistance et sa volonté. En multipliant les démarches, en surmontant toutes les difficultés imaginables, ses amis avaient obtenu pour lui l'autorisation de quitter le pays, à la condition expresse qu'il ne rentrerait pas avant la fin de l'occupation allemande. Engagement, hélas ! qu'il ne lui eût pas été possible d'enfreindre : il était arrivé dans le Midi vers le milieu de janvier ; moins d'un mois plus tard, il succombait à une hémorragie soudaine.

Il sied qu'on se souvienne de cet amateur averti de livres anciens et d'estampes ; c'était un libraire lettré, érudit, qui avait le culte de son commerce, un homme, un peu, dans la tradition des libraires qui sont restés chers à Anatole France. C'était un guide judicieux pour les bibliophiles, un conseiller sagace et prudent.

Parfois il s'intéressait à des écrivains ou à des illustrateurs nouveaux ; et alors il entreprenait, avec un goût toujours sûr et fin, des éditions à petit nombre, très recherchées des collectionneurs et des artistes.

De Stéphane Mallarmé il publia successivement les *Poèmes de Poe*, avec illustrations de Manet, *Pages*, avec une eau-forte de Renoir, les *Poésies*, précédées d'un frontispice de Rops. On lui doit également un recueil des meilleures pages de Villiers de l'Isle-Adam (*Histoires souveraines*), de Barbey d'Aurévilly, etc..., des illustrations, ornementations, estampes de Rops, de Redon, de Rassenfosse, de Théo van Rysselberghe, et bien d'autres encore.

Il avait assisté, étudiant à l'Université de Louvain, à l'essor merveilleux de la littérature française en Belgique, et il tint à l'honneur de contribuer pour sa part à la publication d'œuvres de certains de ses condisciples : *La Damnation de l'artiste*, *Ténèbres*, d'Iwan Gilkin, furent par ses soins présentés en ce qu'il appelait ses *cahiers*, volumes souples, d'un aspect sobre, élégant, où le vers, imprimé en italiques, jaillit et se fixe d'un élan net et sûr, et évolue sans être gêné, ni écrasé.

Les recueils successifs de Verhaeren parurent chez lui, en premier lieu,

presque sans exception ; certains — notamment *Toute la Flandre* — n'ont pas été réédités jusqu'à ce jour. Verhaeren était le poète de prédilection de Deman. Ceux qui, en 1896, ont assisté au banquet offert à Bruxelles au poète se souviennent qu'à chaque assistant fut remis, en souvenir, à la diligence de l'éditeur, un exemplaire de la jolie plaquette où il avait groupé, sous une ornementation de van Rysselberghe et avec un portrait de Verhaeren, des poèmes choisis dans chacun de ses livres, plus un inédit des *Heures claires*, qui allaient paraître bientôt.

§

A propos de la Hanoura.

Monsieur,

Je lis toujours avec beaucoup d'intérêt la « Revue de la Quinzaine » publiée dans le *Mercure,* et en particulier les Echos qui la terminent. Le rédacteur chargé de recueillir ces Echos appartient-il au culte israélite ? Plusieurs notices permettent de le penser, en raison du choix des sujets; au moins s'intéresse-t-il d'une façon spéciale à tout ce qui touche à la littérature biblique ou rabbinique. Je l'en félicite grandement, car toute idée confessionnelle à part, au seul point de vue critique, historique ou littéraire, un tel choix se justifie pleinement ; c'est une source incroyable de puissance intellectuelle. Puisse-t-il décider beaucoup de lecteurs à se rendre y puiser.

Mais les Juifs ne doivent pas être les seuls à chanter le Hallel à l'occasion de la délivrance de Jérusalem ; la chrétienté toute entière se pendra au vieux peuple d'Israël. L'alleluia des chrétiens n'est pas autre chose en effet que le Hallel, qu'on devrait du reste écrire Hallelu-iah: Louez le Seigneur. Ajouterai-je quelques mots au sujet de cette Hanoura (qu'il vaut mieux écrire Chanoukkah), laquelle fut instituée pour célébrer l'Inauguration ou Dédicace du Temple après la victoire des Asmonéens sur Antiochus Epiphane ?

La Chanoukkah est célébrée pendant huit jours à partir du 25e de Hislew ou Casleu, 3e mois de l'année civile et neuvième de l'année sainte ou ecclésiastique. Ce mois a 30 jours et répond à la lune de novembre. Flavius Josèphe nous dit que de son temps on appelait cette fête « Fête des Lumières », peut-être en raison du bonheur causé par le rétablissement du Temple (*antiq. Jud.* XII), apparaissant aux Juifs comme un nouveau jour. Les rabbins donnent une autre origine à cette dénomination, celle qui est du reste citée dans l'article du *Mercure* : la multiplication miraculeuse de la toute petite quantité d'huile qui suffit par un prodige à alimenter pendant huit jours le chandelier à sept branches (*Talmud : Traité Schabat.*) Les Juifs allument encore le premier soir de la Chanoukkah une lumière, deux le second soir, ajoutant chaque soir une nouvelle lumière au nombre précédent et ainsi jusqu'au huitième et dernier soir. C'est une fête pleine de gaîté à laquelle les enfants prennent activement part dans les communautés judaïques comme celles que décrivent si admirablement les frères Tharaud dans leur roman l'*Ombre de la Croix*.

Puisqu'on nous rappelle l'origine problable de la Chanoukkah et les raisons actuelles de la célébrer avec plus d'allégresse, je saisis l'occasion de souligner l'heureux présage que nous fait entrevoir la prise de la cité sain-

te. Jérusalem (Yerouschâlayim) veut dire en effet « Vision de paix » ou possession, héritage, de paix. Puisse cette paix se montrer prochaine après la victoire glorieuse et définitive ! — DR. A. LEBEAUPIN.

§

West-Point.

Monsieur le Directeur,

Le juste intérêt et la grande estime, que j'éprouve pour notre cher *Mercure* me font un devoir de rectifier les indications erronées de l'article paru, sous ce même titre, dans les *Echos* du dernier numéro de votre estimable revue.

En 1780, le général américain Gates était à la tête de l'armée du Midi, dont le Congrès lui avait confié le commandant ; il subit un échec sanglant à Camden, où il avait lord Cornwallis pour adversaire. C'est La Fayette, dont la brigade était la plus rapprochée de New-York, qui donna au capitaine Aaron Ogden, de New-Jersey, les instructions relatives à un échange du major André contre le général Arnold, traître à son drapeau ; mais le général anglais Clinton refusa naturellement de souscrire à une semblable proposition.

La version de la capture du major André est absolument inexacte : cet infortuné officier fut arrêté, le samedi 23 septembre 1780, lorsqu'il venait de franchir à cheval un pont de troncs d'arbres jeté sur un ruisseau, affluent de gauche de l'Hudson, situé à environ un kilomètre de Tarryton.

André qui, dans l'article examiné, « avait 20 ans seulement », était, en réalité, dans sa vingt-neuvième année. Vos lecteurs ont, j'en suis certain, remarqué eux-mêmes que *20 ans* étaient un âge bien tendre pour un officier supérieur, qui était en outre adjudant-général. L'inscription placée sur le monument que ses compatriotes ont élevé au major André, dans l'abbaye de Westminster, s'exprime ainsi, en effet : « Il mourut en sacrifice de son zèle pour son roi et son pays, le 2 octobre 1780, à l'âge de vingt-neuf ans. »

Je n'ai trouvé nulle part la confirmation que « les Anglais, à la suite de sa mort, se livrèrent à des représailles sur les prisonniers américains qui étaient en leur pouvoir ».

Veuillez bien agréer, Monsieur le Directeur, la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

COMMANDANT Z.

§

Les veuves tragiques. — Le Mexique a joué durant cette guerre un rôle épisodique. Les Allemands y eurent et y ont sans doute encore des agents. Mais des personnages qui jouèrent un rôle dans l'histoire mexicaine depuis un demi-siècle, il ne survit que deux femmes ; une ex-présidente et une ex-impératrice. La veuve du général Miramon, qui fut peu de temps président de la république du Mexique, et la veuve de Maximilien. Celle-ci, depuis l'incendie du château de Tervueren, vit, folle, dans un château situé à peu de distance de Laeken et ne voit plus personne.

L'ex-présidente, qui a presque 80 ans, vit depuis de longues années à Rome, écrivant l'histoire de son mari et des événements politiques auxquels elle a été mêlée.

Sans aucun doute cet ouvrage sera lu avec curiosité aux Etats-Unis.

Et de tout cela qui est de l'histoire, il reste surtout deux beaux tableaux de Manet représentant *l'exécution de l'empereur Maximilien.*

§

Les tissus en papier. — On a peu parlé de ces succédanés des étoffes que sont les tissus en papier et dont les Allemands ont fait à Leipzig une exposition importante. La section la plus importante en était celle où se trouvaient réunis les tissus pour vêtements.

L'étoffe de papier coûte de 1 à 4 marks le mètre. Un vêtement de travail complet, en papier, se paye 20 marks. Pour les vêtements d'enfants l'étoffe de papier semble appelée à un avenir considérable. Pour les femmes, le succès a été aux blouses et aux jupons en papier.

Les tabliers en papier font, paraît-il, beaucoup d'usage. Ils ne coûtent que quinze marks la douzaine.

§

Les restrictions à travers les âges. — Que sont nos restrictions? Rien du tout, si on les compare aux horreurs des famines subies autrefois.

La première famine connue est celle qui advint en l'an 1084 de la création du monde. Celle qui obligea Abraham à aller chercher sa nourriture en Egypte. Le peuple hébreu eut bien d'autres disettes à souffrir. Il faut cependant mentionner celle qui eut lieu 21 ans avant la naissance du Christ et qui amena Hérode à sacrifier tous les objets précieux qu'il possédait afin d'acheter du blé en Egypte.

A Rome, il faut mentionner la famine, qui durant le règne de Tarquin, fit souffrir à tel point que des gens se jetèrent de désespoir dans le Tibre. Tacite parle de la famine dont on souffrit au temps de Néron, cet empereur que les historiens allemands se sont donné la tâche de réhabiliter. En 1006 après Jésus-Christ, c'est l'Allemagne qui subit une terrible famine, à la suite de laquelle la peste éclata.

Paris subit une famine célèbre au temps de Henri IV, quand notre ville valait bien une messe. La plus récente est celle dont pas mal de Parisiens se souviennent, en 1871.

Les auteurs à consulter sur les moyens à employer durant les temps difficiles sont, avec Ambiano dans ses *Consilia adversus famem et victuum penuriam*, Manetti, Targioni, Casagrande qui, en 1803, publia en italien sa *conduite à tenir à l'égard de la famine et des faméliques dans les circonstances calamiteuses telles que famines, sièges et infortunes.* Il conseille d'utiliser tout se qui se peut manger, tels que les vers de terre, les vipères, les insectes, les champignons et les truffes.

Ces dernières sont désormais considérées comme objets de luxe et ne doivent plus compter.

§

« Don Quichotte » roman à clef. — On chuchote dans les cercles littéraires de Madrid qu'un certain écrivain espagnol, nommé Riviero, aurait découvert que toutes les œuvres de Cervantès sont des ouvrages à clefs, dont chaque page lue d'une certaine façon contient les plus curieuses particularités sur Cervantès et sur ses contemporains.

Mais le susdit Riviero se refuse encore à révéler le secret du langage conventionnel qu'il dit avoir découvert et les admirateurs de Cervantès ne cachent pas qu'ils ne pensent pas qu'il y ait quelque chose de croyable dans les prétentions de Riviero.

M. Bergson et Flaubert. — « Devant soi, la mer ; à droite et à gauche, les forêts qui descendent jusqu'au rivage et dessinent d'une épaisse ligne verte le bord de la nappe bleue : si loin que porte le regard, nulle habitation n'apparaît. Unique, inattendu, le rocher avance pour recevoir quelqu'un. On a jeté sur lui quatre blocs de granit, et sur l'un d'eux on a gravé, avec le nom d'Ollivier, l'inscription qu'il avait choisie : *Magna quies in magna spe*, « un grand repos dans une grande espérance ». Là, presque au ras des flots, Ollivier dort, isolé dans la mort comme il le fut dans la vie. »

Ce passage du discours de réception de M. Bergson à l'Académie française fut très applaudi et nul, peut-être, à ce moment, ne se demanda si ces « quatre blocs de granit » et si cet Ollivier « isolé dans la mort comme il le fut dans la vie », ne lui rappelaient pas quelque chose.

A une seconde lecture, la sensation devient plus nette, plus impérieuse. C'est bien un couplet, un magnifique couplet d'une merveilleuse chanson, qui vient résonner à votre oreille. Les souvenirs se précisent, le nom d'Emile Ollivier s'efface, remplacé par celui de Chateaubriand, cet autre isolé, et, dominant les flots, c'est, évoqué par Flaubert, dans *Par les champs et par les grèves,* le tombeau de René :

« L'île est déserte ; une herbe rare y pousse où se mêlent de petites touffes de fleurs violettes et de grandes orties. Il y a sur le sommet une casemate délabrée avec une cour dont les vieux murs s'écroulent. En dessous de ce débris, à mi-côte, on a coupé à même la pente un espace de de quelques dix pieds carrés au milieu duquel s'élève une dalle de granit surmontée d'une croix latine. Le tombeau est fait de trois morceaux, un pour le socle, un pour la dalle, un pour la croix.

« Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer ; dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera, comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orage... »

On ne lit guère au Parc Saint-Maur
L'œuvre Sidoine Apollinaire.

LAURENT TAILHADE, *Au Pays du Mufle.*

Lit-on davantage l'œuvre de Flaubert au Pont des Arts ?

PIERRE DUFAY.

§

La reine de Saba. — Un orientaliste distingué et bon écrivain s'est amusé à nous donner une version de l'Histoire de la Reine de Saba et du roi Salomon. Sait-on que cette ancienne reine eut l'honneur de faire dormir Napoléon ?

C'était peu après le traité de paix qui fut signé à Vienne. Napoléon reprit le chemin de la France et voulut faire visite à son allié le roi de Wurtemberg, qui fit organiser des fêtes et monter un nouvel opéra : *le Jugement*

de Salomon ; ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet opéra, c'est qu'il y figurait deux chameaux vivants.

Enfin le grand jour vint. Tout le monde se pressait pour voir Napoléon. Il y eut grand dîner de gala et ensuite la cour tint cercle. Puis la cour, traversant les salons du château, se rendit à l'Opéra.

A l'entrée de la loge royale, splendidement illuminée, se tenait un piquet d'honneur fourni par la garde du corps et commandé par le lieutenant von Schenk, un très bel homme qui fut tué à Waterloo.

Aussitôt l'Empereur installé dans la loge, on joua l'ouverture de l'opéra, mais personne ne l'écouta. L'assistance ne s'occupait que de Napoléon qui, dès que la reine de Saba eut paru, s'endormit profondément ainsi que Duroc et Berthier.

Une vieille dame, éblouie par le cortège de la reine de Saba et jugeant qu'il fallait que tout le monde admirât le spectacle, secoua le maréchal Duroc son voisin. Duroc se réveille, demandant ce qu'il y a.

« Ce sont des chameaux vivants ! » dit-elle.

« Est-ce possible, madame! » répondit le galant maréchal, qui se rendormit aussitôt.

§

Abréviations. — Les Anglais aiment abréger les mots. Trouvent-ils une parole trop longue, ils en éliminent la moitié. Ainsi, *téléphone* est devenu *phone; sovereign* (monnaie d'or) est devenu *Sov; Yankee* (modification d'*English* qui désigne les Américains) est devenu *yank ; omnibus* est devenu *bus ; university* est devenu *versity; zoological garden* est devenu *zoo*; *Gib* signifie *Gibraltar.* Il y a quelques années M. François de Nion s'était essayé à débarrasser la langue française d'un certain nombre de finales ennuyeuses, encombrantes et qui, à son gré, alourdissaient trop de vocables, telles que les finales en ation, en ition. La tentative était curieuse et pouvait se soutenir. Mais elle ne suscita aucun intérêt et celui-là même qui l'avait préconisée l'abandonna bientôt.

§

Les Cafés à Rome. — Le premier *Café* ouvert à Rome le fut vers la moitié du XVIIe siècle. Il était tenu par un juif. Il se trouvait à l'emplacement où était encore voici quelques années le *Caffé Metastasio.*

Le premier pâtissier, un Suisse, n'y parut qu'un siècle après. Les torréfacteurs de café s'étaient établis aux alentours de la Place Colonna ; ils grillaient la graine odorante dans la rue, car il était défendu de le faire dans les maisons ou dans les cours.

Plus tard, ils durent émigrer du côté de la *Porta Angelica*, les dames romaines ne supportant aucune odeur sauf celle de la camomille.

Sur le *Corso*, le premier café véritable fut ouvert en 1725 sous le nom d'*Aquafrescaio*, c'est-à-dire marchand de rafraîchissements ; en 1745, il prit enfin le nom de *Caffé del Veneziano.*

Selva, dans sa *Società romana*, le décrit formé de trois boutiques et de leurs entresols. La maison où il se trouvait était devant le *Palazzo Sciarra* où se trouve le *Giornale d'Italia* et au lieu même où est aujourd'hui la Caisse d'Epargne.

Il avait sa devanture sur le Corso. On y lisait les journaux, petits hebdo-

madaires que l'on déchiffrait à la lueur des veilleuses. Ensuite fut ouvert le *Caffé degli Specchi* sur la place Colonna, celui des *Scacchi* sur le Corso et le *Caffé del Greco* dans la *via Condotti*.

§

Aérolithes. — Le 3 décembre dernier, à 1 heure 15 de l'après-midi, les habitants d'Edimbourg aperçurent dans le ciel un projectile lumineux qui fit explosion avec le retentissement du tonnerre et disparut.

On pensa tout d'abord à l'arrivée d'une bombe allemande lancée par un Gotha. Mais on ne tarda pas à reconnaître que l'on se trompait; on vit tomber les éclats du projectile, on les ramassa. Il s'agissait d'un aérolithe qui s'était brisé en quatre morceaux, dont l'un du poids d'un kilo avait traversé une maison à Keithick à une vingtaine de kilomètres de Perth. Le principal fragment, tombé à Foster Essendy, pèse près de douze kilos.

Le bruit de la détonation fut entendu à plus de 70 kilomètres.

Ces pierres sont grises et très denses. Il paraît que cet météorite est un fragment de la roche cosmique que M. Stanislas Meunier a désignée sous le nom de monbrégite, du nom de Monbréjeau (Haute-Garonne), localité où tomba, le 9 décembre 1858, le météorite choisi comme type lithologique.

Cette roche est composée de silicate de magnésie (péridot et pyroxène) avec de minuscules granules métalliques.

Peut-être les habitants d'une autre planète ont-ils été tentés de nous montrer un spécimen de leur artillerie? Auquel cas, ils seraient fort en retard, car il y a longtemps que chez nous le boulet de pierre n'est plus qu'un objet de musée.

§

Erratum.

1er mars 1918.

Mon cher ami,

Voudriez-vous prier les lecteurs du *Mercure* de faire, dans mon article : *l'Espagne en 1917* (numéro du 1er mars), aux lignes 11 et 12 de la page 56, la correction que voici : « Les amis de M. Cambo ont deux portefeuilles. »

Bien amicalement à vous.

A.-F. HEROLD.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

.es dispositions de la Bourse restent les mêmes, et, dans l'apathie générale, il serait t difficile de discerner l'orientation d'ensemble du Marché. Les acheteurs se canton- ıt dans une prudente réserve et quelques réalisations se sont encore produites, notam- nt au groupe des valeurs russes ainsi qu'à celui des valeurs de navigation qui se ıt alourdies à la suite de l'exposé qui fut fait par M. Bouisson sur le régime projeté la marine marchande.

Nos Rentes se montrent soutenues, le 4 o/o sans changement, compte tenu du cou- détaché. Le 5 o/o est en progrès à 87 fr. 90.

.es Rentes russes sont irrégulières et abandonnent encore quelques points : 4 1/2 o/o 9, 43 fr. ; 5 o/o 1906, 50 fr. ; 3 o/o 1891, 34 fr. 25 ; 4 o/o 1901 sans modification 9 francs.

.es Chemins de fer français sont indécis. La Commission des travaux publics de Chambre a été invitée par les Ministres des Travaux publics et des Finances à rap- ter le projet de loi relatif au relèvement de 15 o/o des tarifs de chemin de fer, et ce vel incident apporte un nouveau retard à la mise en vigueur de la majoration proje- la Commission estimant qu'elle ne pouvait déposer un rapport ne prévoyant qu'un vement de 15 o/o. Elle a en conséquence invité le Gouvernement à lui présenter un et de loi complet et définitif.

es établissements de crédit sont résistants, sans s'écarter beaucoup toutefois de s cours de la quinzaine précédente : Crédit Lyonnais 1084 fr. ; Société Générale fr. ; Banque de Paris 991 fr. ; Comptoir d'Escompte 763 francs.

'action du Crédit foncier est ferme à 680 fr. Au cours des exercices des années de rres, les réserves et provisions se sont accrues de plus de 100 millions.

a ratification par la Chambre de l'accord franco-brésilien a favorablement impres- né certaines obligations dont on attend le règlement de coupons arriérés. La Port ara 1re hypothèque a passé de 349 fr. à 354 francs.

y a, en résumé, peu de valeurs en progrès, mais la situation de place, assainie par allégements de positions, se prêtera facilement à une reprise, dès que les circons- es se montreront plus favorables à un déploiement d'activité.

LE MASQUE D'OR.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

s *annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

NDRE : 1° **BELLE PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT** de 32.000 m. x 2 tiers boisée, vue magnifique, 1/4 d'heure Paris : **180.000 fr.**

2° **PROPRIÉTÉ**, près gare, soit *très beau pavillon*, autre plus petit, 5.000 m. env., faç. sur 2 rues pour agrém. ou industrie : **180.000 fr.** S'ad. PONTABRY. suppl[t] not. 110, av. de Paris, *Rueil* (S.-et-O.).

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		
Un an	32	fr.
Six mois	17	»
Trois mois	9	»

ÉTRANGER		
Un an	37	fr.
Six mois	20	»
Trois mois	11	»

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.